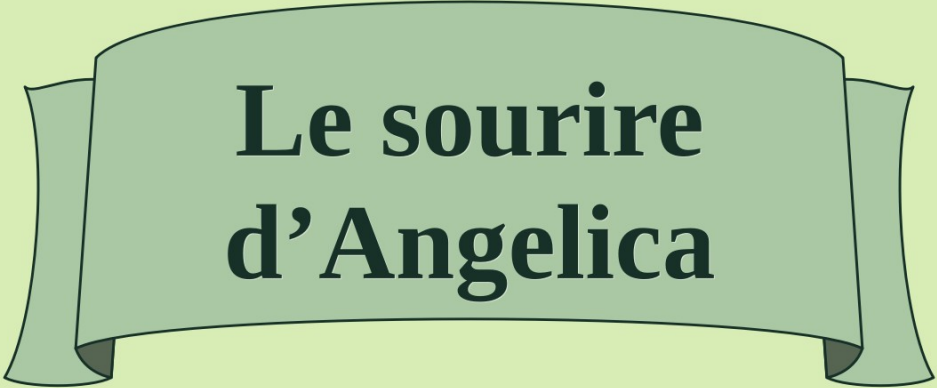




Le sourire d'Angelica

Andrea Camilleri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Andrea Camilleri

Le SOURIRE d'ANGELICA

Une enquête
du commissaire Montalbano

IZN



Andrea Camilleri

Le SOURIRE d'ANGELICA

Une enquête
du commissaire Montalbano

IZN

ANDREA CAMILLERI

LE SOURIRE D'ANGELICA

*Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadruppani*

fleuvenoir

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andrea Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième toujours dialogué, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, *taliare* pour *guardare*, regarder, *spiare* pour *chiedere*, demander). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en

désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu* ? « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par « pinser », *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du

même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : la traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon niveau artisanal, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

UN

Il s'aréveilla d'un coup et se leva à moitié, l'œil promptement ouvert passqu'il avait, c'est sûr, entendu que quelqu'un venait juste de finir de parler dans sa chambre à coucher. Et comme il était seul à la maison, il s'inquiéta.

Puis il lui vint l'envie de rire, passqu'il s'arappela que Livia était arrivée à Marinella la veille au soir, à l'improviste, pour lui faire 'ne surprise – heureuse surprise, tout du moins au début, et qu'elle dormait maintenant comme un bébé à côté de lui.

Par la fenêtre passait un rai de la lumière encore violacée du tout début de l'aube et alors il rabaissa les paupières, sans même regarder la montre, dans l'espoir de se faire encore quelques heures de sommeil.

Mais juste après, il s'aretrouva l'œil nouvellement écarquillé par la faute d'une pinsée qui lui était venue.

Si quelqu'un avait parlé dedans sa chambre, ça ne pouvait être que Livia. Laquelle, donc, l'avait fait dans son sommeil.

Ça ne lui était jamais arrivé avant, ou peut-être, quelquefois, précédemment, avait-elle parlé mais trop bas pour l'aréveiller.

Et il était possible qu'en ce moment elle continue à s'atrouver dans une phase spéciale du sommeil où elle prononcerait encore quelque autre parole.

Alors ça, c'était une occasion à ne pas manquer.

Quelqu'un qui se met soudain à parler dans le sommeil ne peut dire que des choses vraies, des vérités qu'il garde en dedans de lui. Il n'avait pas souvenir d'avoir lu qu'on puisse dire dans le sommeil des menteries, ou une chose pour une autre, passque, quand on dort, on est privé de défenses, désarmé et innocent comme un minot.

Il serait très 'mportant de ne pas perdre les paroles de Livia. Important pour deux raisons. Une de caractère général, du fait qu'un homme peut vivre cent ans à côté d'une femme, dormir avec elle, lui

faire des enfants, partager le même air, croire l'avoir connue du mieux possible et à la fin se convaincre que cette femme, il n'a jamais su vraiment comment elle était faite.

L'autre motif était de caractère particulier, momentané.

Il se leva du lit précautionneusement, alla regarder dehors à travers le volet. La journée s'présentait sereine, privée de nuages et de vent.

Puis il passa du côté de Livia, prit une chaise et s'assit à la tête du lit, comme pour une veillée nocturne au 'pital.

La veille au soir, Livia, et c'était là le motif particulier, s'était, par jalousie, énormément engatsée contre lui, gâchant ainsi le plaisir que lui avait procuré sa venue.

Ça s'était passé comme ça.

Le téléphone avait sonné et elle était allée arépondre.

Mais à peine avait-elle prononcé « allô » qu'une voix féminine avait dit à l'autre bout de la ligne :

— Excusez-moi, je me suis trompée.

Et la communication avait été 'mmédiatement coupée.

Et alors Livia s'était aussitôt fourré dans le crâne que c'était 'ne femme qui le fréquentait, lui, que ce soir-là elle avait rendez-vous et qu'elle avait reposé le combiné en entendant qu'elle, Livia, était à la maison.

« Je vous ai pris les doigts dans la confiture, hein ? »

« Quand le chat n'est pas là, les souris dansent ! »

« Loin des yeux, loin du cœur ! »

Il n'y avait pas eu moyen de la faire changer d'idée, la soirée avait tourné à l'engueulade passque Montalbano avait mal réagi, écœuré par le déluge inépuisable d'expressions toutes faites que Livia débitait, plus encore que par ses soupçons.

Et maintenant, Montalbano espérait que Livia dirait une quelconque connerie qui lui donnerait la possibilité de se prendre sa revanche dans les grandes largeurs.

Il fut pris d'une violente envie de se fumer une cigarette, mais il se retint. D'abord, passque si Livia rouvrait l'œil et le surprenait à fumer dans la chambre à coucher, ça ferait un ramdam de tous les diables. Ensuite passqu'il craignait que l'odeur la réveille.

Deux heures plus tard, il lui vint tout à coup une violente crampe au mollet gauche.

Pour la faire disparaître, il acommença par balancer la jambe

d'avant en arrière et ce fut ainsi que, pied nu, il donna par inadvertance un grand coup au rebord extérieur du lit de bois.

Malgré la forte douleur, il aréussit à garder pour lui l'avalanche de jurons qui allait lui échapper.

Mais le coup contre le lit produisit son effet, car Livia soupira, bougea un peu et parla.

Distinctement, la voix nullement empâtée, elle dit, juste après une espèce de gloussement :

— Non, Carlo, par-derrière, non.

Pour un peu, Montalbano tombait de sa chaise. On t'en demandait pas tant, *santantò*, saint Antoine !

Montalbano se serait bien contenté de quelques paroles confuses, le minimum indispensable pour bâtir un jésuitique échafaudage d'accusations basées sur rien.

Mais Livia avait dit une phrase très claire, putain !

Comme si elle était parfaitement réveillée.

C'était 'ne phrase qui pouvait faire penser à tout, y compris au pire.

Pour commencer, elle ne lui avait jamais parlé d'un type appelé Carlo. Pourquoi ?

Et puis, c'était quoi, ce truc qu'elle ne voulait pas que Carlo lui fasse par-derrière ?

Et par conséquent : par-derrière, non, mais par-devant, oui ?

Il commença à avoir des sueurs froides.

Il fut tenté d'aréveiller Livia en la secouant violemment et méchamment, de la fixer avec des yeux écarquillés en lui demandant d'une voix impérieuse de flic :

— Qui est Carlo ? Ton amant ?

Mais elle, c'était bien une femme.

Et donc capable de tout nier, même hébétée de sommeil. Non, ça serait une erreur.

Le mieux était d'atrouver la force d'attendre pour sortir le discours au moment le plus opportun.

Mais quel était le moment le plus opportun ?

Et puis il fallait avoir du temps à disposition, passque ce serait une erreur d'affronter la question de manière directe, Livia se mettrait sur la défensive, non, il fallait prendre des chemins détournés, sans éveiller de soupçons.

Il adécida d'aller se prendre une douche.

Quant à retourner se coucher, il n'en était plus question.

Le commissaire était en train de se boire le premier café de la matinée quand le téléphone sonna.

Il s'était fait 8 heures. Montalbano ne s'atrouvait plus d'humeur à entendre parler d'assassinats à la sicilienne. C'était plutôt lui qui aurait assassiné quelqu'un, si l'occasion s'apprésentait.

De préférence quelqu'un prénommé Carlo.

Il avait mis dans le mille, c'était Catarella.

— Ah, *dottori, dottori* ! Vous faites quoi, vous dormiez ?

— Non, Catarè, réveillé je suis. Qu'est-ce qui fut ?

— Il fut qu'il fut un vol qui fut.

— Un vol ? Et pourquoi tu viens me casser les burnes *a mia*, à moi ?
Eh ?

— *Dottori*, j'ademande compréhension et pardonement mais...

— Mais mon cul ! Ni compréhension ni pardonement ! Téléphone tout de suite à Augello !

Catarella était sur le point de fondre en larmes.

— C'est ça justement que je voulais vous dire, en demandant beaucoup d'excusance, *dottori*. Que le susdit Augello depuis ce matin s'atrouve congédié.

Montalbano s'étonna. Même une bonne, on ne pouvait plus la congédier comme ça !

— Congédié ? Et par qui ?

— *Dottori*, mais ce fut vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement qui l'a congédié à hier après déjeuner !

Montalbano s'appela.

— Catarè, il est parti en congé, il n'a pas été congédié !

— Et j'ai dit quoi, moi ? On dit pas comme ça ?

— Dis-moi, et Fazio, lui aussi il a été congédié ?

— C'est ça aussi que je voulais vous dire. Vu qu'au marché, y a eu une petite bagarre, le susdit se trouve sur les lieux.

Rien à faire, il fallait qu'il y aille.

— Bon, d'accord, le plaignant est là ?

Catarella marqua une brève pause avant de parler.

— Là, où est ce que ça serait, *dottori* ?

— Mais au commissariat, où tu veux que ce soit ?

— *Dottori*, mais moi comment je fais pour savoir qui c'est celui-là ?

— Il est là ou il est pas là ?

— Qui ?

— Le plaignant.

Catarella resta muet.

— Allô ?

Catarella n'arépondit pas.

Montalbano pinsa que la communication avait été coupée.

Et il fut pris par la très grande, cosmique, irraisonnable peur qui l'assaillait quand un coup de fil s'interrompait : celle d'être resté la seule personne vivante dans tout l'univers créé.

Il se mit à pousser des hurlements de dingue.

— Allô ? Allô ?

— Chuis là, *dottori*.

— Pourquoi tu parles pas ?

— *Dottori*, vosseigneurie se vexe pas si j'y dis que moi je sais pas qui c'est c'te plaignant ?

Calme et patience, Montalbà.

— Ça serait celui qui a subi le vol, Catarè.

— Ah, celui-là ! Mais il s'appelle pas Plaignant, il s'appelle Piritone. C'est-à-dire gros pet en italien. Était-ce possible ?

— Tu es sûr qu'il s'appelle Piritone ?

— La main sur le feu, *dottori*. Piritone Carlo.

Il lui vint l'envie de hurler, deux Carlo dans la même matinée, c'était difficile à supporter.

Il sentait que tous les Carlo du monde lui étaient en ce moment antipathiques.

— M. Piritone est au commissariat ?

— Oh que non, *dottori*, il tiliphona. Il habite au 13, via Cavourro.

— Téléphone-lui que j'arrive.

Livia n'avait été aréveillée ni par la sonnerie du téléphone, ni par ses cris.

Dans le sommeil, elle avait un léger sourire aux lèvres.

Peut-être qu'elle continuait de rêver à Carlo, la crétine.

Il fut assailli d'une rage irrépressible.

Il prit une chaise, la brandit, la balargua à terre.

Livia se réveilla d'un coup, effrayée.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, pardon. Je dois sortir. Je reviens pour déjeuner. Salut.

Il sortit en courant pour ne pas déclencher une engueulade.

La via Cavour faisait partie du quartier où habitaient les riches de Vigàta.

Il avait été conçu par un architecte qui aurait au minimum mérité la perpétuité. Une maison ressemblait à un galion espagnol du temps des pirates, celle à côté avait été clairement inspirée par le Panthéon...

Il se gara devant le numéro 13, qui ressemblait à la pyramide de Mykérinos, descendit, entra. À main gauche, il y avait la logette de bois et de verre du *purtunaru*, le concierge.

— À quel étage habite M. Piritone ?

Le concierge, quinquagénaire de haute taille et qui visiblement pratiquait la musculation, posa le journal qu'il était en train de lire, retira ses lunettes, se leva, ouvrit la porte de son réduit, sortit.

— Pas besoin de vous déranger, dit Montalbano. J'ai juste besoin de...

— Toi, tu as juste besoin que je te casse la gueule, dit le *purtunaru*, en levant le bras, poing fermé.

Éberlué, Montalbano fit un pas en arrière.

Qu'est-ce qui lui prenait, à celui-là ?

— Écoutez, attendez, il doit y avoir un malentendu. Je cherche M. Piritone et je suis...

— Va-t'en vite, crois-moi.

Montalbano perdit patience.

— Le commissaire Montalbano, je suis, merde !

L'autre s'étonna :

— Vraiment ?

— Tu veux voir ma carte ?

Le *purtunaru* rougit.

— Sainte Mère, vrai c'est ! Maintenant, je vous reconnais ! Excusez-moi, je vous avais pris pour un type qui voulait déconner. Excusez-moi encore. Mais vous savez, ici, y a pas de Piritone qui habite.

Naturellement, comme d'habitude, Catarella lui avait rapporté un nom erroné.

— Et il y a quelqu'un qui a un nom qui ressemble à ça ?

— Il y aurait le *dottor* Peritore.

— Ça pourrait être lui. À quel étage ?

— Au deuxième.

Le *purtunaru* l'accompagna à l'ascenseur en se confondant en excuses et en courbettes.

Montalbano pinsa que Catarella, à force de lui donner des noms sortis de sa tête, un jour ou l'autre lui ferait tirer dessus par quelqu'un d'un peu nerveux.

Le quadragénaire élégant, blond, mince, portant lunettes, qui vint ouvrir au commissaire ne s'avéra pas 'ntipathique comme il l'avait espéré.

— Bonjour, Montalbano je suis.

— Entrez, commissaire, je vous montre le chemin. J'ai été averti de votre arrivée. Naturellement, l'appartement est en désordre, ma femme et moi, nous n'avons voulu toucher à rien.

— Je voudrais jeter un coup d'œil.

Chambre à coucher, salle à manger, chambre d'amis, salon, bureau, cuisine et deux salles de bains, tout ça sens dessus dessous.

Armuàr et commodes portes ouvertes et leur contenu jeté à terre, 'ne bibliothèque complètement vidée et les livres à la *sanfasò*, n'importe comment, sur le carrelage, bureaux et *tangèr*, étagères, tiroirs ouverts.

Gendarmes et voleurs avaient ceci en commun quand ils fouillaient un appartement : un tremblement de terre aurait certainement laissé les choses plus en ordre.

En cuisine, il y avait une jeunesse trentenaire, elle aussi blonde, gracieuse et gentille.

— Ma femme Caterina.

— Je vous fais un café ? demanda la dame.

— Pourquoi pas ? répondit le commissaire.

Au fond, la cuisine était la pièce la moins saccagée.

— Peut-être vaut-il mieux parler ici, dit Montalbano en prenant place sur une chaise.

Peritore l'imita.

— Il me semble que la porte d'entrée n'a pas été forcée, continua le commissaire. Ils sont entrés par les fenêtres ?

— Non. Ils sont entrés avec nos clés, répliqua Peritore.

Il glissa 'ne main dans la poche, en sortit un trousseau de clés, le posa sur la table.

— Ils les ont abandonnées dans l'entrée.

— Excusez-moi, mais alors, vous, vous n'étiez pas chez vous quand

le cambriolage a été commis ?

— Non, hier justement, nous sommes allés dormir dans notre maison en bord de mer, à Punta Piccola.

— Ah. Et comment avez-vous fait pour entrer ici si les voleurs avaient les clés ?

— Je garde des clés en réserve chez le concierge.

— Excusez-moi, mais je n'ai pas bien compris. Les clés pour entrer ici, ils les ont prises où, les voleurs ?

— Dans notre maison du bord de mer.

— Pendant que vous dormiez ?

— Exactement.

— Et là-bas, ils n'ont rien volé ?

— Bien sûr que si.

— Alors, il y a eu deux cambriolages ?

— Exactement.

— Pardonnez-moi, commissaire, intervint Caterina Peritore en lui servant le café. Peut-être vaut-il mieux que je vous raconte, moi. Mon mari a du mal à remettre de l'ordre dans ses idées. Donc ce matin, nous nous sommes réveillés à 6 heures avec un peu de migraine. Et nous nous sommes rendu compte tout de suite que les voleurs, en forçant la porte de la villa, nous avaient endormis avec un gaz et avaient pu agir comme ils voulaient.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Absolument rien.

— Bizarre. Parce que vous voyez, avant de vous endormir, ils ont forcé la porte. Vous venez juste de me le dire. Et un bruit...

— Ben, nous étions...

La dame rougit.

— Nous étions plutôt éméchés. Nous avons fêté nos cinq ans de mariage.

— Je comprends.

— Bref, nous n'aurions pas entendu des coups de canon.

— Continuez.

— Les voleurs ont trouvé dans la veste de mon mari son portefeuille avec ses documents d'identité et l'adresse de notre logement, c'est-à-dire, celui-ci, et les clés d'ici et de la voiture. Ils se sont pris tranquillement la voiture, sont venus ici, ont ouvert, ont volé ce qu'il y avait à voler et bien le bonjour.

— Qu'est-ce qu'ils ont emporté ?

— Ben, à part la voiture, dans la maison à la mer, ils ont pris relativement peu de choses. Nos bagues, la Rolex de mon mari, ma montre avec des brillants, un collier à moi d'une certaine valeur, deux mille euros en liquide, nos deux ordinateurs, les portables, les cartes de crédit que nous avons bloquées.

Une paille, en effet.

— Et une marine de Carrà, conclut la dame, tranquille comme Baptiste.

Montalbano sauta sur sa chaise.

— Une marine de Carrà ? Et vous la conserviez comme ça ?

— Ben, nous espérions qu'on n'en comprendrait pas la valeur.

Mais en fait, ils l'avaient comprise, la valeur.

— Et ici ?

— Ici le butin a été plus gros. D'abord, le coffret à bijoux avec tous mes trucs.

— Ça a de la valeur ?

— Environ un million et demi d'euros.

— Et puis ?

— Les quatre autres Rolex de mon mari qui en fait la collection.

— Et c'est tout ?

— 50 000 euros et...

— Et ?

— Un Guttuso, un Morandi, un Donghi, un Mafai et un Pirandello que mon beau-père avait laissés en héritage à son fils, lâcha la dame tout d'une traite.

En somme, une galerie d'art d'une valeur énorme.

— Une question, dit le commissaire. Qui savait que vous iriez fêter l'anniversaire de votre mariage dans la villa de Punta Piccola ?

Mari et femme se fixèrent quelques instants.

— Ben, nos amis, répondit la dame.

— Et combien sont-ils, ces amis ?

— Une quinzaine.

— Vous avez une bonne ?

— Oui.

— Elle aussi le savait ?

— Elle, non.

— Vous êtes assurés contre le vol ?

— Non.

— Écoutez, dit Montalbano en se levant. Il faut que vous veniez tout de suite au commissariat pour porter plainte dans les règles. Je voudrais la description détaillée des bijoux, des Rolex et des tableaux.

— Bon, entendu.

— Je voudrais aussi la liste complète des amis qui étaient informés, avec leurs adresses et leurs numéros de téléphone.

La femme eut un petit rire.

— Vous n'allez pas les soupçonner, j'espère.

Montalbano la fixa.

— Vous pensez qu'ils se sentiraient offensés ?

— Certainement.

— Et alors, ne leur dites rien. Je pars devant. On se revoit au commissariat.

Et il sortit.

DEUX

Dès qu'il entra dans le commissariat, il s'aperçut que Catarella avait une tête bouleversée de souffrance.

— Qu'est-ce qui fut ?

— Rin, *dottori*.

— À moi, tu sais que tu dois tout dire ! Allez, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Catarella explosa.

— *Dottori*, c'est pas ma culpabilité si le *dottore* Augello a été congédié ! C'est pas ma culpabilité si Fazio est allé au marché ! À qui je pouvais m'adresser ? Qui c'est qui m'arestait ? Vosseigneurie seulement ! Et vosseigneurie très méchamment vous m'avez traité !

Il pleurait et, pour ne pas le laisser voir à Montalbano, parlait en se tenant détourné aux trois quarts.

— Excuse-moi, Catarè, mais ce matin, j'étais nerveux à cause d'histoires à moi. Tu n'y es pour rien. Excuse-moi encore.

Il venait juste de s'asseoir dans le bureau que Fazio s'apprésentait.

— *Dottore*, vous devez m'excuser si je n'ai pas pu aller sur place, à cause de la bagarre au marché...

— C'est la matinée des excuses, on dirait. Bon, allez, assois-toi que je te raconte c'te cambriolage.

À la fin, Fazio hocha la coucourde.

— Curieux, dit-il.

— Certes, c'est un casse parfaitement conçu. Ici, à Vigàta, ça n'était jamais arrivé un truc aussi élaboré.

Fazio fit signe que non avec la tête.

— Je m'aréfèrais pas à la perfection mais à la duplication.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Dottore*, il y a trois jours, il y a eu un cambriolage tout pareil à celui-là, comme deux gouttes d'eau.

— Et pourquoi je n'en ai pas été informé ?

— Passque vosseigneurie nous a dit que vous vouliez pas qu'on vous casse les burnes avec des histoires de vol. C'est le *dottor* Augello qui s'en est occupé.

— Raconte-moi.

— Vosseigneurie l'aconnaît, M^e Lojacono ?

— Emilio ? Le gros quinquagénaire qui boîte ?

— *Iddru* è, c'est lui.

— Eh beh ?

— Tous les samedis matin, la femme de l'avocat part à Ravanusa pour aller voir sa mère.

— Merveilleux exemple d'amour filial. Mais moi, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Et *che ci accucchia*, quel rapport ?

— Y en a un, de rapport. Un peu de patience. Vosseigneurie l'aconnaît, la *dottorressa* Vaccaro ?

— La pharmacienne ?

— *Iddra* è, c'est elle. Son mari aussi part tous les samedis matin, il va à Favara voir sa mère.

Montalbano acommença à avoir les nerfs.

— Tu veux bien entrer dans le vif du sujet ?

— J'y arrive. Et donc M^e Lojacono, et la *dottorressa* Vaccaro s'aproprient de l'absence de leurs conjoints respectifs et le samedi soir, ils se le passent ensemble dans le bonheur à la maison de campagne de l'avocat.

— Depuis quand ils sont amants ?

— Depuis plus d'un an.

— Et qui le sait ?

— Tout le monde au pays.

— On est bien barrés. Et comment ça s'est passé ?

— L'avocat est un homme connu pour sa précision, il fait toujours les mêmes gestes, il sort jamais des rails. Par exemple, quand il s'en va à la maison de campagne avec sa maîtresse, il pose toujours les clés sur un téléviseur qui se trouve à un mètre d'une fenêtre, laquelle reste entrouverte, jour et nuit, hiver comme été. Clair ?

— Clair.

— Les voleurs ont passé un bâton de bois, d'une longueur de trois mètres environ, avec une pointe métallique aimantée, à travers le portail et la fenêtre et ils se sont pris la clé.

— Comment vous avez fait pour savoir pour le bâton ?

— On l'a retrouvé sur les lieux.

— Continue.

— Avec les clés, ils ont ouvert le portail et la porte principale sans faire de bruit, puis ils sont entrés dans la chambre à coucher et ont utilisé le gaz pour l'avocat et la pharmacienne. Ils se sont pris les objets de valeur, puis ils sont montés dans les deux voitures, passque la *dottorressa* était venue au rendez-vous avec la sienne et ils sont venus ici à Vigàta pour piller les appartements respectifs.

— Donc les voleurs étaient au minimum trois.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il devait par force y avoir un troisième homme, celui qui conduisait la voiture des voleurs.

— Vrai, c'est.

— Tu m'expliques comment ça se fait que les télés locales n'ont jamais parlé de cette affaire ?

— On a bien joué. On a essayé d'éviter un scandale.

À ce moment, Catarella s'présenta.

— Je demande pardonement, mais il y aurait qu'il serait arrivé juste à ce moment précisément M. Piritone.

Montalbano lança un regard mauvais à Catarella, mais il préféra ne rien dire.

Il était bien capable de se remettre à pleurer.

— Il s'appelle comme ça ? demanda Fazio, ébahi.

— Mais pas du tout ! Peritore, il s'appelle. Écoute, reçois-le, toi, prends sa plainte et la liste de ce qu'il va te donner et après reviens ici.

Au bout d'une demi-heure passée à signer des papiers, qui ne manquaient pas sur son bureau, le tiliphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a votre fiancée.

— Elle est là ?

— Oh que non, sur la ligne, elle s'atrouve.

— Dis-lui que je suis pas là.

Catarella dut être éberlué.

— *Dottori*, je demande compréhension et pardonement, peut-être vosseigneurie ne comprit pas qui s'atrouve sur la ligne. La susdite s'agissant de votre fiancée Livia, je sais pas si je me suis fait comprendre...

— J'ai compris, Catarè, je suis pas là.

— Comme le veut vosseigneurie.

Et juste après, Montalbano s'en repentit. Mais qu'est-ce qu'il faisait comme connerie ? Il était en train d'agir comme un minot qui s'est disputé avec une minote. Et maintenant, comment réparer ça ? Il lui vint une idée.

Il se leva, alla voir Catarella.

— Prête-moi ton portable.

Catarella le lui donna, il se dirigea vers le parking, entra dans sa voiture, mit en route, partit. Quand il fut au milieu de la circulation, il appela Livia sur son portable à elle.

— Allô, Livia ? Salvo, je suis. Catarella m'a dit que... Je suis en train de conduire, dis-moi vite.

— Ah, bravo, ton Adelina ! attaque Livia.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Pour commencer, je me suis retrouvée nez à nez avec elle quand j'étais nue ! Elle n'a pas frappé !

— Excuse-moi, mais pourquoi aurait-elle dû ? Elle ne savait pas que tu étais là et vu qu'elle a les clés...

— Tu la défends toujours, toi ! Et tu sais ce qu'elle a dit dès qu'elle m'a vue ?

— Non.

— Elle m'a dit, c'est du moins ce que je crois avoir compris vu qu'elle parle dans votre dialecte africain : « Ah, vous êtes là ? Alors, je m'en vais. Au revoir. » Elle a tourné le dos et elle est partie !

Montalbano préféra survoler la question du dialecte africain.

— Livia, tu sais très bien qu'Adelina ne te supporte pas. C'est une vieille histoire. Il faut vraiment que chaque fois...

— Il faut vraiment, oui ! Moi non plus, je ne la supporte pas !

— Tu vois qu'elle a bien fait de s'en aller.

— Laissons tomber, ça vaut mieux. Je viens à Vigàta en autobus.

— Pour quoi faire ?

— Les courses. Tu veux déjeuner, ou pas ?

— Bien sûr que je veux déjeuner ! Mais pourquoi tu devrais te déranger ? Tu es venue pour deux jours de vacances, non ?

Honteuse hypocrisie. La virité, c'était que Livia ne savait pas cuisiner, chaque fois qu'il mangeait un plat préparé par elle, il s'empoisonnait.

— Et qu'est-ce qu'on fait ?

— Vers une heure, je passe te prendre en voiture et on va chez Enzo. En attendant, toi, profite du soleil.

— À Boccadasse, j'en ai tant que j'en veux, du soleil.

— Je ne le mets pas en doute. Mais tu pourrais t'arranger comme ça. Ici, tu pourrais te le prendre devant, disons sur le visage et la poitrine, à Boccadasse, par contre, par-derrrière, c'est-à-dire sur le dos.

Il se mordit la langue. Ça lui avait échappé.

— Qu'est-ce que tu racontes comme bêtises ? demanda Livia.

— Rien, excuse-moi, je voulais juste blaguer. À plus tard.

Il retourna au bureau.

Fazio s'apréSENTA au bout d'une heure.

— C'est fait. Ça a été un peu longuet. Sûr que c'te casse leur a rapporté, aux voleurs !

— Et celui d'avant ?

— Il y avait moins de choses de valeur, mais en mettant ensemble ce qu'ils ont trouvé dans les deux maisons, là aussi, ça a marché pour eux.

— Ils doivent avoir un informateur qui sait y faire.

— Et le cerveau de la bande, non plus, c'est pas un nul.

— On en entendra parler de nouveau, sûrement. Ils te l'ont donnée, la liste des amis ?

— Oh que oui.

— À partir de cet après-midi, tu commences à les contrôler un par un.

— Entendu. Ah, *dottore*, je vous en ai fait une copie.

Il posa une feuille sur le bureau.

— De quoi ?

— De la liste des amis de M. Peritore.

Fazio sorti, il lui vint à l'esprit d'appeler Adelina.

— Pourquoi vous me l'avez pas dit que votre fiancée était arrivée ? l'agressa la bonne.

— Passque je le savais pas, moi, qu'elle venait. Elle m'a fait 'ne surprise.

— À moi aussi, elle la fit, la belle surprise ! Toute nue, elle était...

— Écoute, Adeli...

— Et quand c'est qu'elle s'en va ?

— Peut-être dans deux ou trois jours. Je t'avertirai, n'en doute pas.
Dis-moi une chose, ton fils, il est libre ?

— Lequel ?

— Pasquali.

Les deux fils d'Adelina, Giuseppe et Pasquale, étaient des délinquants chroniques qui faisaient des allers et retours en prison.

Pasquale, que Montalbano avait quelquefois arrêté, était particulièrement attaché au commissaire et il avait même voulu, au grand scandale de Livia, qu'il soit le parrain de son fils.

— Oh que oui, momentanément libre, il est. Giuseppi, non. Il s'atrouve dans la prison de Palerme.

— Tu peux demander à Pasquali si aujourd'hui, après déjeuner, disons vers les quatre heures, il peut venir au commissariat ?

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous voulez me l'arrêter ?

Adeline s'était alarmée.

— Tranquille, Adeli. Parole d'honneur. Je veux juste lui parler.

— Comme vous voulez, vosseigneurie.

Il passa prendre Livia qu'il trouva dans la véranda en train de lire un livre, nerveuse et taiseuse.

— Où tu veux aller manger ?

— Bof.

— Chez Enzo, ça te va ?

— Bof.

— Ou chez Carlo ?

Il n'existait aucun ristorante qui s'appelait comme ça, mais soudain, vu l'accueil que Livia lui réservait, il avait décidé de lancer la bataille.

Et adienne que pourra.

— Bof, fit Livia, 'ndifférente, pour la troisième fois.

Elle n'avait pas été captivée en entendant ce nom.

— Tu sais quoi ? Allons chez Enzo et on n'en parle plus.

Livia continua encore à lire son livre pendant cinq minutes, juste histoire de l'embêter, en laissant Montalbano planté devant elle.

À leur arrivée à la trattoria, le patron, Enzo, s'aprécipita pour faire ses compliments à Livia.

— Quelle belle surprise ! Quel plaisir de vous revoir !

— Merci.

— Vosseigneurie est un vrai bonheur des yeux ! *‘Na vera sdillizia !*
Un vrai délice ! Mais vous pouvez m’expliquer comment ça se fait que
vosseigneurie, chaque fois que vous me faites l’honneur de venir ccà,
ici, *è sempri cchiù beddra*, vous êtes toujours plus belle ?

Comme un rayon de soleil, un sourire chassa soudain les nuages du
visage de Livia.

Comment se faisait-il maintenant que ce dialecte n’était plus
africain et devenait compréhensible ? se demanda Montalbano.

— Que désirez-vous ? demanda Enzo.

— Il m’est venu un certain appétit, dit Livia.

Alors, si les compliments d’Enzo lui réveillaient le ‘pétit, imaginez
l’effet que devaient lui faire ceux de Carlo !

La nervosité de Montalbano redoubla.

— J’ai des spaghettis aux oursins, très frais, ramassés à l’aube, qui
sont un délice, annonça Enzo.

— Va pour les oursins, consentit Livia, en battant des cils comme
Minnie devant Mickey.

— Et vosseigneurie, qu’est-ce que vous prendrez ? demanda Enzo
au commissaire.

« Moi, je prends c’tte fourchette et je crève les deux yeux à ma
fiancée », pinsa Montalbano.

Mais il dit :

— Moi, j’ai pas trop de ‘pétit. Amène-moi un peu de hors-d’œuvre.

Après s’être empiffrée de spaghettis, Livia sourit à son fiancé et lui
posa ‘ne main sur la sienne, la caressant.

— Excuse-moi pour hier soir.

— Hier soir ? répéta Montalbano, faux comme un jeton, feignant de
ne rien s’arappeler.

— Oui, hier soir. J’ai vraiment été stupide.

Eh non ! Comme ça, c’était pas du jeu !

C’était pas un coup loyal !

Montalbano se sentit déstabilisé.

Il fit un geste de sa main libre qui voulait tout et rin dire et
murmura quelque chose.

Livia considéra cela comme le signe que la paix était faite.

Quand ils sortirent de la trattoria, Livia dit qu’elle voulait aller à
Montelusa parce que ça faisait longtemps qu’elle n’y était pas allée.

— Prends-toi la voiture, dit Montalbano.

— Et toi ?

— Je n'en ai pas besoin.

Il n'était pas nécessaire de faire l'habituelle promenade digestive tout le long du môle et jusqu'au bas du phare, car il n'avait quasiment rien mangé.

Le fait que Livia l'ait mis dans la condition de ne pouvoir parler de Carlo lui avait bloqué l'estomac.

Il fit quand même sa balade, dans l'espoir de se calmer les nerfs.

Mais quand il s'assit sur son rocher plat, son regard tomba sur les grandes tours qui dominaient le panorama.

C'était Carlo V, Charles Quint, qui les avait fait construire.

Mais y en avait combien, des Carlo, dans le monde ?

En le voyant arriver, Catarella agita les bras.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a le fils de votre bonne qui vous attend ! Il dit que vosseigneurie le convoqua !

— Fais-le venir dans mon bureau.

Il entra dans celui-ci, s'installa dans son fauteuil et Pasquale apparut.

Ils se serrèrent la main.

— Comment va ton fils ?

— Il grandit superbement.

— Et ta femme ?

— *Bona*. Elle va bien. Et Mlle Livia ?

— Bien, merci.

Le rituel épuisé, Pasquale attaqua :

— *Mé matre*, ma mère m'a dit...

— Oui, je dois te demander un truc. Assois-toi.

Pasquale s'assit.

— Je vous écoute.

— Est-ce que, par hasard, il t'est arrivé aux oreilles quelque chose sur ces cambriolages récents, exécutés avec beaucoup d'habileté ?

Pasquale prit un air vague. Puis il tordit la bouche en une expression de modestie.

— Oh que oui. J'ai entendu des petits trucs.

— Et quels petits trucs, par exemple ?

— Bah, des trucs comme ça... qu'on entend par hasard... peut-être

quand on fait que passer...

— Et qu'est-ce que tu as entendu dire par hasard, quand tu faisais que passer ?

— *Dottori*, moi je vous l'aréfère, mais ça reste entre vosseigneurie et moi. On est d'accord ?

— Certainement.

— J'ai entendu dire que c'était pas un truc de chez nous.

Donc les voleurs de Vigàta n'étaient pas dans le coup.

— Ça, je l'avais imaginé.

— Ceux-là, c'est des maîtres, ils font du grand art.

— Eh oui. Des immigrés ?

— Oh que non.

— Des gens du Nord ?

— Oh que non.

— Alors ?

— Siciliens comme vous et moi.

— De la province ?

— Oh que oui.

Il fallait les lui arracher à la tenaille, les infos. Pasquale n'aimait pas parler de l'affaire avec le commissaire.

C'est 'ne chose d'être amis, c'en est 'ne autre de commencer à faire la balance.

Et puis, avec les flics, moins tu parles, mieux tu te portes.

— Pourquoi, d'après toi, ils ont adécidé tout à coup de venir besogner à Vigàta ?

Avant d'arépondre, Pasquale fixa la pointe de ses chaussures, puis leva les yeux au plafond, ensuite il s'arrêta sur la fenêtre et à la fin décida de rouvrir la bouche.

— Ils furent appelés.

On les avait appelés ? Pasquale le dit d'une voix si basse que Montalbano n'acomprit pas.

— Parle plus fort.

— Ils furent appelés.

— Explique-toi mieux.

Pasquale écarta les bras.

— *Dottori*, on dit qu'ils ont été expressément appelés par quelqu'un d'ici, de Vigàta. C'est lui qui les dirige.

— Donc, ce monsieur serait à la fois l'informateur et le cerveau ?

— Paraît que c'est comme ça.

Il arrivait souvent qu'une bande de voleurs aille jouer hors de chez elle, mais il n'avait jamais entendu parler d'une bande enrôlée exprès.

— Un voleur ?

— Pas que je sache.

Aïe ! Si ce n'était pas un casseur professionnel, l'histoire apparaissait beaucoup plus compliquée.

Et qui ça pouvait être ?

Et pourquoi le faisait-il ?

TROIS

— Toi, tu vois ça comment, Pasquà ?

— Dans quel sens, *dottò* ?

— Disons, de ton point de vue.

Pasquale sourit.

— *Dottò*, vous l'avez vu, le bâton ?

— Quel bâton ?

— Celui avec l'aimant pour le premier casse.

— Non, je ne l'ai pas vu. Et toi ?

Le sourire de Pasquale eut l'air plus amusé.

— *Dottò*, ces petits tours, vous me les faites encore ? Si j'avais vu le bâton, ça voudrait dire que je faisais partie de l'équipe des casseurs.

— Excuse-moi, Pasquà, ça m'est venu spontanément.

— Moi non plus, je l'ai pas vu, le bâton, mais on me l'a décrit.

— Et comment il est ?

— D'un bois spécial, léger et fort, genre bambou, mais rétractable. Vous me suivez ? Un outil fabriqué exprès, à bien garder pour une autre occasion.

— Eh beh ?

— Vous m'expliquez pourquoi ils l'ont abandonné sur les lieux après le vol ? Moi, je l'aurais emporté, de toute façon, vu qu'il est rétractable, il était même pas encombrant.

— Tu sais qu'ils ont laissé aussi les clés du casse de ce matin ?

— Oh que non, je le savais pas. Et ça non plus ça colle pas pour moi. Un trousseau de clés, ça peut toujours être utile.

— Écoute, Pasquà, je te pose une dernière question. Ces voleurs, ils ont volé aussi trois voitures. T'es au courant ?

— Oh que oui.

— Qu'est-ce qu'ils en ont fait ?

— *Dottò*, d'après moi, ils s'en sont débarrassés et ils y ont même

gagné.

— *Comment ?*

— Si ce sont des voitures de luxe, y en a qui se les achètent pour les emmener à l'étranger.

— Et si elles sont pas de luxe ?

— Il y a des casses automobiles qui les paient bien pour les pièces de rechange.

— T'en connais quelques-uns ?

— *Di cu ?* De quoi ?

— De ces casses automobiles.

— C'est pas ma spécialité.

— Bon, bon. T'as autre chose à me dire ?

— Oh que non.

— Je te dis au revoir et merci, Pasquà.

— Je vous baise les mains, *dottò*.

Il l'avait compris tout de suite, que ces cambriolages étaient un truc d'étrangers, d'experts, de professionnels ; les cambrioleurs de Vigàta étaient, eux, plus primitifs et 'ngénus, ils forçaient la porte et entraient, mais jamais quand il y avait quelqu'un à l'intérieur, et jamais au grand jamais ils auraient imaginé par exemple de se fabriquer un bâton comme celui utilisé pour le premier cambriolage.

La bande devait être composée de quatre personnes : les trois venues du dehors qui agissaient sur les lieux et la quatrième qui avait tout conçu. Laquelle était la seule habitant à Vigàta. Les autres, le coup fait, très probablement s'en retournaient au pays.

Au flair, d'expérience, il le sentait, que ce serait une enquête difficile.

Son regard tomba sur le feuillet que lui avait laissé Fazio, la liste des amis de Peritore. Ils étaient dix-huit en tout.

Il acommença à le parcourir distraitement et, au quatrième nom, fit un bond sur sa chaise.

Me Emilio Lojacono.

Le type qui s'atrouvait dans sa maison de campagne avec sa maîtresse et qui avait subi le premier cambriolage.

Il continua à lire avec une attention redoublée.

Au dix-huitième nom, il fit un autre saut.

Dottoressa Ersilia Vaccaro.

La maîtresse de Me Lojacono.

Un éclair lui traversa la coucourde.

Une intuition qui ne pouvait avoir aucune justification logique.

À savoir que le prochain cambriolage adviendrait sûrement chez l'un des seize noms restants de la liste.

Donc, ce que Fazio allait lui rapporter sur les amis de Peritore serait très 'mportant.

Et à ce moment justement, Fazio l'appela au téléphone.

— *Dottore*, je voulais vous dire...

— Écoute-moi d'abord. Tu t'en es rendu compte que, dans la liste des Peritore, il y a aussi...

— Me Lojacono et la *dottorressa* Vaccaro ? Bien sûr, je m'en rendis compte tout de suite.

— Et qu'est-ce que tu en penses ?

— Que le nom du prochain cambriolé se trouve sur cette liste.

Bon, très bien.

Il voulait faire bonne figure il n'avait pas réussi.

Cette journée était destinée à être celle où tout le monde le prendrait à contre-pied.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Ah, *dottore*, j'ai su que Mlle Livia est là.

— Oui.

— Ma femme serait très contente si demain soir vous veniez manger chez nous. À condition qu'il n'y ait rien qui s'y oppose.

Et qu'est-ce qui pouvait s'y opposer ?

Par ailleurs, détail non négligeable, Mme Fazio était très bonne cuisinière.

— Merci, je le dirai à Livia. On va sûrement venir. On en reparle demain matin.

— Catarella !

— À vos ordres, *dottori* !

— Viens tout de suite dans mon bureau.

Il n'eut pas le temps de reposer le combiné que Catarella se matérialisait devant lui, planté au garde-à-vous.

— Catarè, je dois te demander 'ne chose que t'arésoudras en cinq minutes d'ordinateur.

— *Dottori*, pour vosseigneurie, cent ans, même, j'y resterais devant

l'ordinateur !

— Tu devrais me faire une liste de tous les propriétaires de casses automobiles de notre province qui ont eu des condamnations pour délit de recel.

Catarella prit un air ahuri.

— J'acompris pas, *dottori*.

— Tout ou 'ne partie ?

— 'ne partie.

— Laquelle ?

— La dernière chose que vous dîtes.

— Délit de recel ?

— Ça.

— Ben, ça signifie un type qui achète 'ne chose en sachant qu'elle a été volée.

— J'acompris, *dottori*. Mais si vous le m'écrivez, c'est mieux.

— Ah, écoute, dit Montalbano en lui tendant un papier sur lequel était écrit « délit de recel », trouve-moi Fazio et passe-le-moi.

Le téléphone sonna.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Tu te l'arappelles, la marque et la plaque des trois voitures volées ?

— Oh que non. Mais si vosseigneurie va dans ma pièce, sur mon bureau, il y a une feuille sur laquelle tout est écrit.

Fazio était très ordonné, presque pointilleux, et Montalbano retrouva vite la feuille.

Daewoo CZ 566 RT *dottoressa* Vaccaro.

Volvo AC 641 RT M^e Lojacono.

Panda AC 641 RT M. et Mme Peritore.

Il s'y connaissait en voitures autant qu'en astrophysique, mais il eut la certitude qu'aucune d'elles n'était un véhicule de luxe.

Cinq minutes n'étaient pas passées que Catarella entra et posait une feuille sur le bureau.

1) Gemellaro Angelo, 32, via Garibaldi, Montereale, tél. 0922 434321.

Bureau : 82, via Martiri di Belfiore. Une condamnation.

2) Butticè Carlo, 38, via Etna, Sicudiana, tél. 0922468521.

Bureau : 79, via Gioberti. Une condamnation.

3) Macaluso Carlo, 92, viale Milizie, Montelusa, tél. 0922 2376594.

Bureau : via Saracino. Deux condamnations.

Voilà : trois délinquants, deux qui s'appelaient Carlo. Et ça, ça devait certainement signifier quelque chose. La statistique ne se trompait jamais.

Mon Dieu, quelquefois la statistique donnait des résultats de dingue mais en général...

Il n'y avait pas une minute à perdre, les voleurs n'avaient probablement pas encore placé la voiture des Peritore.

— Catarella, appelle le *dottor* Tommaseo et passe-le-moi.

Il eut le temps de réviser la table de multiplication par 7.

— Je vous écoute, Montalbano.

— Vous pouvez me recevoir dans une vingtaine de minutes ?

— Venez.

Il glissa dans sa poche la liste des trois patrons de casse automobile, appela Gallo et partit pour Montelusa dans une voiture de service.

Il mit une bonne heure à convaincre le proc' Tommaseo de mettre sur écoutes les trois téléphones.

Dès qu'on parlait d'écoutes, le proc' courait aux abris.

Et s'il arrivait qu'un braqueur, un casseur, ou un maquereau soit ami très proche d'un député ? Ça finirait sûrement très mal pour le magistrat.

C'est pour cela que le gouvernement venait de faire 'ne loi interdisant les écoutes mais, par chance, elle n'était pas encore votée.

Il s'en retourna satisfait au commissariat.

Il n'était pas revenu depuis cinq minutes dans son bureau que le téléphone sonnait.

— Ah, *dottori*, il y aurait qu'il y a madame votre fiancée qui me dit qu'elle vous attendait au parking, mais j'y dis tout de suite que vosseigneurie était pas là alors elle, que ce serait toujours de votre fiancée que je parle, elle me dit que quand même elle vous attendait. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Mais pourquoi tu lui as dit que je n'étais pas là ?

— Passque ce matin vosseigneurie me dit de dire comme ça.

— Mais maintenant, ce n'est pas ce matin !

— Vrai, c'est, *dottori*. Mais moi je n'areçus pas de contrordonné. Et donc je savais pas si la dispute était passagère ou stable.

- Écoute, va voir où elle est garée.
- Ah, *dottori*. Juste devant la rampe d'excès.
- On dit « accès », Catarè.

Il ne restait plus qu'à tenter une sortie pour rompre le siège.

— La porte de derrière du commissariat est ouverte ?

— Oh que non, toujours fermée, elle est.

— Quelle chierie ! Et la clé, qui c'est qui l'a ?

— Moi, *dottori*.

— Va l'ouvrir.

Il se leva, traversa le commissariat sur toute la longueur, arriva à la porte de derrière que Catarella lui tenait ouverte.

Il sortit dans la rue, tourna au coin, tourna à un autre coin et arriva devant la rampe d'accès.

En le voyant, Livia donna un léger coup de Klaxon.

Montalbano lui sourit et monta.

— Ça fait longtemps que tu m'attends ?

— À peine cinq minutes.

— Où on va ?

— Ça ne t'ennuie pas si on passe à la maison ? Je voudrais prendre une douche.

Pendant que Livia était dans la salle de bains, le commissaire resta sur la véranda à savourer la soirée et à se fumer une cigarette.

Puis Livia apparut, prête à sortir.

— Où veux-tu qu'on aille ? demanda Montalbano.

— C'est toi qui décides.

— Je voudrais aller dans un endroit où je ne suis jamais allé, au bord de la mer, après Montereale. Enzo m'a dit qu'on y mange bien.

— Si c'est Enzo qui te l'a dit.

Quelqu'un qui aconnait la route aurait mis une vingtaine de minutes pour arriver au restaurant. Le commissaire se trompa quatre fois et il lui fallut une heure entière.

Cerise sur le gâteau, il se fit une rapide engueulade avec Livia qui, en fait, avait suggéré la bonne route.

C'était un vrai restaurant avec serveurs en tenue et photos de chanteurs et de footballeurs aux murs.

En compensation, ils atrouvèrent une table sur la véranda donnant sur la mer.

Les lieux étaient bondés d'une colonie d'Anglais déjà à moitié ivres d'air marin.

Ils attendirent un quart d'heure avant que s'apprête à la table un serveur qui avait sur le revers de sa veste un badge vert avec son nom écrit en noir : Carlo.

Les poils des bras du commissaire se dressèrent comme ceux d'un chat en fureur.

Il prit une décision foudroyante.

— Vous pouvez repasser dans cinq minutes ? demanda-t-il au garçon.

— Certainement. Comme Monsieur voudra.

Livia le fixa, étonnée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je dois filer aux toilettes.

Il se leva et partit en courant sous les yeux ahuris de Livia.

— Où est le directeur ? demanda-t-il à un serveur.

— À la caisse.

Il alla à la caisse, tenue par un sexagénaire avec des moustaches en guidon de vélo et des lunettes à monture d'or.

— Je vous écoute.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Quel plaisir ! Mon ami Enzo...

— Excusez-moi, je suis pressé. La dame qui est avec moi, ma fiancée, a subi voilà dix jours la perte de son frère bien-aimé qui s'appelait Carlo. Or, le serveur de notre table s'appelle Carlo et je ne voudrais pas, vous comprenez, que...

— J'ai tout compris, commissaire. Je le fais remplacer.

— Je vous remercie du fond du cœur.

Il revint s'asseoir. Sourit à Livia.

— Excuse-moi, une nécessité soudaine et pressante.

Survint un autre serveur que celui qui s'appelait Carlo. Ils commandèrent les hors-d'œuvre.

— Mais le serveur de tout à l'heure ne s'appelait pas Carlo ?

— Il s'appelait Carlo ? Je ne l'ai pas remarqué.

— Qui sait pourquoi ils l'ont changé.

— Ça te désole ?

— Pourquoi est-ce que ça devrait me désoler ?

— J'ai eu l'impression que tu le regrettais !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il était juste plus mignon.

— Mignon ! Peut-être que c'est mieux, alors, tu sais ?

Livia le fixa, toujours plus ébahie.

— Qu'ils aient changé le serveur ?

— Eh oui.

— Pourquoi ?

— Parce que plus de 60 % de ceux qui s'appellent Carlo sont des délinquants. Ce sont les statistiques qui le disent.

Il s'en rendait compte, qu'il disait conneries sur conneries, mais la colère et la jalousie lui interdisaient un minimum de raisonnement. Il ne pouvait pas s'arrêter.

— Allez !

— N'y crois pas, si tu veux. Tu en connais beaucoup, des Carlo ?

— Quelques-uns.

— Et c'est tous des délinquants ?

— Mais qu'est-ce qui te prend, Salvo ?

— À moi ? À toi, plutôt ! Tu fais toute une histoire pour c'te Carlo ! Si tu veux, je le fais revenir, ton Carlo.

— Mais t'es devenu dingue ?

— Non, je suis pas devenu dingue ! C'est toi qui...

— Voici les hors-d'œuvre, dit le serveur.

Livia attendit qu'il s'éloigne pour parler.

— Écoute-moi bien, Salvo. Hier soir, c'est moi qui ai déconné, ce soir il me semble que tu as l'intention de faire pire. Maintenant, je te jure que je n'ai aucune envie de passer mes soirées ici à me disputer avec toi. Si tu as l'intention de continuer comme ça, moi, j'appelle un taxi, je me fais emmener à Marinella, je récupère la valise, je continue jusqu'à Palerme et je prends le premier vol vers le nord. À toi de décider.

Montalbano, qui se sentait déjà honteux de la scène qu'il venait de faire, dit seulement :

— Goûte aux hors-d'œuvre. Ils m'ont l'air bons.

Et les pâtes aussi furent bonnes.

Et très bon le plat d'après.

Et les deux bouteilles d'excellent vin firent leur effet.

Ils sortirent du restaurant en se tenant par la main.

La réconciliation nocturne fut longue et parfaite.

À 8 heures, il était prêt à sortir quand le téléphone sonna.

C'était Catarella.

— On a tué quelqu'un ?

— Pas de petit meurtre, *dottori*, j'aregrette. On téléphona de la Questure si vosseigneurie peut y faire un saut urgentissimement.

— Mais c'était qui ? Qui a téléphoné ?

— Ils l'ont pas dit. Ils dirent seulement que vosseigneurie devait se rendre là où c'est qu'y a le vin.

— C'est quoi, ça, un bistrot ?

— *Dottori*, à moi, c'est comme ça qu'y dirent.

— Mais ils dirent précisément là où c'est qu'y a le vin, ou bien, ils utilisèrent un autre mot ?

— Un autre mot.

— Cave ?

— Voilà, c'est ça !

La cave était le terme conventionnel pour désigner le sous-sol où étaient installés les dispositifs d'écoute.

— Si Fazio arrive, dis-lui de m'attendre.

— À vos ordres, *dottori*.

Il dit au revoir à Livia et partit pour Montelusa.

La porte du souterrain était blindée et gardée par un planton armé d'une mitraillette.

— Tu as l'ordre de tirer à vue si un journaliste se présente ?

— Vous êtes qui ? demanda le planton, qui n'avait pas envie de rigoler.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Papiers, s'il vous plaît.

Montalbano les lui montra et l'autre ouvrit la porte en lui disant :

— Box 7.

Il frappa à la porte du box n° 7, un peu plus grand qu'un isoloir et une voix lui dit d'entrer.

À l'intérieur, il y avait un inspecteur chef assis devant un appareil avec des écouteurs suspendus au cou.

L'homme se leva. Se présenta.

— Guarnera.

— Montalbano.

— Ce matin, à 6 h 13, il y a eu un appel intéressant pour Macaluso Carlo. Je vous le repasse, mettez ces écouteurs.

Il tourna une commande et Montalbano entendit 'ne voix ensommeillée, qui devait être celle de Macaluso qui disait :

« Allô ? Cu è, c'est qui ? »

« Sunno l'amicu coi baffi, je suis l'ami à moustaches », arépondait une voix jeune, trentenaire, décidée.

« Ah, oui. Qu'est-ce y a ? »

« J'aurais trois colis tout neufs. »

« Ça m'intéresse. Comu facemu ? Comment on fait ? »

« Comme d'habitude. Cette nuit, à minuit, on te les laisse où tu sais. »

« Et moi, au même endroit, je te laisse du fric. Toujours le même chiffre. »

« Eh non, ça, c'est du très neuf. »

« Faisons comme ça. Là, moi, je vous donne la même somme et la prochaine fois, je vous remets la différence. D'accord ? »

« D'accord. »

QUATRE

Montalbano retira les écouteurs, remercia, dit au revoir, sortit, s'en retourna au commissariat.

Il avait eu de la chance, au moins les propriétaires allaient-ils récupérer leurs voitures.

Il gagna directement le bureau de Fazio.

— Viens chez moi.

Fazio se leva et le suivit.

— Assois-toi.

Il lui dit ce que lui avait raconté Pasquale, l'idée qui lui était venue d'enquêter sur les casses automobiles et la conversation téléphonique qu'il avait entendue.

— Comment on continue ? demanda Fazio.

— Il est clair qu'aujourd'hui, après déjeuner, il faut surveiller les mouvements de Macaluso.

— J'envoie Gallo qui reste en contact par le portable.

— Très bien.

— Peut-être vaudrait-il mieux reporter à une autre fois le dîner de ce soir.

— Et pourquoi ? Si on commence à manger à huit heures et demie, Gallo ne téléphonera sûrement pas avant dix heures et demie, onze heures. Éventuellement, Livia restera avec ta femme et puis, après la conclusion, peut-être qu'il se sera fait un peu tard, je passerai la prendre.

— Bon, d'accord.

— Mais tu dois envoyer trois autres agents avec Gallo.

— Pourquoi ?

— Macaluso va sûrement emmener avec lui trois hommes pour conduire les autres voitures.

— Vrai, c'est.

— Et maintenant, dis-moi si tu as découvert quelque chose d'autre d'intéressant parmi les amis de Peritore.

— *Dottore*, à part les noms de M^e Lojacono et de la *dottoressa* Vaccaro, que vous avez remarqués, je dois vous dire que je suis arrivé à la moitié de la liste. Il y a le n^o 5 qui est plutôt 'ntéressant. Prenez la liste.

Elle était sur le bureau, Montalbano l'approcha de ses yeux, la fixa. Au n^o 5 était écrit :

Ingénieur De Martino Giancarlo.

— Et ça serait qui, ça ?

— Étranger, il est. Il naquit à Mantoue.

— Et qu'est-ce y fait ici ?

— Il se trouve à Vigàta depuis quatre ans. Il dirige les travaux de rénovation du port.

— Et pourquoi il serait 'ntéressant ?

— Passqu'il s'est fait quatre ans de taule.

Quatre ans, c'était pas de la broutille.

— Et qu'est-ce qu'il avait fait ?

— Soutien à bande armée.

— Brigades rouges ou ce genre ?

— Oh que oui, monsieur.

— Et en quoi consistait le soutien ?

Fazio sourit.

— Il organisait des cambriolages pour subventionner la bande.

— Putain !

— Exactement.

— Mais quel âge il a ?

— Soixante pile.

— Qu'est-ce qu'on dit de lui au pays ?

— Que c'est une personne comme il faut, tranquille.

— Si c'est que ça, quand on arrêtera le cerveau de la bande, on découvrira que c'était une personne comme il faut, tranquille.

— Oh que oui, *dottore*, mais l'ingénieur est devenu homme d'ordre, il vote pour le gouvernement et fait de la propagande pour le PdL¹.

— Alors, il faut doublement l'avoir à l'œil.

— C'est fait, *dottore*. Je lui ai mis l'agent Caruana au train.

— J'insiste, continue la liste. On se voit ce soir chez toi.

Il s'en alla à Marinella pour prendre Livia, ne l'atrouva pas à la maison, s'installa sur la véranda et la vit étendue sur la plage, en maillot de bain, en lisière des vagues. Il la rejoignit.

— Je prends le soleil.

— Je vois. Maintenant, habille-toi et allons manger.

— Je n'ai pas envie de m'habiller.

— Ben, moi, j'ai un peu faim.

— Je m'en suis occupée.

Montalbano blêmit. Fini, il était.

Si Livia avait cuisiné, il allait avoir mal à l'estomac pendant deux jours, garanti.

— J'ai téléphoné au traiteur et ils ont été très gentils. Comment s'appelle la pizza que vous faites ?

Appeler pizza *'u cuddriri* était un vrai blasphème. Comme d'appeler *suppli* les *arancini*².

— *Cuddriri*.

— Je lui ai bien expliqué et il a compris. Et puis poulet rôti et pommes de terre frites. Ils me l'ont amené à domicile. Tout est au four.

— Je m'en occupe, dit le commissaire dans un élan d'enthousiasme provoqué par l'ampleur du péril évité. Continue à prendre le soleil.

Il entra, se mit lui aussi en maillot de bain, dressa la table sur la véranda, se jeta dans la mer, l'eau était froide mais tonifiante, revint à l'intérieur, s'essuya, appela Livia.

Après le déjeuner, ils s'étendirent nouvellement sur le sable.

Comme il s'endormit et que Livia ne le réveilla pas, il arriva au commissariat un peu tard, il était quatre heures et demie.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il à Catarella.

— Rin, *dottori*.

— Appelle Fazio et passe-le-moi.

Il s'assit derrière le bureau surchargé d'une montagne de papiers à signer.

Signer ou ne pas signer ? Telle était la question.

Et Fazio ? Pourquoi donc ne se manifestait-il pas ?

— Ah, *dottori* ! Fazio a dû s'éteindre vu que la demoiselle automatique me dit automatiquement que la personne appelée de par moi est joignable.

— Pas joignable, plutôt.

— Et qu'est-ce que j'ai dit ?

— Dès qu'il arépond, tu me le passes.

Il réfléchit là-dessus encore un peu, puis adécida d'écouter sa conscience d'honnête fonctionnaire d'État et de se mettre à faire cent et quelques autographes.

Une heure plus tard, le téléphone sonna. C'était Fazio.

— Excusez-moi, *dottore*, mais j'étais en train d'avoir une discussion délicate avec une pirsonne concernée par la liste. Je vous raconte après.

— Comment est la situation ?

— Tout va bien. Gallo surveille l'atelier de Macaluso, à sept heures du soir, il sera rejoint par Miccichè, Tantillo et Vadalà.

— Alors, nous, on vient à huit heures et demie.

Il recommença à signer mais, un quart d'heure plus tard, il fut interrompu par un autre appel.

— Ah, *dottori*, il y aurait qu'il y a sur les lieux un monsieur qui voudrait parler avec vosseigneurie en pirsonne pirsonnellement.

— Pourquoi ?

— Il dit comme ça que dans sa maison il y a eu un cabrioletage.

Un cambriolage ?

Les cambriolages, en ce moment précis, avaient la priorité absolue.

— Fais-le venir immédiatement dans mon bureau !

On frappa légèrement à la porte.

— Entrez !

— Je m'appelle Giosuè Incardona, dit l'homme en entrant.

Montalbano jeta un rapide coup d'œil à la liste des amis de Peritore : il n'y avait aucun Incardona.

— Asseyez-vous.

C'était un quinquagénaire aux lunettes épaisses, sans un cheveu sur le crâne, maigre avec des vêtements trop larges pour lui. Il était visiblement ému de s'aretrouver dans un commissariat.

— Je ne voudrais pas déranger, mais...

— Je vous écoute.

— J'ai une petite maison de campagne à mi-chemin de Montelusa. De temps en temps, j'y vais avec ma femme et nos petits-enfants. Vu que la dernière fois, j'avais oublié des lunettes, cet après-midi, j'y retourne et j'atrouvai la porte défoncée.

— Dans quel sens, défoncée ?

— Dans le sens qu'ils l'ont arrachée à ses gonds.

— Elle était si difficile que ça à ouvrir avec un rossignol ou une fausse clé ?

— Oh que non. Très facile. Mais ça se voit qu'ils voulaient pas perdre de temps.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont volé ?

— Le téléviseur tout neuf, un ordinateur qui sert à montrer des films à mes petits-fils, une montre du XVIII^e siècle qui me vient de mon arrière-arrière-grand-père, et c'est tout. Mais ils cherchaient autre chose, d'après moi.

— Quoi ?

— Ça.

Il tira de sa poche un trousseau de clés qu'il montra au commissaire.

— D'où elles sont ?

— De chez moi, ici, à Vigàta. Ils devaient le savoir, les voleurs, *ca io 'nni tegnu copia 'n campagna*, que j'en garde une copie à la campagne. Ils avaient sûrement l'intention, s'ils les atrouvaient de venir voler ici.

— Et comment ça se fait qu'ils ne les ont pas trouvées ?

— Passque la dernière fois je changeai d'endroit. Je les ai mises dedans la chasse d'eau. Je venais de voir *Le Parrain*, vous vous rappelez ? Quand le fils du parrain doit aller tuer...

Montalbano prit la liste et la tendit à Incardona.

— Donnez un coup d'œil à cette liste, s'il vous plaît, et dites-moi si vous connaissez l'une ou l'autre de ces personnes.

Incardona la prit, la scruta, la rendit à Montalbano.

— Presque tous.

Montalbano s'étonna.

— Comment ça ?

— Sans fausse modestie, je suis le meilleur plombier du coin. Et je suis aussi capable de faire des doubles de clés parfaits.

— Écoutez-moi un peu, vous vous rappelez si vous avez conseillé à l'une ou l'autre de ces personnes de faire comme vous, c'est-à-dire de garder un trousseau de clés en réserve dans une autre maison ?

— Certainement ! C'est la manière la plus sûre de...

— Excusez-moi une seconde.

Il appela Catarella.

— Accompagne ce monsieur au bureau de Galluzzo. Qu'il prenne sa plainte. Monsieur Incardona, s'il y a du neuf, je vous le ferai savoir. Au

revoir.

Il y avait quelque chose qui clochait.

Presque à coup sûr, il s'agissait d'une tentative de brouillage.

En parlant avec leurs amis, les Peritore avaient certainement dit que la police avait voulu une liste de leurs noms.

Et le cerveau de la bande, voulant éviter que Montalbano arrive à une certaine conclusion, avait créé une diversion. Sauf qu'elle était arrivée tard.

Mais les trois opérateurs sur le terrain avaient commis l'erreur de défoncer la porte, visiblement ils savaient que c'était une besogne qui leur prendrait peu de temps, faite juste pour lever un rideau de fumée.

Et le cerveau lui-même avait commis une autre erreur, en allant choisir, pour le vol simulé ou ce que ça voulait être, quelqu'un qui ne faisait pas partie de la liste mais était connu de tous ceux qui en faisaient partie.

Ça, c'était la confirmation que le prochain cambriolage serait exécuté aux dépens de l'un des seize noms figurant dans la liste.

Le cerveau de la bande était en train de démontrer que sa coucourde tournait à très grande vitesse et qu'elle était capable d'acomprendre la coucourde du commissaire.

Ça allait être une partie d'échecs passionnante.

Quand il passa prendre Livia, il vit qu'elle avait enfilé une tenue qu'il ne connaissait pas.

Jupe plissée et chemisier très moulant, style années trente, avec deux espèces de volants sur le devant.

— Ça te plaît ? C'est un tailleur de mes amis qui me l'a fait. Il voulait mettre aussi des volants par-derrrière, mais je trouvais ça excessif.

Pas un éclair, mais plutôt une véritable foudre d'orage, zigzaguant, suivie d'un tonnerre très fort, ne fut pas loin de lui brûler et assommer la coucourde.

Il se laissa tomber comme un poids mort sur une chaise, pour ne pas tomber à terre comme un sac vide.

Livia s'inquiéta.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, un léger étourdissement. Un peu de fatigue. Dis-moi, par curiosité : ton ami tailleur, il s'appelle Carlo ?

— Oui. Et pour ta gouverne, il n'a rien d'un délinquant, arépondit Livia, agressive.

Et elle continua :

— Au contraire. C'est quelqu'un de bien, de très honnête. Mais comment tu as deviné son nom ?

— Deviner ? Moi ? Mais c'est toi qui me l'as dit.

— Je ne m'en souviens pas. On y va ?

La Confiance récompensée.

Romans pour petites jeunes filles de bonne famille et de mœurs sévères.

Un homme, rongé par la jalousie, se méprend sur le sens d'une phrase que sa femme prononce dans son sommeil, et pendant des jours se tourmente, soumettant la femme à des interrogatoires et des scènes et lui tendant des pièges. C'est seulement quand il se défait de sa jalousie insensée qu'il obtient sa récompense. De fait, la femme lui révèle fortuitement le vrai sens, parfaitement innocent, de la phrase prononcée durant son sommeil. Et l'homme sent qu'à partir de ce moment il aime encore davantage la femme de sa vie.

C'était beau, non ? Et même instructif.

Mme Fazio cuisinait des mets simples mais avec talent. Une soupe de la mer et des rougets frits croquants. Les cannoli apportés par Montalbano étaient un délice.

Devant les dames, le commissaire et Fazio ne parlèrent pas de la besogne.

À onze heures moins le quart, Montalbano raccompagna Livia à Marinella, puis il monta dans la voiture de Fazio qui l'avait suivi.

À onze heures dix, le portable de Fazio sonna. C'était Gallo.

— Macaluso vient de partir de chez lui et il a pris la route pour Vigàta. Il conduit une Mitsubishi jaune. Avec lui, il y a trois autres hommes. Moi je les suis. Vous êtes où ?

— À Marinella, répliqua Fazio.

— D'après moi, il va à Montereale. Si vous êtes là, il va vous passer devant. S'il change de route, je vous avertis.

Ils se postèrent, phares éteints, capot de la voiture sur la Provinciale.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils virent passer la Mitsubishi jaune.

Ensuite, deux voitures après, passa une Polo.

— C'est celle de Gallo, dit Fazio.

Et ils se mirent à sa suite.

— On est derrière toi, annonça Fazio dans son mobile.

— Je vous ai vus.

Ils passèrent Montereale, atteignirent Sicudiana, puis Montallegro, il fut minuit moins dix, mais la voiture de Macaluso continuait de rouler.

Puis Montalbano vit la Mitsubishi allumer son clignotant de droite et bifurquer sur une espèce de vaste aire de stationnement.

En lui passant devant, ils remarquèrent trois voitures garées.

— Les autos sont déjà là, fit remarquer Montalbano.

À ce moment-là, ils entendirent Gallo qui criait dans le portable :

— Je reviens ! Je vais les choper !

Et un instant plus tard, ils le virent venir vers eux, en fonçant comme un fou.

Fazio le laissa passer et fit un demi-tour sur place, si rapide que la voiture fut à deux doigts de capoter.

Quand le commissaire arriva sur l'aire, Gallo avait la situation en main.

Les trois hommes avaient eu le temps de monter chacun dans une voiture, mais pas celui de démarrer.

Maintenant ils avaient les mains en l'air, les trois agents les tenant en joue.

Macaluso aussi levait les bras, près d'un conteneur à ordures. Dans une main, il avait un paquet fait de papier journal ficelé serré.

— Donne-le-moi, lui ordonna Montalbano.

Macaluso s'exécuta.

— Y a combien ?

— Quinze mille euros en billets de cent.

Pour rentrer à Vigàta, ce fut à Montalbano de conduire la voiture de Fazio.

— Vu que tu t'es fait choper comme un con avec trois voitures volées, c'est-à-dire en flagrant délit, mon cher Macaluso, cette fois, j'ai l'impression que t'es foutu. Aussi parce que tu es récidiviste, avec deux antécédents pour recel, dit Fazio.

Les trois complices avaient été conduits en cellule.

Macaluso, en revanche, était interrogé dans le bureau du commissaire.

— Vous pouvez m'enlever les menottes ? demanda Macaluso.

C'était un grand gaillard en salopette, une espèce d'armoire à glace, rougeaud et roux.

— Non, répondit Montalbano.

Le silence tomba.

— *Pi mia potemo fare matina*, pour moi, on peut rester jusqu'au matin, dit à un moment Fazio.

Macaluso soupira et parla.

— Les choses ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être, dit-il.

— *Dottore*, vous le saviez que notre ami était philosophe ? ironisa Fazio. Alors, explique-nous comment elles sont.

— Un client me téléphona pour me dire d'aller prendre ces trois voitures qu'il avait laissées...

— Nom du client ? demanda Fazio.

— Je me l'appelle pas.

— Et comment il a fait pour te donner les clés ?

— Il me dit qu'il les avait mises dans le coffre ouvert de la Daewoo.

— Ce détail pourrait être vrai, sauf que les clés, c'étaient les voleurs qui les avaient laissées.

— Je vous assure que...

— Essaie d'atrouver mieux, va.

— Vous savez quoi ? 'ntervint Montalbano. Il se fait tard. Il est 2 heures du matin. Et j'ai sommeil.

— Laissez-moi libre et *ninni jemu tutti a corcari*, on va tous se coucher, proposa Macaluso.

— Silence. N'ouvre pas la bouche et écoute-moi, dit le commissaire. Écoute bien.

Et il commença à réciter le coup de fil intercepté.

— Allô ? *Cu è, c'est qui ? Sunno l'amicu coi baffi*, je suis l'ami à moustaches. Ah, oui. Qu'est-ce y a ? J'aurais trois colis tout neufs...

Il fixa Macaluso et lui demanda :

— Ça suffit ou je dois continuer ?

Macaluso avait blêmi.

— Ça suffit.

— Tu veux une cigarette ?

— Oh que oui.

Montalbano la donna à Fazio qui la glissa entre les lèvres de Macaluso et la lui alluma.

— On peut passer un accord, dit le commissaire.

— J'écoute.

— Tu nous dis le nom de celui qui t'a téléphoné, celui qui a des moustaches, et moi je parle au proc' pour qu'il tienne compte de ta collaboration.

— *E iu ci staria, a 'stu pattu, mi devi accridiri*, et moi je l'accepterais, cet accord, vous devez me croire.

— Qui te l'interdit ?

— Personne. Mais moi, ce type à moustaches, je l'ai vu qu'une fois il y a trois ans, de nuit et en cachette, et je sais pas comment il s'appelle.

— Depuis quand vous travaillez ensemble ?

— Depuis trois ans, je vous l'ai dit. Ils téléphonent, ils me disent où ils ont laissé la voiture, moi je mets l'argent dans le conteneur, je pars et bien le bonjour.

Il paraissait sincère.

1. *Polo della Libertà*, l'organisation qui soutenait Berlusconi.

2. *Suppli* est l'appellation romaine des boulettes de riz frites et farcies de mozzarella ou de viande, *arancini* est le nom sicilien : en général, ces dernières sont plus grosses.

CINQ

Montalbano échangea un rapide coup d'œil avec Fazio, et ils se comprirent. Fazio aussi était d'avis que Macaluso disait la vérité.

Continuer n'aurait été qu'une inutile perte de sommeil.

— Mets-le en cellule, dit le commissaire à Fazio. Et demain matin, emmène tout le monde en prison. Puis fais un rapport à Tommaseo. Bonne nuit.

Il n'était pas content de la tournure prise par l'enquête, le commissaire Montalbano.

— Réveille-toi, flemmasse !

Il écarta des paupières qui semblaient scellées à la colle. Par la fenêtre ouverte entra un soleil glorieux et triomphant.

— Tu m'apporterais une petite tasse de café au lit ?

— Non. Mais à la cuisine, il est prêt.

Se prendre 'u café au lit, 'nzamà Signuri, au grand jamais, Seigneur !

Péché mortel ! Pire que la luxure !

Il se leva en jurant mentalement, gagna la cuisine, se but 'u café, s'enferma dans la salle de bains.

Quand il sortit de la maison, il était 10 heures.

Au commissariat, Fazio l'attendait.

— Dottore, j'ai quelques trucs à vous dire.

— Et moi pareil. Acommence, toi.

— À hier, quand vosseigneurie m'a cherché sur le portable et le trouva éteint, c'est passque je faisais la conversation avec Mme Cannavò Agata, veuve du commandeur Gesmundo, ex-directeur giniral du port, ex-patron de la fête des travailleurs portuaires, ex...

— Bon, d'accord, mais Mme Cannavò, c'est qui ?

— La seizième de la liste.

— Ah oui. Et comment ça se fait que tu es allé lui parler ?

— Je suis allé lui dire qu'il y avait un risque, mais pas très élevé, qu'elle subisse un cambriolage.

— Je ne comprends pas.

— *Dottore*, les pirsonnes de la liste, j'en ai entendu parler par des gens extérieurs, des étrangers ; ça m'intéressait d'aconnaître ce qu'en pinsait quelqu'un qui, au contraire, était dans la liste.

— Bravo ! Bonne idée ! Qu'est-ce qu'elle te dit ?

— 'ne quantité de choses. La veuve est une *strucciolera*, une cancanière, qui sait tout sur tout le monde. Et elle parle sans arrêt. Elle m'a raconté que le comptable Tavella est dans les dettes de jeu jusqu'au cou passqu'il fréquente les tripots clandestins. Que Mme Martorana, femme du géomètre Antonio, est la maîtresse de l'ingénieur De Martino. Elle m'a murmuré que les Peritore, d'après elle, sont un couple ouvert même s'ils font tout pour ne pas le paraître. Au point qu'ils vont à la messe le dimanche. En fait, elle m'a dit précisément un truc drôle.

— À savoir ?

— Il paraît que, la nuit du cambriolage dans la villa du bord de mer, ils étaient quatre à y dormir.

— Explique-moi ça.

— *Dottori*, toujours d'après la veuve, Mme Peritore dormait avec un type dans une chambre, tandis que, dans une autre chambre, M. Peritore était au lit avec une autre.

— Mais ils n'étaient pas allés là pour fêter l'anniversaire de leur mariage ?

— À chacun sa façon de faire la fête, philosopha Fazio.

— Joli petit milieu. Dis-moi une chose, mais comment il vit, Peritore ?

— Officiellement, il vend des voitures d'occasion.

— Et officieusement ?

— Il vit sur le dos de sa femme qui est pleine aux as grâce à un héritage laissé par une tante.

— En conclusion, la veuve ne t'arévêla rin d'important concernant le cambriolage.

— Rin.

— On est au point mort.

— C'est ce qui me semble à moi aussi.

— Je suis plus que sûr qu'il va y avoir un autre casse.

— C'est certain. Mais on peut pas faire surveiller seize appartements ici et je sais pas combien de villas et de cabanons à la mer ou à la campagne !

— Il ne nous reste plus qu'à attendre. En espérant qu'au prochain casse ils fassent un faux pas.

— Difficile, c'est.

— Ben, dans le cambriolage qui devait nous égarer, 'ne erreur, ils l'ont faite, en défonçant la porte.

— Pardon, mais quel cambriolage ?

— Ah, c'est vrai, tu n'en sais rien.

Et il lui raconta la visite du plombier Incardona et le casse qui, à son avis, était une tentative de détournement sur une fausse piste.

Fazio était d'accord.

Quand Fazio fut sorti, le commissaire tendit lentement 'ne main, prit les quatre lettres qui lui étaient adressées et s'atrouvaient sur le bureau, et entreprit d'examiner longuement les tampons d'origine.

Deux venaient de Milan, une de Rome et la dernière de Montelusa.

À Milan, il n'avait pas d'amis ; à Rome, il en avait eu un qui l'avait même hébergé chez lui mais il avait été récemment muté à Parme ; à Montelusa, il connaissait pas mal de monde.

La vraie vérité était que ça l'ennuyait d'ouvrir le courrier.

Désormais, ce qu'il recevait, c'étaient des publicités, des invitations à des manifestations culturelles et quelques maigres lignes de vieux amis des années d'études.

Tout compte fait, étant donné son âge, il pouvait dire avoir eu peu d'amitiés dans son existence.

D'un côté, il en était content, de l'autre mécontent : peut-être aurait-il mieux valu, avec les signes de vieillesse qui se multipliaient à la vitesse d'une fusée spatiale, avoir quelques amis à ses côtés.

Mais tout au fond, Fazio, Mimì Augello et Catarella lui-même n'étaient-ils pas plus des amis que des collaborateurs ?

Il pouvait s'aconsoler comme ça, si besoin était.

Il se décida à ouvrir les enveloppes.

Trois lettres, en fait, étaient sans 'mportance mais la quatrième...

Elle était anonyme, écrite en lettres d'imprimerie.

Elle disait :

Très cher commissaire,

Cette lettre que je vous envoie veut être une sorte de gant que je vous jette.

Du reste, le défi, vous l'avez déjà accepté en prenant vous-même la direction de l'enquête.

Par la présente, j'ai le plaisir de vous communiquer qu'il y aura encore, malheureusement pour vous, deux cambriolages.

Ensuite, je recommencerais à faire ce que j'ai toujours fait.

Je me serai assez amusé comme cela.

Il me fallait bien trouver une façon de passer le temps, non ?

Et le fait que je le fasse par simple divertissement est démontré par le fait que j'ai laissé tout le butin à mes collaborateurs.

À vous de prévenir les deux autres cambriolages, en devinant l'endroit et le jour.

Bien cordialement, avec tous mes vœux.

La lettre avait été postée la veille à Montelusa.

Il appela Fazio, la lui tendit.

Fazio la lut et la remit sur le bureau sans rien dire.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Fazio secoua la tête.

— Bah !

— Parle, ne fais pas ta sibylle.

— *Dottore*, c'te lettre me semble 'ne chose inutile, écrite comme ça, sans aucun but.

— Apparemment, ça a l'air de ça.

— Mais en fait ?

— D'abord, il faut dire que celui qui l'a envoyée est un être présomptueux. Ça peut bien être quelqu'un d'intelligent, mais présomptueux, sûrement. Et un présomptueux ne sait pas toujours se contrôler. À un certain point il ressent la nécessité d'adémontrer à tout le monde à quel point il est fort, coûte que coûte.

— Et alors ?

— Ensuite, il voudrait faire croire que ces cambriolages ne lui servent que de distraction, pour passer le temps.

— Et en fait ?

— En fait, j'ai l'impression qu'ils cherchent quelque chose de précis, une seule, la seule qui les 'ntéresse.

— 'ne chose à voler.

— C'est pas dit, souvent ces cambriolages ont, comment dire, des effets collatéraux. Quand j'étais commissaire adjoint, il y eut un cambriolage dans une maison. La dame vint signaler les bijoux qu'ils avaient pris. Par hasard, c'te liste tomba sous les yeux du mari. Et il s'aperçut qu'il y avait deux boucles d'oreilles et un collier qu'il n'avait pas achetés à sa femme. C'était l'amant. Et ça finit en drame.

Il passa la matinée à signer un papier après l'autre, jusqu'à ce que le bras défaille.

La statue idéale du bureaucrate, pinsa-t-il, aurait dû avoir le bras droit au niveau du cou.

Il partit pour Marinella en croyant atrouver Livia sur la plage en train de prendre le soleil.

Au lieu de quoi, il se la vit devant lui, vêtue de pied en cap.

— Je dois rentrer immédiatement à Gênes.

— Pourquoi ?

— On m'a téléphoné du bureau, deux collègues sont tombées malades et je ne me suis pas sentie de dire non. Tu sais, par les temps qui courent, ils peuvent profiter de n'importe quelle occasion pour me virer.

Malheur ! Juste au moment où entre eux deux ça commençait à marcher à merveille !

— Tu as réservé ?

— Oui, je pars par le vol de 17 heures.

Montalbano jeta un coup d'œil à sa montre. 13 heures précises.

— Écoute, on a une heure à notre disposition. Je n'ai pas d'obligation, donc je peux t'accompagner à Punta Raisi. On peut tout de suite aller manger quelque chose en vitesse chez Enzo ou bien...

Livia sourit.

— Ou bien..., dit-elle.

Le voyage vers l'aéroport fut tranquille jusqu'au croisement avec Lercara Freddi. La route était barrée, un agent de la police de la route expliqua à Montalbano que deux camions s'étaient encastrés l'un dans l'autre et qu'il fallait prendre une déviation.

Tout à coup, ils s'aretrouvèrent à suivre une espèce de sentier de campagne, au milieu d'une mer de gueules-de-loup au-dessus desquelles, à intervalles réguliers, s'élançaient de très hautes éoliennes.

Livia était sous le charme.

— C'est sûr que vous avez de ces paysages...

— Et en Ligurie, alors ?

Échange de pure courtoisie vu qu'entre eux ça se passait bien. Sinon, le même paysage aurait été « de brigands ».

Ils arrivèrent à Punta Raisi avec une heure d'avance sur celle du départ, juste à temps pour apprendre que l'avion décollerait avec une heure de retard.

Comme elle avait choisi de sauter le déjeuner, Livia en profita pour s'empiffrer de cannoli.

Quand l'avion de Livia décolla, Montalbano appela de l'aéroport au commissariat pour avertir Catarella qu'il ne viendrait pas l'après-midi. Il passa un autre coup de fil à Adelina pour lui dire que la voie était libre pour elle et qu'elle pourrait se présenter le lendemain. Après quoi, pour rentrer à Vigàta, il prit la route la plus longue, celle qui passait par Fiacca.

Il y arriva vers 20 h 30 et se dirigea immédiatement vers un restaurant qui cuisinait les langoustes.

Il se régala.

À onze heures du soir, il était nouvellement à Marinella.

Il n'avait pas fini d'entrer que le téléphone sonnait.

C'était Livia, très agitée.

— Mais où étais-tu ? J'ai déjà appelé quatre fois ! J'ai eu peur que tu aies eu un accident !

Il tranquillisa Livia, prit une douche, s'assit dans la véranda avec cigarettes et whisky.

Il n'avait envie de penser à rien, juste de contempler la mer la nuit.

Il resta une heure ainsi, puis entra, alluma le téléviseur et s'assit dans le fauteuil.

L'appareil était réglé sur Televigàta, et donc il vit surgir la bouche en cul de poule de Pippo Ragonese, le commentateur, le représentant d'un journalisme d'opinion qui n'avait qu'une seule opinion : celle de qui commande.

Avec Montalbano, c'était une histoire personnelle.

— Il nous est parvenu le bruit qu'à Vigàta depuis quelques jours opère une bande de cambrioleurs d'appartements spécialisée et très bien organisée. Plusieurs cambriolages auraient été commis avec une

technique singulière qu'il serait trop long d'expliquer aux téléspectateurs. Il ne s'agirait pas d'une bande composée d'étrangers, comme dans l'Italie du Nord, mais de Siciliens. Ce qui nous étonne, c'est le silence de la police sur ce sujet.

« Nous savons que les enquêtes sont entre les mains du commissaire Montalbano.

« Sincèrement, nous ne saurions affirmer qu'ainsi elles sont en de bonnes mains, vu que les pré... »

Il éteignit, en l'envoyant se faire mettre.

Mais une question se posait : comment donc Ragonese avait-il eu vent des cambriolages ?

Assurément, personne du commissariat ou de la procure n'avait parlé.

Tu veux voir que c'est le cerveau de la bande lui-même qui a informé le journaliste, peut-être avec une lettre anonyme ?

Présomptueux comme il l'était, il ne supportait peut-être pas le silence autour de son entreprise.

Montalbano se sentait pas mal épuisé, conduire le fatiguait. Il décida d'aller se coucher.

Et il fit un rêve.

Sans savoir pourquoi ni comment, il s'atrouvait au centre d'une arène, habillé de pied en cap comme un paladin de l'*opera dei puppi*, à cheval et lance en main.

Dames et chevaliers en grand nombre assistaient au tournoi et tout le monde se tenait debout, regardait vers lui et criait :

— Vive Salvo ! Vive le défenseur de la chrétienté.

Il ne pouvait arépondre en s'inclinant passqu'il en était 'mpêché par l'armure, alors il soulevait un bras pesant cent quintaux et agitait sa main gantée de fer.

Puis les trompettes sonnaient et dans l'arène entraît un cavalier dans une armure toute noire, un géant terrifiant dont la visière baissée dissimulait le visage.

Carlo le grand, Charlemagne en pirsonne, se levait et disait :

— Que le combat commence !

Montalbano chargeait immédiatement le chevalier noir qui, au contraire, restait immobile comme une statue.

Puis, d'une manière ou d'une autre, la lance du chevalier noir le

frappa à l'épaule, le désarçonna.

Tandis que Montalbano tombait, le chevalier noir releva sa visière.

Il n'avait pas de visage, à la place, il y avait une espèce de boule de gomme.

Et alors Montalbano comprit que c'était le cerveau de la bande de cambrioleurs et que, dans quelques instants, il le tuerait.

Sainte Marie ! De quoi il avait l'air devant tout le monde !

Il s'aréveilla trempé de sueur et le cœur cognant désespérément.

Le tiliphone sonna à 8 heures passées.

Il jura.

Son 'ntention secrète était de rester couché jusqu'à 9 heures et de se faire servir le café au lit par Adelina.

— Allô ? dit-il d'une voix peu aimable.

— Sainte Mère, *dottori* ! Qu'est-ce je peux y faire si y a eu un casse ! Si vous voulez, je vous rappelle dans une demi-heure, geignit Catarella.

— Catarè, maintenant, c'est fait. Dis-moi.

— À l'instant tiliphona Mme Angelica Cosulich.

Cosulich ! Qu'est-ce qu'il allait chercher ! Angelica Cosulich. N° 14 de la liste.

C.Q.F.D.

— Où est-elle ?

— Numéro 15, via Cavurro.

Mais c'était la même rue que celle des Peritore !

— Tu l'as dit à Fazio ?

— Éteint, il est.

— Très bien, téléphone à cette dame que j'arrive.

Le palais où habitait Mme Cosulich était en forme de cornet à glace.

Y compris les noisettes pilées au sommet de la boule.

— Cosulich ? demanda-t-il au concierge.

— Lequel ?

Oh Seigneur, il ne supporterait pas une autre engueulade avec un *purtunaru*. Il lui vint l'envie de tourner le dos et de s'en aller, mais il se força.

— Cosulich.

— J'acompris, je suis pas sourd. Mais des Cosulich, y en a deux. Angelica et Tripolina.

Il lui vint l'envie de dire « Tripolina » rien que pour connaître 'ne femme qui s'appelait comme ça.

— Angelica.

— Dernier étage.

L'ascenseur était super rapide, en pratique il lui flanqua un coup de poing dans l'estomac et le fit voler jusqu'au dernier, c'est-à-dire au niveau de la crème qu'il y a d'habitude en haut du cornet de glace.

Sur la totalité de l'énorme palier en demi-lune, il n'y avait qu'une seule porte, à laquelle le commissaire sonna.

— Qui est-ce ? demanda au bout d'un moment, derrière la porte, une voix féminine et juvénile.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

La porte s'ouvrit et le commissaire fut soumis aux trois phénomènes suivants :

D'abord, légère perte de la vue, ensuite important ramollissement des jambes et enfin, notable manquement du souffle.

Parce que Mme Cosulich n'était pas seulement une trentenaire d'une stupéfiante beauté naturelle, toute simple, 'ne femme rare qui n'utilisait pas de peinturlures faciales comme les sauvages, mais...

Mais était-ce vrai ou bien le fruit de son imagination ?

Se pouvait-il qu'une chose pareille arrive ?

Mme Cosulich ressemblait exactement, comme deux gouttes d'eau, à l'Angelica de l'*Orlando Furioso*, telle qu'il se l'était imaginée et adorée, vivante, en chair et en os, à 16 ans, en contemplant les illustrations de Gustave Doré que sa tante lui avait interdites.

'ne chose inconcevable, un véritable miracle.

Tandis que sur cette femme il élevait son regard,

Il reconnut, si fort que fût entre eux l'écart,

La semblance angélique, et ce si beau visage

Qui dans ses rets d'amour le maintenait en cage.

Angelica, oh Angelica !

Il en était tombé éperdument amoureux au premier regard et perdait une bonne partie de ses nuits à s'imaginer en train de faire avec elle des choses si cochonnes qu'il n'aurait jamais eu le courage de les confier, pas même à son ami le plus proche.

Ah, combien de fois il avait pensé être Médor, le berger dont

Angelica était tombée amoureuse, rendant fou furieux le pauvre Roland !

Il se représentait en tremblant et brûlant d'amour la scène où elle était nue sur la paille, dedans 'ne grotte, avec le feu allumé, pendant que dehors il pleuvait et qu'au loin on entendait un chœur de moutons qui faisaient bêê bêê...

*Et plus d'un mois ensuite au lit ils demeurèrent
Des deux amants tranquilles les corps se récréèrent
Plus loin que son galant la dame ne pouvait voir
Se rassasier de lui n'était en son pouvoir
Ni, quoi qu'elle fût toujours à son cou pendue
Elle ne sait apaiser de lui sa faim goulue.*

— Entrez, je vous en prie.

Le léger brouillard qui lui pesait sur les yeux se dissipa et, alors seulement, Montalbano vit qu'elle portait 'ne chemisette blanche et moulante.

*Et de la ricotta ses seins avaient l'attrait
Quand de sa ronde fraîcheur de faisselle on l'extrait...*

Non, peut-être les seins de ces vers n'appartenaient-ils pas à Angelica, mais quand même...

1. Théâtre de marionnettes traditionnelles siciliennes, dont les personnages et les histoires sont tirés du cycle des chevaliers de la Table ronde.

SIX

— Entrez, reedit la petiote en souriant à nouveau devant l'évident ahurissement du commissaire.

Elle avait un sourire qui était comme une ampoule de 100 watts qui s'allume dans le noir.

Il fallut à Montalbano un bel effort de volonté pour passer des 16 ans aux 58 de son triste âge du moment.

— Excusez-moi, je pensais à autre chose.

Il entra.

Dès l'antichambre on comprenait le bazar que les voleurs avaient dû combiner dans l'appartement.

Lequel était très grand, avec un ameublement très moderne, on se serait cru à bord d'un astronef, et qui devait être doté d'une terrasse s'étendant à perte de vue. Circulaire, naturellement.

— Écoutez, dit Angelica, la seule pièce habitable, en ce moment, c'est la cuisine. Ça vous dérange si on se met là ?

« Avec vous, jusque dans la chambre froide », pinsa Montalbano.

Au lieu de quoi, il dit :

— Pas du tout.

Elle portait un pantalon noir très collant et la voir marcher de dos c'était un vrai don de Dieu.

Un truc qui revigorait et alanguissait à la fois.

Elle lui offrit un siège.

— Je vous en prie. Je vous fais un café ?

— Oui, merci. Mais d'abord, je voudrais un verre d'eau.

— Vous vous sentez bien, commissaire ?

— T... t... t... très bien.

L'eau le rafraîchit.

C'était exactement comme chez les Peritore. Sauf que, là, il n'y avait pas d'homme.

Plus encore, il semblait qu'il n'y eût pas trace d'un homme dans l'appartement.

Elle lui servit le café, se prit 'ne tasse et s'assit devant le commissaire.

Ils se le burent en silence.

Montalbano, ça lui allait très bien, ils pouvaient rester là à boire le café jusqu'au lendemain matin.

Mieux encore, jusqu'à ce que, au commissariat, on l'ait déclaré disparu.

Ensuite, elle dit :

— Si vous voulez fumer, faites donc. Et même, offrez-m'en une.

Elle se leva, alla chercher un cendrier, revint s'asseoir.

Elle tira la première bouffée et dit à mi-voix :

— En bref, il s'agit d'une copie conforme du cambriolage subi par mes amis, les Peritore.

Elle avait 'ne voix qui était une harmonie céleste, 'nchanteresse comme 'ne flûte qui 'nchante les pythons.

Il fallait acommencer à faire la maudite besogne, même s'il n'en avait aucune envie.

Il s'éclaircit la voix, sa gorge était sèche malgré l'eau qu'il avait bue.

— Vous aussi vous avez dormi dans une maison à vous à l'extérieur du bourg ?

Ses cheveux très blonds lui arrivaient au milieu du dos.

Avant de répondre, elle les écarta de son visage.

Pour la première fois, elle lui sembla un peu embarrassée.

— Oui, mais...

— Mais ?

— Il ne s'agit pas d'une maison.

— D'un appartement ?

— Non plus.

Tu veux voir qu'elle dormait dans une tente ou dans une roulotte ?

— Et c'est quoi, alors ?

Elle aspira une longue bouffée, souffla la fumée.

Puis elle fixa le commissaire, les yeux dans les yeux.

— Il s'agit d'une pièce avec un grand lit et une salle de bains. Entrée indépendante. Vous avez compris ?

Un coup au cœur, précis, direct. Un coup de fusil tiré par un tireur d'élite. Ça lui fit mal mais...

*L'impétueuse douleur en dedans demeura
Laquelle voulait sortir tout entière et trop vite*

— J'ai compris, dit-il.

Un *pied-à-terre*¹. Plus vulgairement appelé baisodrome.

Mais c'était la première fois qu'il en rencontrait une propriétaire féminine.

Il eut un accès irrationnel de jalousie, comme il arrive à Orlando quand il imagine :

*Angelica et Médor par cent nœuds
Ensemble entrelacés...*

Et elle expliqua :

— Je suis fiancée, mais mon fiancé travaille à l'étranger, il ne revient en Italie qu'une semaine par an et moi de temps à autre, j'ai besoin... essayez de comprendre, mais je n'ai pas de rapport fixe.

« Je peux me mettre sur la liste d'attente ? » voulait demander Montalbano, mais il dit en fait :

— Racontez-moi comment ça s'est passé.

— Ben, hier, après dîner, il pouvait être 21 h 30, j'ai pris ma voiture et je me suis dirigée vers Montereale. Juste à la sortie du bourg, j'ai pris à bord le... garçon auquel j'avais donné rendez-vous et je suis allée vers la villa où je loue une chambre.

— Excusez-moi, à qui appartient la villa ?

— À un cousin à moi qui vit à Milan et qui n'y vient qu'une quinzaine de jours l'été.

— Pardonnez-moi si je dois vous interrompre encore.

— C'est votre travail, dit Angelica en souriant.

Baisodrome ou pas, en tout cas, elle était à déguster à petites bouchées comme un fruit succulent.

— Les voleurs ont cambriolé votre chambre ?

— Bien sûr.

— Et la villa ?

— Ma foi, j'y ai songé. Je suis allée voir, je sais où sont les clés. Non, ils ne sont pas entrés dans la villa.

— Continuez.

— Ben, il n'y a pas grand-chose à raconter. Nous avons bu un verre,

bavardé autant que faire se pouvait et nous sommes allés nous coucher.

*... et chaque fois au-dedans sa poitrine affligée
comme d'une main froide il sentait son cœur enserré.*

— Excusez-moi, je ne voudrais pas...

— Je vous écoute.

— Vous m'avez dit que vous aviez bavardé autant que faire se pouvait.

— Oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle sourit, un peu malicieuse.

— Celui qui m'accompagne là n'est pas obligé d'être toujours très cultivé. Ce sont d'autres qualités qui m'intéressent. Celui d'hier était pratiquement analphabète.

Montalbano déglutit. Comment disait un autre poète² ?

*Un pêcheur d'éponges
Aura cette perle rare...*

— Continuez.

— Quoi d'autre ? Je me suis réveillée à 7 heures avec un fort mal de tête. Lui, en revanche, il dormait profondément. J'ai tendu un bras vers la table de nuit, je voulais voir l'heure, mais je n'ai pas trouvé la montre que j'y avais laissée. J'ai pensé qu'elle était tombée. Je me suis levée et alors seulement, je me suis rendu compte que tout avait été volé.

— Tout quoi ?

— La montre, le collier, le bracelet, le portable, l'ordinateur, le portefeuille, le sac à main et les clés de cet appartement. Je suis sortie. La voiture aussi avait disparu.

— Pourquoi est-ce que vous aviez emmené l'ordinateur.

— C'est une bonne question, dit-elle en riant. Pour voir quelques petits films propédeutiques, vous comprenez ?

De cacher sa douleur Roland s'efforce...

— Je comprends. Comment avez-vous fait pour rentrer ?

— Dans le garage de la villa, il y a l'utilitaire que mon cousin y garde.

— Il y avait beaucoup d'argent dans le portefeuille ?

— Trois mille euros.

— Continuez.

— J'ai foncé à la maison, je savais ce que j'allais trouver.

— Ils ont emporté beaucoup de choses ?

— Pas mal. Et de très grande valeur, malheureusement.

— Il va falloir que vous veniez au commissariat pour déposer plainte.

— Je passerai en fin de matinée. Je dois me rendre bien compte de ce qu'ils ont volé.

Elle marqua une pause.

— Vous me donnez une autre cigarette ?

Montalbano la lui alluma.

— Et comment se fait-il que vous ne fassiez pas ce que vous devriez faire ? demanda-t-elle tout à coup.

Montalbano écarquilla les yeux.

— Moi ?! Et qu'est-ce que je devrais faire ?

— Je ne sais pas, sortir une loupe, prendre des photos, appeler la Scientifique...

— Pour les empreintes digitales, vous voulez dire ?

— Eh oui.

— Allons donc, imaginez ! Comme si des voleurs très habiles tels que ceux-là n'employaient pas de gants ! Ça ne serait qu'une perte de temps. À propos, comment ont-ils fait pour entrer dans votre bais... votre chambre.

Il allait dire « baisodrome », la gaffe colossale.

Mais ensuite, à bien y pincer, pourquoi 'ne gaffe ? Angelica était quelqu'un qui parlait latin : elle disait les choses comme elles étaient.

— Ma chambre est située sur l'arrière de la villa et on y accède par un escalier extérieur. À côté de la porte d'entrée, il y a une fenêtre avec une grille, c'est elle qui pratiquement permet l'aération de la pièce. Et que j'ai laissée ouverte. Naturellement, en plus du lit, il y a aussi une table basse avec deux sièges. Je pose toujours dessus les clés de la chambre. Ils doivent avoir diffusé le gaz à travers la fenêtre avant de la clore. Puis, le gaz ayant fait son effet, ils l'ont rouverte et, avec un bâton rétractable muni d'un crochet, ils ont tiré vers eux la table. Après, il leur a suffi de tendre le bras.

Les spécialistes du bâton rétractable : 'ne fois avec l'aimant, 'ne

autre fois avec un crochet.

— Excusez-moi, cette histoire de bâton avec un crochet... en somme, c'est vous qui l'avez imaginée ?

— Non, non, le bâton, ils l'ont abandonné là.

Montalbano ferma un instant les yeux, maintenant venait la partie la plus douloureuse, il inspira, plongea.

— Je dois vous poser quelques questions personnelles.

— Faites donc.

— Dans cette chambre, vous avez amené plusieurs fois le même homme ?

— Jamais. Je n'aime pas le réchauffé.

— À quelle fréquence y allez-vous ?

— Certainement une fois tous les quinze jours. Mais il y a aussi des exceptions, naturellement.

Je ne suis, je ne suis pas moi ce que mon visage paraît...

— Naturellement, dit Montalbano avec un petit air séraphique.

Et il lui demanda :

— Vous est-il jamais arrivé d'avoir, que sais-je, des disputes avec certains d'entre eux ?

— Une fois.

— Quand ?

— Il y a un mois.

— Je peux vous demander pourquoi ?

— Il voulait davantage.

— Vous étiez d'accord sur combien ?

— Deux mille.

— Il en voulait ?

— Quatre mille.

— Vous les lui avez donnés ?

— Non.

— Et comment avez-vous fait ?

— Je l'ai menacé.

— De quoi ?

— De lui tirer dessus.

Elle l'avait dit comme si tirer sur quelqu'un fût la chose la plus naturelle du monde.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Quand je me rends à ces rencontres, je me sens plus tranquille si j'ai mon pistolet avec moi. J'ai un port d'arme.

À la différence de l'Angelica de sa jeunesse, celle-ci ne fuyait pas devant le danger.

Montalbano s'arracha à une espèce de léger étourdissement.

— Et hier aussi, vous aviez votre pistolet dans le sac à main ?

— Oui.

— Et ils vous l'ont volé ?

— Naturellement.

— Ça, vous savez, c'est grave. Quand vous viendrez au commissariat, apportez tous les documents relatifs à cette arme.

— D'accord.

— Excusez-moi, vous travaillez ?

— Oui.

— Et quel travail faites-vous ?

— Depuis six mois, je suis caissière en chef à la Banca Siculo-Americana.

« Je pourrais bien y transférer mon compte », pinsa-t-il.

Mais il demanda :

— Vous m'expliquez comment vous faites pour trouver ces hommes ?

— Ben, rencontres de hasard, clients de la banque... Vous savez, souvent il n'y a même pas besoin de parler, on se comprend au vol.

— Dites-moi, les clés de cet appartement...

— Ils les ont laissées dans l'antichambre.

— Une dernière question et j'ai fini. Vous êtes d'où ?

— Comment ?

— Vous êtes née où ?

— À Trieste. Ma mère était de Vigàta.

— Elle n'est plus ?

— Non. Ni mon père. Ça a été un terrible... accident, ici. J'avais 5 ans. Quand c'est arrivé, je n'étais pas là, mes parents m'avaient envoyée à Trieste, chez les grands-parents.

Ses yeux bleu clair s'étaient assombris ; à l'évidence la mort de ses parents était un sujet douloureux.

Montalbano se leva.

Elle aussi.

— Je dois vous demander un grand service, reprit Angelica en laissant ses cheveux dissimuler son visage.

— Dites-moi.

— On pourrait omettre la première partie ?

— Excusez-moi, je n'ai pas bien compris.

Elle fit un pas en avant et lui posa une main sur le revers de la veste.

Elle était très proche et Montalbano sentait l'odeur de sa peau. Ça lui donnait le vertige.

Il lui sembla que cette main brûlait, elle allait sûrement lui laisser une empreinte de feu sur la veste.

— Vous pourriez... ne pas mentionner l'histoire de la chambre et dire que le cambriolage n'a eu lieu qu'ici ?

Montalbano sentit qu'il courait le risque de fondre comme une glace au soleil.

— Ben... ce serait possible, mais illégal.

— Mais vous ne pourriez vraiment pas ?

— Je pourrais, mais... qui nous garantit que la personne qui a passé la nuit avec vous n'ira pas raconter partout comment ça s'est vraiment passé ?

— Ça, c'est moi qui devrai m'en occuper.

Elle décolla les mains du revers, les fit monter jusque sur les épaules de Montalbano, les noua derrière sa nuque.

Dans cette position, leurs lèvres étaient dangereusement proches.

D'avantage il s'efforce de retrouver la paix

D'avantage il retrouve le travail et la peine

Montalbano opéra un rapide décrochement en reculant d'un pas.

— Je verrai ce que je peux faire. À plus tard.

Et il s'enfuit quasiment.

Il était trempé de sueur et se sentait hébété, comme s'il avait avalé une demi-bouteille de whisky.

Il raconta tout à Fazio. Naturellement, il ne dit rien de ce qu'il avait éprouvé pour Angelica.

— Réfléchissons là-dessus encore une fois, *dottore*. Acommençons par le cambriolage du baisodrome.

Va savoir pourquoi, ce mot prononcé par Fazio le déranga.

— Vosseigneurie le comprend pour quel motif ils abandonnent sur les lieux l'outil dont ils se servent pour entrer dans l'appartement ?

— Les bâtons rétractables ? J'y ai beaucoup réfléchi. Ces types ne font rien qui n'ait pas une signification. Avant tout, c'est un coup à deux bandes qui s'arépète toujours de la même manière.

— Je compris pas.

— Je vais t'expliquer. Le casse se déroule toujours en deux temps. D'abord, ils entrent dans une villa de campagne, dans une chambre, où tu voudras, quand le ou la propriétaires sont en train d'y dormir. Et ça parce qu'ils ont besoin de s'emparer des clés de l'autre appartement, celui de Vigàta. Ils tirent contre la bande A pour que la boule aille frapper la bande B. C'est clair, maintenant ?

— Très clair.

— C'est pour ça que j'ai compris que le vol dans la maison de campagne d'Incardona était un rideau de fumée. Ça ne correspondait pas à ces modalités.

— Et les outils ?

— J'y viens. Les laisser sur les lieux a une double signification. Ça doit être une idée du cerveau de la bande. D'un côté, ça signifie que, dans cet endroit, ils ne retourneront plus et, de l'autre, que le cerveau nous fait dire qu'il a de l'ingéniosité à revendre. Que pour se prendre les clés d'un appartement, il peut imaginer chaque fois un système différent. La même signification que l'abandon des clés dans l'antichambre de l'appartement cambriolé : elles ne nous servent plus. Ça te convainc ?

— Ça me convainc. Et pour l'histoire que Mme Cosulich ne veut pas qu'on parle du baisodrome, qu'est-ce vous en pensez ?

— J'ai un cœur d'âne et j'ai un cœur de lion. D'un côté, je voudrais bien lui rendre ce service, de l'autre j'ai peur que le jeune qui était avec elle...

— Ça, on peut y remédier, dit Fazio. Quand Mme Cosulich viendra déposer sa plainte, je lui demanderai le nom du garçon et puis, je lui parlerai, moi. Je le convaincrai de rester muet comme une carpe.

— Mais le problème ne se limite pas au garçon.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il y a quelqu'un d'autre qui saura que nous n'avons pas fait un rapport correspondant à la réalité des faits, c'est le cerveau de la bande, appelons-le M. Z. Et lui peut se servir de cette

omission illégale contre nous à n'importe quel moment.

— Et ça, y faut s'y attendre, dit Fazio. Mais vosseigneurie remarqua que M. Z est un personnage présomptueux.

— Eh ben ?

— Si ça se trouve, cette omission le gênera et lui fera faire un faux pas. Qu'est-ce vous en pensez ?

Montalbano n'arépondit pas.

— *Dottore*, vous m'entendez ?

Montalbano avait les yeux fixés sur le mur d'en face.

Fazio s'inquiéta.

— Vous vous sentez bien, *dottore* ?

1. En français dans le texte comme, à la suite, tous les mots en italique suivis d'un astérisque.

2. Il s'agit de Vincenzo Cardarelli (1887-1959), les vers sont extraits du poème *Gabbiani*.

SEPT

Montalbano sauta sur son siège. Il se flanqua une grande claque sur le front.

— Quel ‘mbécile je suis ! Tu as raison. On va écrire le rapport comme le veut Mme Cosulich. Mais tu dois faire ‘ne chose précise.

— Dites-moi.

— Prends la liste des amis des Peritore et note qui sont ceux qui ont une maison secondaire où ils vont passer le week-end ou dormir de temps en temps. On se revoit dans une heure.

— Mais vosseigneurie, vous allez où ?

— À trouver Zito.

En allant à Montelusa, il perdrait peut-être l’occasion de voir Angelica, mais tant pis.

Il se gara devant le siège de Retelibera, descendit, entra. La secrétaire lui adressa un grand sourire.

— Quelle belle surprise ! Depuis quand on ne s’est pas vus ? Je vous trouve en forme, *dottore*.

— Et toi, tu es toujours *cchiù beddra*, plus belle.

— Le directeur est dans son bureau. Entrez donc.

Avec Zito, c’était une vieille amitié.

La porte du bureau était ouverte et le journaliste, en le voyant, se leva et se précipita pour l’embrasser.

— Ta femme et ton fils ? demanda Montalbano.

— Tout le monde va bien, merci. Tu as besoin de quelque chose ?

— Oui.

— À ta disposition.

— Tu as entendu Ragonese quand il a donné la nouvelle des cambriolages ?

— Oui.

— Il y en a eu un troisième. Mais personne encore n'en sait rien.

— Tu me donnes la nouvelle en exclusivité ?

— Oui.

— Merci. Qu'est-ce que je dois dire ?

— Qu'il y a eu un cambriolage dans l'appartement de Mme Angelica Cosulich habitant à Vigàta, au 15, *via* Cavour. Il faut souligner qu'au numéro 13 de la même rue a eu lieu précédemment un autre cambriolage au détriment de M. et Mme Peritore. Il est à remarquer aussi que Mme Cosulich, au moment du vol, était en train de dormir dans son appartement, mais qu'elle a été plongée dans l'inconscience par un gaz. Et c'est tout.

— Qu'est-ce que tu espères obtenir ?

— 'ne réaction.

— De la part de qui ?

— Sincèrement, je ne saurais te dire. Mais s'il arrivait un coup de fil, 'ne lettre anonyme qui concerne la nouvelle, avertis-moi, j'y tiens beaucoup.

— Je passerai l'info dans le journal de 13 heures, dit Zito, et puis je l'arépéterai dans celui de 20 heures.

Il s'en retourna au commissariat à soixante à l'heure, ce qui pour lui était une vitesse de Formule 1.

— Envoie-moi Fazio, dit-il à Catarella.

— *Dottore*, j'ai réglé ce que vous vouliez par quelques coups de fil, annonça Fazio. La liste de ceux qui ont une maison en dehors du bourg, c'est deux couples et un homme seul : M. et Mme Sciortino, M. et Mme Pintacuda et M. Maniace, qui est veuf.

— Tu t'es fait dire où sont situées ces maisons.

— Oh que oui, j'ai l'adresse.

— Voilà, il faudrait que c'tes messieurs-dames nous communiquent quand ils ont l'intention de...

— Déjà fait, coupa Fazio. Vu que j'avais compris où c'est que vous vouliez en venir, je me suis permis de...

— Tu as très bien fait. À tous les coups, le dernier cambriolage aura lieu dans une de c'tes trois maisons.

— M. Sciortino m'a averti qu'aujourd'hui il va peut-être lui arriver un couple d'amis de Rome. Et dans ce cas ils iraient dans une petite villa de bord de mer à eux. On s'est mis d'accord que, s'ils s'en vont, ils m'en avisent.

— Et Mme Cosulich, elle s'est montrée ?

— Pas encore.

— À propos, la veuve Cannavò, la *strucciolera*, elle t'a dit quelque chose sur Mme Cosulich ?

— Mais bien sûr ! Un monument, elle lui a dressé ! 'ne statue à mettre sur l'autel ! Elle m'a dit qu'elle était très fidèle à son fiancé qui venait l'atrouver une fois par an, qu'un tas d'hommes lui tournaient autour mais elle, rin, 'ne roche.

Montalbano sourit.

— Visiblement, Mme Cosulich a su bien garder le secret du baisodrome ! C'est pour ça qu'elle ne veut pas qu'on vienne à le savoir.

Montalbano jeta un coup d'œil à sa montre, il était presque une heure. À ce moment, le téléphone sonna.

C'était Angelica.

— Je suis en train d'arriver, pardon pour le retard.

— Quand vous serez là, demandez l'inspecteur Fazio. Il prendra votre plainte.

— Ah.

Ton légèrement déçu.

Ou il se trompait ?

— Et vous, je ne vous vois pas ? J'avais pensé... si vous n'êtes pas pris, bien sûr, qu'on pourrait déjeuner ensemble.

*D'une bien plus large blessure et bien plus profonde aussi
Elle sentit en son cœur poigner la flèche invisible.*

— Quand vous aurez fini avec Fazio, passez à mon bureau, dit Montalbano sur un ton mi-bureaucratique mi-indifférent.

En fait, il se serait mis à faire des bonds de joie, si Fazio n'avait pas été encore présent dans la pièce.

Comment faire passer le temps en attendant qu'Angelica finisse sa déposition auprès de Fazio ?

La question lui remit en tête un épisode de quand il était commissaire adjoint. Et lui permit de calmer un peu l'accès de nervosité qui lui procurait une espèce de tremblement intérieur.

Une nuit, il se posta avec deux hommes dans une ruelle d'un village qu'il n'aurait pas, composé d'une trentaine de maisonnettes, perdu dans les montagnes.

Ils espéraient capturer un homme en cavale.

Le matin arriva, le soleil pointa.

Il n'y avait plus rien à faire, l'opération n'avait rien donné.

Alors, il alla avec ses hommes se prendre un café et il vit, au loin, dans la rue principale, 'ne boutique qui exposait des journaux.

Il s'en approcha, mais quand il fut devant cette espèce de magasin, il découvrit que les journaux exposés étaient vieux, ils remontaient à 1940.

Il y avait même un exemplaire d'*Il Popolo d'Italia*, le journal fasciste par excellence, qui rapportait en première page le discours de déclaration de guerre de Mussolini.

Étonné et curieux, il entra dedans la boutique.

Sur les étagères de bois couvertes de poussière, il y avait des savonnettes, du dentifrice, des lames de rasoir, des boîtes de brillantine, mais tout cela remontant à la même époque que les journaux.

Derrière le comptoir se tenait un sexagénaire tout maigre, avec 'ne barbiche caprine et d'épaisses lunettes.

— Je voudrais du dentifrice, dit Montalbano.

Le vieux lui en tendit un tube.

— Mais il faut que vous l'essayiez d'abord, lui conseilla-t-il, peut-être qu'il n'est plus bon.

Montalbano dévissa le bouchon, pressa et au lieu qu'en sorte le vermicelle de pâte dentifrice, il en jaillit une espèce de poussière rose.

— Ça sécha, dit le vieux, désolé.

Mais le policier surprit une étincelle dans son œil.

— Essayons-en un autre, dit le policier, vu qu'il voulait aller au fond de cette histoire qui avait piqué sa curiosité.

Du second tube aussi jaillit la poussière.

— Excusez-moi, lui demanda-t-il alors. Vous pouvez m'expliquer ce que ça vous rapporte un magasin comme celui-là ?

— Qu'est-ce que ça me rapporte, cher monsieur ? Que je passe le temps avec des étrangers comme vous.

Passer le temps signifiait survivre.

Comme cette fois où il se lança dans 'ne épreuve de résistance au soleil avec un lézard...

On frappa à la porte.

— Entrez.

C'était Fazio et Angelica.

— Nous avons mis très peu de temps, parce que la demoiselle a été très efficace, elle a amené une liste très détaillée de ce qui lui a été volé, annonça Fazio.

— Alors, on peut y aller ? demanda Montalbano à Angelica.

— Et vite, arépondit-elle en souriant.

— Vous avez votre voiture ?

— Vous avez oublié qu'on me l'a volée ?

De se la voir marcher à côté de lui, il perdait tous ses moyens.

— Alors, allons-y avec la mienne.

— Où est-ce que vous m'emmenez ?

— Où je vais d'habitude. Chez Enzo. Vous y êtes déjà allée ?

— Non. Nous avons un accord avec un petit resto derrière la banque. Il n'est pas trop mal. Chez Enzo, on mange bien ?

— Très bien. Sinon, je n'irais pas.

— Moi aussi, j'aime bien manger. Pas des choses recherchées, simples mais bonnes.

Un point pour elle.

Et même le mille et unième, en considérant les mille points qu'elle s'était gagnés par sa seule présence.

Enzo fut frappé par la *biddrizza*, la beauté de la jeunette et il ne le cacha pas. Il resta un peu pâle à la fixer, bouche bée puis, comme la nappe avait une imperceptible petite tache, il voulut la changer.

— Qu'est-ce que vous prendrez ?

— Moi, je prendrai tout ce que prend monsieur, déclara-t-elle.

Il sentit que son cœur se rongait peu à peu

Tout brûlant qu'il était d'une flamme d'amoureux.

Montalbano accommença la litanie.

— Un hors-d'œuvre de la mer ?

— Excellent !

— Spaghettis aux oursins ?

— Très bien !

— Rougets de roche frits ?

— Parfait !

— Vin de la maison ?

— D'accord.

Enzo s'éloigna, heureux.

Maintenant venait ‘ne chose difficile à dire.

— Vous allez me considérer comme un individu mal élevé et vous aurez raison. Mais je dois vous avertir : quand je mange, je déteste parler. S’agissant de vous, je puis vous écouter volontiers, ça oui.

Angelica éclata de rire.

Un rire de perles qui tombaient au sol et rebondissaient, retombaient et rebondissaient.

Un vieux client assis à une table se retourna vers Angelica et lui rendit l’hommage d’une courbette.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que moi non plus, je n’aime pas parler quand je mange. Si vous saviez la souffrance de devoir être à table avec des collègues qui en plus ne parlent que de travail !

Ils n’échangèrent pas un mot, mais des coups d’œil, des petits sourires, des gémissements, ça oui, et en grande quantité.

Ce fut beaucoup mieux qu’un long discours.

Ils prirent leurs aises et quand ils sortirent de la trattoria, ils étaient quelque peu appesantis.

— Je vous raccompagne chez vous ?

— Vous retournez au commissariat ?

— Pas tout de suite. Avant...

— Qu’est-ce que vous faites ?

— Ben...

Le lui dire ou pas ? Mais pouvait-il lui cacher quelque chose ?

— Je vais sur le port en voiture, je la gare, je me fais une promenade le long du môle du levant jusque sous le phare, je m’assieds sur un rocher, je me fume une cigarette et je rentre.

— Il y a de la place pour deux sur ce rocher ?

Il y avait de la place, mais pas beaucoup, de sorte que par nicissité leurs corps ne cessèrent de se toucher.

Il y avait un petit vent très léger.

Mon amour, que le cœur me brûle, fait ce vent...

Mon amour, par quel miracle le fais-tu...

Ils se finirent la cigarette sans piper mot.

Puis elle dit :

— Pour ce service que je vous ai demandé...

— Fazio ne vous a rien dit ?

— Non.

— Nous avons décidé d'accéder à votre requête.

En réponse à sa demande, il aurait dû faire un discours préliminaire, s'il avait voulu jouer au parfait bureaucrate.

Il comprenait que tous deux avançaient leurs paroles sur une corde raide, il suffisait d'une en plus ou en moins pour faire précipiter d'un coup la situation.

— Merci.

— On rentre ? proposa ensuite Montalbano.

— On rentre.

Comme il fut naturel et simple, le geste d'Angelica qui lui prit 'ne main dans la sienne !

Ils arrivèrent à la voiture.

— Je vous accompagne à la banque ?

— Non. J'ai demandé une journée de congé. Je veux tout remettre en ordre, la femme de ménage vient m'aider.

— Alors, je vous accompagne chez vous ?

— Je préfère aller à pied. Ce n'est pas si loin, après tout. Merci de la compagnie.

— Merci à vous.

Dans les jours qui suivirent, il lui serait impossible de s'arappeler comment il passa cet après-midi-là au commissariat.

Une chose était sûre, Fazio était venu lui parler de quelque chose, mais il n'y comprit que dalle.

Son corps était assis sur le siège derrière le bureau, ça, tout le monde pouvait le voir, mais ce qu'ils ne voyaient pas, c'était que sa tête, comme un ballon gonflable, s'était détachée de son corps et restait collée au plafond.

Il disait oui oui et non non n'importe comment.

Fazio entra 'ne deuxième fois, le vit, regard perdu, et préféra s'en retourner d'où il était venu.

Il se sentait un peu de fièvre.

Pourquoi Angelica ne trouvait-elle pas une excuse quelconque pour lui passer un coup de fil ? Il avait besoin d'entendre sa voix.

*Ô très injuste Amour, pourquoi est-il si rare
Qu'à nos désirs des désirs correspondent ?*

Enfin, il fut huit heures.

Le moment de rentrer à Marinella était arrivé.

Il se leva, sortit de son bureau et, quand il s'atrouva à passer devant Catarella, lui demanda :

— Il y a eu des coups de fil pour moi ?

— Oh que non, *dottori*, pour vosseigneurie, aucun.

— Sûr ?

— Tout à fait sûr.

— Bonne n...

Mais Catarella l'interrompt.

— Là, maintenant, il y a un type ginéral qui tiliphona.

— Un général d'armée ?

— Oh que non, *dottori*, ginéral dans le sens qu'y s'agissait d'un truc ginéralement ginéral.

Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

— Tu t'expliques mieux ?

— C'te monsieur ne voulait pas parler à personne en particulier.

— Mais qu'est-ce qu'il a dit ?

— 'ne chose inutile de laquelle ce commissariat savait pas quoi faire.

— Dis-la-moi quand même.

— *Dottori*, j'y compris guère. Il dit qu'étant donné que son ami était arrivé, il partait. Et moi qu'est-ce je devais lui dire comme réponse ? J'y souhaitai bonnes vacances.

Dans la tête de Montalbano, une idée surgit comme la foudre.

— Il te le dit comment il s'appelait ?

— Oh que oui, *dottori*, et moi je me l'écrivis.

Il prit un bout de papier, le lut.

— Sciocchino¹, il dit qu'il s'appelait.

Sciortino ! Qui, selon leurs accords, l'avait averti qu'il allait dans sa maison du bord de mer !

— Appelle Fazio et fais-le venir au trot dans mon bureau.

Il y retourna et, une minute plus tard, arriva Fazio.

— Qu'est-ce qui fut, *dottore* ?

— Il fut que les Sciortino sont allés à la mer avec leurs amis de

Rome. Je l'ai appris par hasard de Catarella. Il a failli ne rien me dire. C'est notre faute, on a oublié de l'avertir.

— Zut alors ! Et moi qui ai mis Gallo en congé !

— Envoyons quelqu'un d'autre.

— *Dottore*, nous n'avons pas le personnel. Avec toutes ces coupes que nous fait le gouvernement...

— Et ils ont même le courage d'appeler ça la Loi sur la sécurité des citoyens ! On se retrouve sans voitures, sans essence, sans armes, sans hommes... Visiblement, ils ont sérieusement l'intention de favoriser la délinquance. Suffit. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Si vous voulez, j'y vais, moi.

Il n'y avait qu'une seule solution. Montalbano pesa le pour et le contre et arriva à la conclusion.

— Écoute, faisons comme ça. Moi, je vais à Marinella, je mange et puis à 23 heures, j'y vais, moi, à monter la garde. Toi, tu viens prendre la relève à 3 heures du matin. Donne-moi l'adresse de c'te villa.

Tandis qu'il roulait vers Marinella, il réfléchit qu'il valait peut-être mieux, tant qu'il faisait encore jour, aller donner un coup d'œil à la villa des Sciortino qui s'atrouvait à une dizaine de kilomètres de chez lui, après Punta Bianca.

L'idée s'avéra bonne.

Juste derrière la villa, qui était tout près de l'eau, il y avait une collinette avec quelques arbres. On y arrivait depuis la provinciale.

En garant la voiture juste au sommet, il pouvait tout surveiller en restant confortablement assis.

Il prit la route pour rentrer.

Il entendit le téléphone sonner, comme il arrivait souvent pendant qu'il ouvrait la porte. Il réussit à prendre l'appel.

C'était Livia.

Il ne voulut pas admettre en lui-même qu'il en était un peu déçu.

Livia lui communiqua qu'elle l'appelait maintenant parce qu'elle irait se coucher tard, étant donné qu'elle avait une réunion syndicale.

— Et depuis quand tu te mêles des histoires de syndicat ?

— J'ai été désignée par mes collègues. Malheureusement, il y a des licenciements en vue.

Montalbano lui souhaite bonne chance.

Il ouvrit le réfrigérateur. Il n'y avait rien. Il ouvrit le four et se réjouit.

Adelina lui avait préparé un plat d'aubergines à la parmesane assez abondant pour quatre personnes et qui odorait la perfection.

Il mit la table sur la véranda, acommença à manger et se sentit de bonne humeur.

Comme, après le dîner, il avait encore une heure devant lui, il se prit une douche et passa un costume vieux mais confortable.

Il entendit sonner le téléphone, alla répondre.

C'était Angelica.

Son cœur se mit à ahaner comme un vieux train en montée.

1. « Petit sot » en italien.

HUIT

— Pourquoi haletez-vous ?

— J'ai fait un peu de jogging.

— J'ai appelé au commissariat et on m'a gentiment donné votre numéro privé.

Pause.

— Je voulais seulement vous souhaiter bonne nuit.

Tout à coup, le printemps était là.

Des petites marguerites poussèrent dans les interstices entre les carreaux du sol.

Deux hirondelles vinrent se poser sur la bibliothèque. Elles gazouillèrent, si les hirondelles gazouillent.

— Merci. Mais malheureusement, ça ne va pas être une bonne nuit.

Pourquoi le dit-il ?

Il voulait se faire plaindre ou apparaître à ses yeux en guerrier, comme Roland ?

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Je dois surveiller la villa des Sciortino.

— Je sais où c'est. Vous pensez que les voleurs, cette nuit...

— C'est une probabilité.

— Vous allez y aller seul ?

— Oui.

— Et où est-ce que vous allez vous cacher ?

— Sur cette petite colline qu'il y a...

— Oui, j'ai compris.

Une autre pause.

— Ben, bonne chance et bonne nuit quand même.

— Vous de même.

Enfin, elle avait tiliphoné ! Mieux que rin. Il se dirigea vers la voiture en chantonnant *Guarda come dondolo*¹.

Il était en voiture depuis une dizaine de minutes quand il comprit que ça n'avait pas été une bonne idée.

Les Sciortino et le couple d'amis avaient fait un barbecue sur la plage et, maintenant, ils buvaient et fumaient.

Il n'avait donc rien à surveiller. Il pouvait seulement se mettre à pincer.

Et ce fut une grosse erreur.

Passqu'il ne pinsa en rien à l'enquête, aux voleurs, à M. Z.

Il pinsa à Angelica.

*Et dans une grande pensée si profond il pénètre
Qu'il semble se transformer en insondable pierre.*

Immobile, il commença à sentir croître en lui, soudain et violent, un puissant sentiment de vergogne.

Même s'il n'y avait personne avec lui, il sentit que son visage rougissait de honte.

Mais qu'est-ce qu'il avait fait ? Il avait perdu la tête ?

Se comporter avec cette petiote comme un amoureux de 16 ans ! C'était 'ne chose de brûler d'ardeur à 16 ans devant le dessin d'une femme, et c'en était 'ne autre de se mettre à faire le crétin avec une jeunette en chair et en os.

Il mélangeait le rêve du gamin et la réalité du presque sexagénaire.

Ridicule ! Il était en train de se ridiculiser !

Qu'est-ce qu'il espérait obtenir ?

Angelica avait été un fantasme de jeunesse, et maintenant, il essayait de ressaisir à travers elle la jeunesse perdue depuis bien des années ?

Mais ça, c'était des délires de vieux gaga !

Il devait briser là, tout de suite. 'médiatement.

Ce n'était pas digne d'un homme comme lui.

Et peut-être que Fazio avait tout compris et qu'en ce moment il rigolait de lui.

Quel spectacle indigne et misérable il donnait !

Pensif plus d'une heure tête baissée...

Non ! Et surtout, assez avec cette connerie d'*Orlando Furioso* !

Bien que les vitres fussent baissées, à l'intérieur de l'habitacle, il manqua d'air.

Il ouvrit la portière, descendit, fit quelques pas. Les rires des quatre sur la plage venaient jusqu'à lui.

Il s'alluma une cigarette, en s'apercevant que ses mains tremblaient. D'en bas, ils ne pouvaient le voir.

Donc, comme première mesure, en rentrant à Marinella, il décrocherait le téléphone. Si ça se trouvait, Angelica se mettrait en tête de lui passer un coup de fil nocturne.

Et puis, le lendemain matin, à peine arrivé au commissariat, il donnerait ordre à Catarella de...

Tout à coup, il remarqua une voiture qui quittait la provinciale, éteignait ses phares et commençait à se diriger dans le noir, moteur au ralenti, vers l'endroit où il s'atrouvait.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

C'étaient les voleurs, à tous les coups.

Eux aussi avaient choisi la collinette comme point d'observation.

Il jeta la cigarette, courut plié en deux vers sa voiture, ouvrit la boîte à gants, prit l'arme, s'accroupit sur le côté.

L'autre voiture avançait au ralenti, phares toujours éteints.

Il imagina un plan.

Les arrêter maintenant ne signifierait rin, ce serait même une grosse erreur.

Il fallait attendre qu'ils commencent à besogner pour entrer dans la villa. Et alors, il appellerait les Sciortino sur leur portable pour les avertir. Eux, ils se mettraient à crier, à appeler à l'aide, et les voleurs effrayés abandonneraient leur entreprise.

Et lui, entre-temps, il se serait occupé de faire en sorte que les voleurs, en revenant prendre leur voiture pour fuir, la trouveraient hors d'usage.

La suite, il l'improviserait.

L'automobile s'arrêta à peu de distance. La portière s'ouvrit.

Angelica descendit.

Tout rempli de douceur, et d'amoureux élan

Il accourt auprès d'elle, de sa Dame, sa Divine

Qui de ses bras se pend à son cou l'étreignant.

Beaucoup plus tard, quand les Sciortino et leurs amis furent allés se coucher, et que les lumières de la villa se furent éteintes, alors que la pleine lune éclairait la nuit *a giorno*, il lui demanda :

— Pourquoi es-tu venue ?

— Pour trois raisons, dit-elle. Parce que je n'avais pas sommeil, parce que j'avais envie de te revoir et parce que j'ai pensé que nous éveillerons moins de soupçons chez les voleurs si nous sommes un couple en train de se bécoter dans une voiture.

— La voiture avec laquelle tu es venue, à qui elle est ?

— Je l'ai louée cet après-midi. Il m'en faut une.

— Je n'aime pas le faire en voiture. Nous avons le temps.

— Moi non plus, je n'aime pas.

Plus tard encore, comme il était déjà deux heures et demie, Montalbano dit à la jeune femme que d'ici peu Fazio viendrait prendre la relève.

— Tu veux que je m'en aille ?

— Il vaudrait mieux.

— On déjeune ensemble demain ?

— Appelle-moi au bureau. Si je suis libre...

Ils s'embrassèrent, étroitement enlacés.

Le baiser dura si longtemps qu'ils en émergèrent haletants comme deux plongeurs après une longue apnée.

Puis elle s'en alla.

Une dizaine de minutes plus tard, Fazio arriva. Montalbano l'attendait devant sa voiture.

Il ne voulait pas que son subordonné s'en approche, elle était trop imprégnée de l'odeur d'Angelica.

— Du neuf ? demanda Fazio.

Et comment ! Il y avait eu un miracle inespéré, divin. Mais qui ne concernait pas l'enquête.

— Rien. Tout est tranquille.

Sans aucune raison, Fazio lui planta dans le visage la lumière de la grosse torche en dotation à la police.

— *Dottore* ! Qu'est-ce que vous vous êtes fait aux lèvres ?

— Pourquoi ?

— Elles sont rouges et gonflées.

— Peut-être qu'un moustique m'a piqué.

Avec Angelica, ils n'avaient pas cessé, pendant près de quatre heures, de s'embrasser désespérément.

— Alors, bonne nuit, *dottore*.

— Bonne nuit à toi. Ah, attention, j'insiste : si tu as besoin, appelle, n'aie pas de scrupules.

— D'accord.

Il savait qu'aller se coucher serait une entreprise inutile.

Il n'aurait fait que virer et tourner dedans le lit sans aréussir à fermer l'œil avec ses pinsées toujours fixées sur Angelica.

C'est pourquoi il s'assit sur la véranda, cigarettes et whisky à portée de la main.

Et c'est comme ça qu'il vit poindre l'aube.

Puis arriva l'habituel pêcheur qui le salua en levant un bras et alla mettre sa barque à l'eau.

— Vous voulez faire un tour ?

— Pourquoi pas ? J'arrive dans une minute.

Il entra dans la maison, passa un maillot de bain, descendit sur la plage, mit les pieds dans l'eau, grimpa dans la barque.

Au large, il se jeta dans la mer et nagea pendant près d'une heure, jusqu'à se sentir épuisé.

L'eau était gelée, mais c'était ce qu'il voulait pour lui refroidir le sang qui cette nuit avait atteint la température d'ébullition.

Il s'apréSENTA au commissariat propre comme un sou neuf qu'il était même pas 9 heures.

— Sainte Mère, *dottori* ! Quelle belle tête que vous avez ce matin ! On vous donnerait dix ans de moins ! s'exclama Catarella.

— Pour 'ne fois, tant que t'y étais, t'aurais pu dire trente, lui arépondit Montalbano.

Puis il demanda :

— Fazio s'est pointé ?

— À l'instant il arriva.

— Envoie-le-moi.

— Tout est tranquille, dit Fazio en entrant. J'ai lâché l'affaire à cinq heures et demie. Trop tard pour les voleurs.

— Peut-être qu'il faudrait que tu passes un coup de fil à Sciortino pour savoir jusqu'à quand ils vont séjourner à Punta Bianca.

— C'est fait.

Quand Fazio disait « c'est fait », et ça arrivait souvent, Montalbano sentait qu'il lui venait les nerfs.

— Jusqu'à après-demain.

— Et ça, ça veut dire qu'il faut organiser les tours de garde pour ce soir et demain soir.

— C'est fait.

Sous le bureau, le pied de Montalbano, de sa propre initiative commença à battre du talon contre le sol.

— Vous avez besoin de moi ? demanda-t-il.

— Oh que non, *dottore*. Vosseigneurie pour l'instant, vous êtes dispensé. À moins que ça vous fasse plaisir...

Qu'est-ce que ça signifiait, cette phrase ?

C'était une allusion ? Fazio avait deviné quelque chose ?

Fazio était un flic plus que redoutable dont il fallait, dans ce genre de situation, se méfier comme de la peste.

— Quel plaisir tu veux que j'éprouve à rester éveillé dans 'ne voiture ? demanda-t-il avec une brusquerie affichée.

Fazio ne répliqua pas.

— Avec tous ces moustiques qui vous harcèlent ? insista-t-il.

— Moi, ils m'ont pas piqué, dit Fazio.

Cette fois, ce fut Montalbano qui s'abstint de répliquer.

Mais il espéra qu'Angelica ne lui téléphone pas pendant que l'autre s'atrouvait dans son bureau.

Tout à coup, Montalbano pinça à quelque chose.

Dans son portable, il avait le numéro de la villa des Sciortino, mais il l'avait oublié à Marinella.

Il le demanda à Fazio, qui le lui donna et il appela aussitôt.

— Allô, fit une voix féminine.

— Bonjour, le commissaire Montalbano, je suis. Je voudrais parler à M. Sciortino.

— Je suis sa femme, je vous le passe tout de suite.

— Bonjour, je vous écoute, commissaire.

— Monsieur Sciortino, je suis désolé de vous déranger, mais j'aurais besoin d'une information.

— À votre disposition.

— Vous l'avez dit à vos amis de Vigàta que vous alliez venir au bord de la mer pour trois jours ?

— Excusez-moi, pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je ne peux pas vous répondre, croyez-moi.

— Moi, j'ai toute confiance en mes amis.

— Vous avez bien raison.

— Et du reste il me semble qu'il ne s'est rien passé cette nuit, non ?

— Absolument. Mais je vous prie de me répondre quand même.

— Je pense ne l'avoir dit à personne.

— Réfléchissez-y bien.

— J'en suis certain, à personne.

— Et votre femme ?

— Attendez un instant.

Il ne lui fallut vraiment qu'un instant.

— Antonietta dit pareil.

— Vous avez été vraiment aimable, merci.

Dès qu'il eut reposé le combiné, Fazio dit :

— C'te route ne conduit nulle part, *dottore*.

— Explique-toi.

— J'ai compris où vous voulez en venir. Mais même si les voleurs aussi ne se montrent pas dans les deux nuits à venir, cela ne signifie pas que M. Z soit l'un des dix-huit amis des Peritore. Il est possible que M. Z ne fasse pas partie de ce groupe d'amis ou qu'il en fasse partie mais qu'il n'ait aucun 'ntérêt à aller voler chez les Sciortino.

— Le raisonnement se tient, admit Montalbano.

S'il avait été dans un état normal, il n'aurait pas été cherché une connerie pareille.

Mais pouvait-il se dire dans son état normal, un presque sexagénaire raide amoureux d'une minote de même pas 30 ans ?

Plus pour se donner une contenance devant Fazio que par véritable nécessité, il appela Retelibera.

— Zito est là ? Montalbano, je suis.

— Un instant.

Le tiliphone acommença à transmettre un passage de *L'Anneau du Nibelung* qui n'était pas vraiment un truc de distraction tiliphonique.

— Salut, Salvo.

— Salut. Écoute, après l'information que tu as donnée sur le cambriolage, il y a eu des réactions ?

— Aucune. Si ça avait été le cas, je t'aurais téléphoné.

— Au revoir.

Un autre coup pour rien, juste pour utiliser 'ne expression toute faite.

Ils se fixèrent, désolés.

— Je vais dans mon bureau, annonça Fazio en se levant et en sortant.

Juste après, le tiliphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a Mme Cosulicchio.

— Ici ?

— Oh que non, *dottori*, sur la ligne.

— Passe-la-moi.

Parfaitement dans les temps.

— Salut.

— Salut.

— Bien dormi ? demanda-t-elle.

— Je ne me suis pas couché.

— Il y a eu des complications ?

— Non. Mais comme j'étais sûr de ne pas arriver à m'endormir, j'ai attendu l'aube.

— Moi, au contraire, je me suis écroulée comme une masse. Je t'appelle du bureau, j'ai peu de temps. Je ne peux pas venir déjeuner.

Son cœur dégringola au sol et subit certainement quelques lésions.

— Pourquoi ?

— Je dois rester à la banque une demi-heure après la fermeture, on serait ensemble trop peu de temps.

— Toujours mieux que rien.

— Moi, je vois ça différemment. Ici, je finis à 18 heures. Je passe chez moi, je me change et après je viens chez toi, si tu es libre et que tu en as envie. Allons dîner plutôt que déjeuner.

— D'accord.

— Explique-moi bien comment on fait pour arriver chez toi.

Les lésions du cœur provoquées par la chute se résorbèrent à la perfection.

Il alla manger chez Enzo.

— Et la belle petite d'hier ?

Il semblait déçu.

- Enzo, ça, c'est une connaissance occasionnelle.
- C't'occasion, j'aimerais bien l'avoir aussi.
- Qu'est-ce que tu me sers ? coupa court Montalbano.
- Ce que vous voulez.

Hors-d'œuvre immanquables. Risotto aux poissons variés. Deux soles énormes qui débordaient de l'assiette.

Il se levait pour sortir quand Enzo l'appela.

— Tiliphone, *dottori*.

Qui se permettait de lui briser les burnes jusqu'au restaurant ? Il avait donné des ordres très stricts à ce sujet.

— Je demande compréhension et pardonement, *dottori*. Mais là à l'instant, M. le Questeur téléphona tout enragé qu'on aurait dit un jaguar de la forêt 'quatoriale ! Sainte Mère, comment qu'il faisait ! Les poils de mes bras, y s'en dressaient !

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il ne me le dit pas. Mais dans une demi-heure, il retiliphone nouvellement et il dit comme ça qu'il vous veut au bureau absolument dans l'absolu !

— J'arrive.

Et adieu la balade sur le môle. Comment allait-il faire pour digérer ? Mieux valait régler ça différemment.

— Enzo, donne-moi un digestif.

— J'ai un limoncello que ma femme fait, qu'il est bien meilleur qu'un débouche-évier.

Et en fait, un certain effet, il le lui fit.

Il était assis depuis une dizaine de minutes à son bureau quand le tiliphone sonna.

— C'est lui-même expressément ! annonça Catarella, excité.

— Passe-le-moi.

— Montalbano !

— Je suis là, monsieur le Questeur.

— Montalbano !

— Je suis toujours là.

— Et ça, c'est ma damnation ! Que vous soyez toujours là plutôt que d'aller au diable ! De disparaître ! Mais cette fois, aussi vrai que Dieu existe, vous allez tout payer !

— Je ne comprends pas.

— Possible. Je vous attends à 18 heures.

Putain ! Ni à 18 heures, ni après, Dieu dût-il cesser d'exister ! Il fallait s'inventer 'ne excuse.

— À 18 heures, vous dites ?

— Oui. Vous êtes devenu sourd ?

— Mais à 18 heures, il y a le *Pinkerton* qui arrive !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un bateau, monsieur le Questeur.

1. « Regarde comme je me balance », twist de 1962 d'Edoardo Gubino.

NEUF

— Un bateau ? Et quel rapport avec vous ?

— J'ai été alerté par la Capitainerie du port. Il paraît qu'il y a de la contrebande à bord.

— Ce n'est pas de la compétence de la Financière ?

— Oh que oui, monsieur. Mais ils sont tous malades. Il y a une petite épidémie de mal de ventre. Il paraît qu'il y a eu une petite pollution dans les tuyaux d'eau potable.

Qu'est-ce qu'il pouvait 'nventer de plus ?

— Envoyez votre adjoint !

— Il a été congédié, monsieur le Questeur.

— Congédié ? Qu'est-ce que vous racontez, bon sang ?

— Excusez-moi, je me suis mélangé. Je voulais dire qu'il est en congé.

Maudit Catarella !

— Alors, je vous attends à 17 heures pile.

Il raccrocha sans dire au revoir.

Mais qu'est-ce qui avait bien pu se passer ?

Le téléphone sonna. C'était Zito.

— Tu l'as entendu, à une heure, Ragonese ?

— Non, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Viens ici, que je te fasse voir l'enregistrement, ça vaut mieux.

Vingt minutes plus tard, il entra ventre à terre dans les bureaux de Retelibera.

— Allons au visionnage. Tout est prêt, dit Zito.

Dans la petite pièce, il n'y avait personne.

Zito lança l'enregistrement.

La bouche en cul de poule du journaliste Ragonese acommença à parler.

— Nous avons appris un fait d'une gravité inouïe. Naturellement,

nous ferons parvenir au questeur Bonetti-Alderighi la lettre qui nous a mis au courant de l'épisode. Nous avons déjà informé nos téléspectateurs qu'une vague de cambriolages s'est abattue sur notre pays sans que le commissaire Salvo Montalbano, duquel malheureusement dépendent les enquêtes, ait réussi à y mettre un frein. Les voleurs ont un *modus operandi* répétitif.

« Ils entrent dans une maison secondaire pendant que les propriétaires sont à l'intérieur, endormis, ils s'emparent des clés de l'appartement en ville et vont le dévaliser tranquillement. Il est arrivé la même chose lors du cambriolage chez Mlle Angelica Cosulich, mais dans son rapport, le commissaire Montalbano a altéré les faits, en écrivant que le cambriolage se serait exclusivement déroulé dans l'appartement en ville de Mlle Cosulich. Et cependant, cette fois encore les faits se sont déroulés de la même manière : les voleurs avaient auparavant pénétré dans la villa d'un cousin où Mlle Cosulich dormait, pour entrer en possession des clés. Maintenant, il y a deux questions à poser. Est-ce Mlle Cosulich qui s'est abstenue de raconter au commissaire Montalbano comment s'étaient réellement déroulés les faits ? Et si oui, dans quel but ? Ou bien est-ce le commissaire Montalbano qui a fait un rapport partiel sur les faits ? Et si oui, pourquoi ? Nous tiendrons nos téléspectateurs au courant des derniers développements sur un fait que nous considérons comme très grave. »

— Tu voulais 'ne réaction ? Tu l'as eue ! dit Zito.

Maintenant, il avait compris ce qui avait mis monsieur le Questeur en fureur.

Comme il était quatre heures et demie, il se mit en route sans se presser pour la questure.

Lhuissier le fit entrer dans le bureau de Bonetti-Alderighi à cinq heures vingt.

Montalbano était tranquille, il avait eu tout le temps de préparer 'ne défense dramatique, à jouer à l'ancienne manière italienne, genre Gustavo Salvini ou Ermete Zacconi.

Le questeur ne leva pas les yeux d'une feuille qu'il était en train de lire, il ne le salua pas et ne lui dit même pas de s'asseoir.

Avis aux navigateurs : arrivée d'une tempête de forte intensité.

Après quoi, sans dire un mot, le questeur allongea le bras et tendit à Montalbano le feuillet qu'il était en train de lire.

C'était une lettre anonyme, écrite en caractères d'imprimerie.

CE N'EST PAS VRAI QUE LES VOLEURS NE SONT ENTRÉS QUE DANS L'APPARTEMENT OÙ HABITE ANGELICA COSULICH. ILS ONT PRIS LES CLÉS DANS LA VILLA D'UN DE SES COUSINS OÙ ELLE ÉTAIT ALLÉE PASSER UNE JOURNÉE DE CONGÉ. POURQUOI LE COMMISSAIRE MONTALBANO A-T-IL OMIS DE DIRE ÇA DANS SON RAPPORT ?

D'un geste dédaigneux, Montalbano jeta la feuille sur le bureau du questeur.

— J'exige une explication ! s'écria Bonetti-Alderighi.

Montalbano se porta une main au front, comme s'il lui faisait mal.

Puis il déclama d'une voix solennelle :

— Hélas ! Quelle est cette grave offense ?

Il retira sa main du front, écarquilla les yeux, montra le questeur d'un index tremblant.

— Me voici blessé d'une tant inique injure !

— Allons, Montalbano, personne ne vous insulte ! dit le questeur, quelque peu ahuri.

— À un vil anonyme vous avez prêté l'oreille ! Vous, oui, vous, qui vos propres fidèles devriez protéger, vous m'abandonnez à la merci d'une basse calomnie !

— Mais pourquoi parlez-vous comme ça ? Allons, calmez-vous !

Montalbano, plutôt que de s'asseoir, se laissa choir sur un siège.

— Mon rapport est honnête et véridique ! Et nul ne devrait s'aventurer à en douter !

— Mais pourquoi parlez-vous comme ça ? arépéta le questeur, 'mpressionné.

— Je peux avoir un peu d'eau ?

— Servez-vous.

Montalbano se leva, fit deux pas en chancelant comme un homme ivre, ouvrit le frigobar, se but un verre d'eau, revint s'asseoir.

— Maintenant, ça va mieux. Pardonnez-moi, monsieur le Questeur, mais quand je suis accusé injustement, je perds pendant un certain temps le contrôle de mon langage. C'est le syndrome de Scotti Turow, vous connaissez ?

— Vaguement, dit le questeur, qui ne voulait pas passer pour un parfait ignorant. Vous me racontez ce qui s'est passé vraiment ?

— Monsieur le Questeur, cette lettre ne fait que débiter des contre-vérités. Il est vrai que Mlle Cosulich dormait dans la villa de son cousin...

— Mais alors...

— Laissez-moi terminer, je vous en prie. Mais les voleurs ne sont pas entrés dans la villa, ils ne l'ont pas dévalisée.

Et ça, c'était la pure et simple vérité.

— Mais comment ont-ils fait pour s'emparer de la clé ? Parce que vous, dans votre rapport, vous écrivez que la porte de l'appartement n'a pas été forcée !

— Laissez-moi vous expliquer. Mlle Cosulich a laissé imprudemment les clés de l'appartement de Vigàta sur la boîte à gants de sa voiture qui était garée devant la villa. Les voleurs, évidemment de passage, ont forcé la portière, ont regardé les papiers du véhicule avec l'adresse de la demoiselle et ont profité de l'occasion. Techniquement, je ne pouvais pas écrire dans le rapport à propos d'un cambriolage de villa qui n'a pas eu lieu. J'ai écrit en revanche qu'on a volé l'auto de la demoiselle. Comme vous voyez, il n'y a pas eu d'omission.

Il regarda sa montre. Sainte Mère, six heures moins trois, il était !

— Excusez-moi, monsieur le Questeur, mais le *Butterfly* est arrivé et je devrais...

— Mais vous n'avez pas dit qu'il s'appelait le *Pinkerton* ?

— Excusez-moi, vous avez raison, *Pinkerton*, mais cette injuste accusation m'a...

— Allez, allez.

Il fonça vers Marinella à tombeau ouvert, soit l'équivalent de 80 km/h pour un conducteur normal.

Comme il traversait le village de Villaseta, un carabinier muni de l'inévitable palette¹, qui était peut-être caché dans l'herbe, surgit devant lui et l'arrêta.

— Permis de conduire et carte grise, s'il vous plaît.

— Excusez-moi, pourquoi ?

— La limite de vitesse en agglomération est de 50 à l'heure. Nul n'est censé ignorer la loi.

La nervosité pour cette nouvelle perte de temps et l'expression toute faite déclenchèrent une repartie malheureuse du commissaire.

— Les nuls ne sont pas censés, d'accord, mais les autres ?

Le carabinier le regarda de travers.

— On veut faire le malin ?

Il ne pouvait pas chercher noise, l'autre était capable de l'emmener à la caserne et adieu, Angelica.

— Excusez-moi.

L'humiliation, la honte, l'affront pour un commissaire de police de devoir présenter des excuses à un représentant du corps des carabiniers !

Le militaire, qui était en train d'examiner attentivement le permis, tiqua.

— Vous êtes le commissaire Montalbano ?

— Oui, admit-il en serrant les dents.

— Vous êtes en service ?

Bien sûr qu'il était en service, lui, il était toujours en service.

— Oui.

— Alors, allez-y, dit le carabinier en lui restituant le permis et en portant la main à son front.

Montalbano s'éloigna à une vitesse qui l'aurait fait arriver bon dernier d'une course de tortues, mais au premier virage repartit à 80.

Quand il arriva à Marinella, il était 18 h 40.

Maintenant, allez savoir si Angelica avait téléphoné !

Il décrocha pour que ça sonne occupé, alla se prendre une douche rapide, car il était trempé de sueur, raccrocha et se changea de pied en cap.

La scène dramatique avec M. le Questeur avait été passablement éprouvante...

À sept heures et demie, alors qu'il s'était déjà fumé un paquet entier de cigarettes, le téléphone s'adécida à sonner.

C'était Angelica.

— J'ai un contretemps.

C'était quoi, ça ? La journée du non ?

— Dis-moi.

— Je suis dans la villa de mon cousin. J'étais venue pour remettre ma chambre en ordre, tu sais, après le vol, je n'y étais plus revenue, et tout à coup, le courant a été coupé. Ça doit être un fusible. Ici, j'ai tout ce qu'il faut, mais je ne sais pas le faire.

— Excuse-moi, mais pourquoi as-tu besoin du courant maintenant ?

Tu fermes, tu viens chez moi et demain tu appelles un électricien.

— Cette nuit, on nous donne l'eau.

— Je ne comprends pas.

— Ici, l'eau, on la donne une fois par semaine. Dans la citerne, s'il n'y a pas d'électricité, l'eau n'est pas aspirée. Tu comprends ? Je risque de rester plus d'une semaine sans eau.

Une mauvaise pensée vint à l'esprit de Montalbano : peut-être qu'elle avait besoin du baisodrome pour les jours à venir ?

Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle dit :

— Et je ne peux pas laver le sol qui est sale.

— Je peux essayer de faire la réparation.

— Je n'osais pas te le demander. Je vais t'expliquer comment venir ici.

Elle l'avait bien choisi, l'endroit !

C'était en pleine campagne, le commissaire mit trois quarts d'heure pour y arriver.

De la draille partait une longue allée au début de laquelle il y avait un portail de fer qui n'avait pas dû être fermé depuis des années et qui conduisait à une grande villa du XVII^e siècle, complètement isolée et bien entretenue.

Il conduisit sa voiture jusqu'à l'arrière du bâtiment.

Angelica l'attendait en haut d'un escalier qui menait à sa chambre.

— Je suis ici !

Et elle lui sourit. Ce fut comme si le soleil, qui était en train de se coucher, s'était ravisé et revenait dans le ciel.

Montalbano commença à monter, elle descendit quelques marches. Ils s'étreignirent et s'embrassèrent au milieu de l'escalier. Puis le commissaire dit :

— Profitons-en, tant qu'il y a encore un peu de lumière.

Elle lui tourna le dos et attaqua la remontée.

Puis elle entra dans la chambre. Montalbano ne vit pas une marche.

Il trébucha salement, en éprouvant une violente douleur à l'os *pizzidro* gauche et en retenant à grand-peine une série de jurons.

Angelica s'apprécipita pour l'aider.

— Tu t'es fait mal ?

— Un peu au...

Comment disait-on en ‘talien, « os pizzidro » ? Ah, oui.

— À la malléole.

— Tu te sens de marcher ?

— Oui, ne perdons pas de temps, d’ici peu, il va faire nuit.

Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer le boîtier de la villa d’où partait la dérivation pour la chambre. Il prit une chaise, y monta, retira le couvercle.

Un fil avait grillé.

— Va dans la villa couper le jus.

Elle ouvrit une porte et disparut.

Montalbano en profita pour parcourir la chambre du regard.

Elle était spartiate, elle ne devait avoir qu’un seul usage. Celui-là. Et la constatation le plongea dans une humeur noire.

Angelica revint.

— C’est fait.

— Donne-moi du ruban isolant.

Il lui fallut deux minutes pour faire la réparation.

— Remets le jus.

Il resta debout sur la chaise dans l’attente du résultat.

Tout à coup, l’ampoule au plafond s’alluma.

— Très bien ! dit Angelica en entrant.

Et puis :

— Pourquoi tu ne descends pas ?

— Il faudrait que tu m’aides.

Elle s’approcha de lui et lui, en s’appuyant des deux mains sur ses épaules, descendit avec précaution.

Il avait un mal de chien.

— Étends-toi sur le lit, dit Angelica. Je veux voir ce que tu t’es fait.

Il obéit. Elle remonta un peu la jambe droite du pantalon.

— Mon Dieu ! Comme c’est gonflé !

Non sans mal, elle retira la chaussure, puis ôta aussi la chaussette.

— Tu as une belle entorse !

Elle passa dans la salle de bains et revint, un tube à la main.

— Ça, au moins, ça devrait atténuer la douleur.

Elle le massa tout autour de la malléole en lui passant la pommade.

— Dans une dizaine de minutes, je te remets la chaussette.

Et elle s’étendit à côté de Montalbano.

Puis se serra contre lui en posant la tête sur sa poitrine.

Ce fut alors que Montalbano, en un éclair, pinsa :

*Que dans ce même lit où il gisait maintenant
L'ingrate Angelica devait avoir passé
Plus d'une fois la nuit ensemble à son amant.*

Et là, il ne s'agissait pas d'un seul amant, mais allez savoir combien !

De la chair achetée. Des mâles qui se faisaient payer pour la faire jouir.

Combien de paires d'yeux avaient maté son corps nu ?

Combien de mains l'avaient caressée sur ce lit ?

Et combien de fois cette chambre qui semblait une cellule avait-elle entendu sa voix à elle dire encore... encore...

Une jalousie féroce l'assailit.

La pire jalousie, celle du passé.

Mais il n'y pouvait rien faire, il commençait à trembler de rage, de fureur.

*Non autrement il prend en horreur ce lit,
Et avec pas moins de précipitation il en jaillit... 2*

— Je m'en vais, dit-il en se relevant à moitié.

Surprise, Angelica releva la tête.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je m'en vais ! arépéta-t-il en enfilant la chaussette et en mettant la chaussure.

Angelica dut deviner quelque chose de ce qui lui passait par la tête, car elle resta à le fixer sans plus dire un mot.

Montalbano descendit l'escalier en serrant les dents pour ne pas gémir, entra dans sa voiture, mit le contact, partit.

Il était furieux.

À peine arrivé à Marinella, il débrancha la prise du téléphone et alla s'allonger.

Quatre whiskys plus tard, jeté sur le lit, bouteille à portée de main, il sentit que la colère était descendue de quelques degrés.

Et il acommença à réfléchir.

En premier lieu, il fallait s'occuper de l'os *pizzidro*, parce que sinon

le lendemain il ne pourrait pas retourner au bureau.

Il regarda sa montre, neuf heures et demie.

Sur son portable, il appela Fazio et lui expliqua la situation. Mais il prétendit qu'il s'était fait cette entorse en remontant de la plage vers la véranda.

— D'ici une demi-heure, je serai là avec Licalzi.

— Qui est-ce ?

— Le masseur de l'équipe de Vigàta.

Il ne savait même pas qu'il y avait une équipe de foot à Vigàta.

Malgré la douleur qu'il ressentait et le déplaisir du dîner manqué avec Angelica, le 'pétit lui vint.

Il se leva, marcha en s'appuyant aux chaises et aux meubles et parvint à la cuisine.

Dans le frigo, il y avait un plat de salade de la mer.

Il se le mangea assis à la table de la cuisine, sans même l'assaisonner.

Il avait à peine fini qu'on sonnait à la porte. Il alla ouvrir.

— Je vous présente M. Licalzi, dit Fazio.

C'était un gaillard de 1,90 m, avec des battoirs à faire peur. Il portait une mallette noire, comme celle des médecins.

Montalbano se remit sur le lit et l'autre commença à manipuler pied et jambe.

— C'est pas un truc sérieux, fit Licalzi.

Et quand donc, dans toute sa vie, y avait-il jamais eu un truc sérieux ? pinsa-t-il amèrement.

Et s'il y en avait jamais eu un, le ridicule des dernières vingt-quatre heures l'aurait effacé entièrement.

Licalzi termina de lui bander le pied très serré.

— Il vaudrait mieux que demain vous ne sortiez pas de chez vous et que vous restiez au repos.

Passer une matinée seul avec soi-même et ses pinsées, là, en l'état, c'était hors de question.

— Impossible ! J'ai beaucoup de travail au bureau !

Fazio le fixa et ne dit rien.

— Mais conduire n'est pas...

— Je passe vous prendre à 9 heures, dit Fazio.

— Une canne serait utile.

— Je vous en apporte une, intervint encore Fazio.

— Et attention, j'insiste : sortez du lit le minimum indispensable, ajouta Licalzi.

Montalbano chercha Fazio du regard. L'autre lui fit non de la tête. Pas question de payer le masseur.

— Je vous remercie vraiment de tout cœur, dit Montalbano en lui tendant la main.

Et il fit mine de se lever pour le raccompagner.

— Restez couché, on connaît le chemin, ordonna Licalzi.

— Bonne nuit, *dottori*.

— Merci à toi aussi, Fazio.

— De rin, *dottori*.

Malgré ce que venait à peine de lui recommander Licalzi, il se leva, agrippa bouteille, verre, cigarettes et briquet et alla s'asseoir dans la véranda.

Première considération fondamentale, de base, pour le développement des raisonnements à venir :

Toi, mon cher Salvo, tu es un parfait crétin alors qu'Angelica Cosulich est 'ne personne sincère et loyale.

Est-ce que par hasard, elle t'a caché l'existence du baisodrome ?

Et à quoi il lui servait ?

C'est pas une des premières choses dont elle lui avait parlé avec une extrême sincérité ?

Et lui, alors, qu'est-ce qu'il aurait voulu ?

Que la petiote fût une jeune vierge semblable à la rose, pour parler comme l'Arioste ?

Et que ce fut à lui de cueillir cette rose, *encore intouchée* ?

1. Palette ronde, blanche et cerclée de rouge, qui sert aux forces de l'ordre à appuyer leurs gestes à destination des automobilistes.

2. À ce point du *Roland furieux* surgit l'image d'un villageois qui se relève dans l'herbe où il s'était étendu, en apercevant un serpent près de lui.

DIX

Mais il était devenu complètement imbécile ?

Ou bien il s'agissait d'un des premiers signaux de débilité mentale provoquée par la vieillesse ?

Non, dans la chambre d'Angelica, il n'avait pas éprouvé un fort accès de jalousie ou de colère, comme il l'avait cru, mais un grand coup de gâtisme sénile.

Et la jeune femme avait dû se sentir profondément offensée et amère de son comportement.

Avec lui, elle avait toujours joué cartes sur table, et c'était ainsi qu'il la remerciait ?

Durant la nuit passée avec lui en voiture, tandis qu'ils s'embrassaient, s'étreignaient, se caressaient, pas une fois, elle ne lui avait dit « je t'aime » ou « je tiens à toi ».

Elle avait été honnête même en un tel moment.

Et lui, il l'avait traitée de cette manière.

Même M. Z, dans la lettre anonyme qu'il avait écrite à Ragonese...

Un moment.

Arrête-toi là, Montalbà !

Quand Bonetti-Alderighi lui avait fait lire la lettre, il avait remarqué quelque chose de bizarre qui, sur le moment, l'avait interloqué, mais il était trop pris par le rôle qu'il devait jouer pour essayer d'acomprendre de quoi il s'agissait.

Qu'est-ce qui était écrit sur cette feuille ?

Soudain, ça lui revint en tête.

M. Z, qui l'accusait d'omission, de son côté, des omissions, sûrement volontaires, il en avait fait deux.

La première était qu'il ne parlait que de la villa du cousin d'Angelica et qu'il n'avait pas le moins du monde fait allusion à la chambre spéciale qu'elle avait dans la villa.

La deuxième était qu'il avait complètement éludé l'usage qu'Angelica faisait de cette chambre.

Plus encore, il avait écrit qu'Angelica y était allée pour passer une journée de congé. Ou quelque chose de ce genre.

Et dire que les voleurs, quand ils étaient entrés, s'étaient très bien rendu compte que la jeune femme était au lit avec un homme !

Et alors : pourquoi avait-il omis deux détails non secondaires ?

Il voulait faire du tort seulement à lui, en préservant quand même l'honorabilité d'Angelica ?

Et pourquoi ?

Quel rapport pouvait avoir M. Z avec la jeune femme ?

C'était quelque chose que seule Angelica pouvait lui expliquer.

Mais cela signifiait devoir la revoir.

Et lui, il n'en avait nulle 'ntention.

Passque la scène ridicule du baisodrome avait eu au moins un côté positif.

Elle lui avait fait comprendre que l'histoire avec Angelica ne pouvait pas continuer.

Absolument pas.

Ça avait été pire qu'un béguin, un coup de folie.

Il se sentit une boule dans la gorge.

Il la fit fondre avec le dixième verre de whisky.

Puis il croisa les bras sur la table, posa la tête dessus et s'endormit presque d'un coup, complètement abruti d'alcool et de peine pour lui-même.

Vers 5 heures du matin, il se traîna jusqu'au lit.

— *Dottori*, vous voulez un café ?

— Oui, *Adelì*.

Il ouvrit un œil, cinq minutes après il réussit à ouvrir aussi l'autre. Il avait un peu mal à la tête.

La première tasse de café le revigora.

— Amène-moi une autre tasse.

La deuxième tasse lui éclaircit le cerveau.

Le téléphone sonna.

Il aurait cru que la prise était encore débranchée, peut-être la bonne l'avait-elle remise en place.

— *Adelì*, vas-y, toi. Dis que je peux pas me lever.

Il l'entendit parler mais n'acomprit pas avec qui. Ensuite elle entra dans la chambre.

— Votre fiancée, c'était. Elle vous appelle sur votre portable.

— Mais t'étais où, la nuit dernière ? Tu ne sais pas combien de fois je t'ai appelé.

— J'étais en surveillance.

— Tu pouvais m'avertir !

— Excuse-moi, mais je suis parti du bureau directement sur les lieux. Je ne suis pas passé à Marinella.

— Et pourquoi tu ne peux pas te lever ?

— Je me suis fait une entorse. Tu sais, de nuit, dans le noir...

Ah, bravo, Montalbano ! Infatigable chercheur de vérité en public, grandiose bonimenteur dans la vie privée.

Fazio arriva à 9 heures.

— Tranquillité absolue à la villa des Sciortino.

— Voyons ce qui se passe cette nuit.

Au moment de devoir mettre ses chaussures, il n'y eut pas moyen de passer la gauche.

— Mettez 'ne chaussure et 'ne pantoufle, suggéra Fazio qui l'avait aidé en vain.

Montalbano se découragea.

— Je me sens ridicule de venir au bureau avec une pantoufle.

— Alors, restez là, de toute façon, il n'y a pas grand-chose à faire. Je repasse cet après-midi avec Licalzi.

— Attends un moment. Assieds-toi. Je dois te dire une chose. À hier, quand le questeur m'a appelé...

Il lui raconta ce qui était écrit dans la lettre anonyme.

— Ça ne te paraît pas bizarre ?

— Bien sûr.

— Tu ne penses pas qu'il serait bon d'interroger là-dessus Mlle Cosulich ?

— Ce serait la seule personne qui peut nous donner une explication, dit Fazio.

— Alors, appelle-la et interroge-la.

Fazio lui jeta un regard étonné.

— Ça me semble un truc plutôt délicat. Pourquoi vous le faites pas, vous, demain, vu que vous êtes plus proche d'elle ?

— Avant tout passqu'on perdrait trop de temps. Et puis qui te dit que je suis plus proche d'elle ?

Fazio ne se risqua pas à ouvrir la bouche.

— Appelle-la demain matin, continua le commissaire, et convoque-la pour le moment où elle sort de la banque, qui devrait être vers les six heures. Puis viens ici me faire ton rapport.

Il resta toute la matinée couché à lire un roman.

Il se sentait convalescent non pas du pied mais du cœur.

À une heure, Adelina lui servit son déjeuner au lit.

Des pâtes *'ncasciata*¹ (un délice capable de faire changer d'idée un candidat au suicide).

Anneaux de seiches frites croquantes.

Fruit.

Quand Adelina s'en alla, après lui avoir laissé à manger pour le soir, il se persuada qu'il n'arriverait jamais à digérer en restant couché.

Alors il se vêtit, mit une chaussure et une pantoufle, de toute façon la *pilaja*, la plage, était déserte, il prit la canne que lui avait apportée Fazio et se fit une longue promenade au bord des vagues.

Fazio s'présenta à six heures et demie.

— Licalzi arrive.

Montalbano s'en contrefoutait, de Licalzi. C'était tout autre chose qui l'intéressait.

— Tu as parlé avec Mlle Cosulich ?

— Oh que oui. Elle est plutôt inquiète pour vosseigneurie.

Il se trompait, ou il y avait une très légère ombre de petit sourire sur les lèvres de Fazio ?

Ou bien était-ce parce qu'il n'avait pas la conscience tranquille et que le moindre détail lui paraissait tourné contre lui ?

— Pourquoi est-ce qu'elle était inquiète ?

— Parce que le directeur de la filiale l'a appelée et qu'il lui a rapporté ce que Ragonese a dit à la télévision. Il voulait des explications. Elle, jusqu'à ce moment, l'ignorait. Elle a fait celle qui tombait des nues et a confirmé que le cambriolage avait eu lieu dans sa maison de Vigàta. Mais elle est inquiète pour les conséquences que ça pourrait avoir pour vosseigneurie.

Montalbano préféra ne pas continuer sur c'te terrain plutôt glissant.

— Tu lui as parlé de ce qui nous étonnait dans la lettre anonyme ?

— Oh que oui.

— Et elle ?

— Elle ne sait pas comment l'expliquer. Au contraire, elle a rougi et elle a fait allusion au fait que les voleurs avaient pourtant vu qu'elle ne dormait pas seule...

Ça non plus, ce n'était pas un sujet agréable.

— Conclusion ?

— Conclusion, elle est restée dans le doute comme nous.

Alors, quoi, ils s'amusaient à faire fausse route ?

On sonna à la porte. C'était Licalzi.

— Vous êtes resté toute la journée au lit ?

— Bien entendu.

— En fait, vous êtes presque guéri.

Visiblement, la longue promenade lui avait fait du bien.

— Maintenant, je vous fais un massage, je vous passe un peu de crème, je vous remets le bandage et vous verrez que demain vous pourrez aller tranquillement au bureau.

Il le dit sur un ton si joyeux qu'on aurait dit qu'aller au bureau, c'était mieux qu'aller danser.

Licalzi qui lui massait l'os *pizziddro* et alentour lui fit revenir en tête Angelica qui lui faisait la même chose, couchée sur le lit.

Et ce fut à cet instant précis qu'une espèce d'éclair comme ceux des appareils photo lui illumina la coucouarde.

Quand Licalzi eut fini, Montalbano le remercia nouvellement et, comme Fazio lui aussi faisait mine de s'en aller, il l'arrêta.

— Reste encore cinq minutes, s'il te plaît.

Fazio raccompagna Licalzi à la porte et revint.

— Je vous écoute.

— Tu devrais reparler tout de suite avec Mlle Cosulich.

Fazio grimaça.

— Et pourquoi ?

— Montre-lui la liste établie par les Peritore et demande-lui si parmi les hommes qui y figurent, il y en aurait un qui lui a fait une cour 'nsistante et auquel elle a dit non.

Fazio eut une expression dubitative.

— Ce n'est qu'une hypothèse qui m'est venue à l'instant. Imagine qu'un type de la liste a essuyé un refus de Mlle Cosulich, maintenant

qu'il la tient, il peut la faire chanter. Si tu ne couches pas avec moi, je dirai publiquement ce que tu vas vraiment faire dans la villa de ton cousin.

— *Dottore*, mais vosseigneurie, pardonnez-moi, vous vous êtes fourré dans la tronche que M. Z est dans la liste.

— Mais pourquoi tu veux l'exclure *a priori* ? C'est une tentative qu'il faut faire ! Qu'est-ce qu'on a à perdre ?

— C'est bon, mais pourquoi vosseigneurie ne la fait pas, c'te tentative ? Vosseigneurie, vous savez vous y prendre avec les femmes, alors que moi...

Montalbano préféra qu'on en reste là.

— Non, fais-le, toi. Merci pour tout et bonne nuit. Ah, et s'il y a du neuf chez les Sciortino, téléphone-moi.

Il venait juste de finir de dresser la table sur la véranda pour se manger la salade de riz préparée par Adelina, un plat qui aurait suffi à rassasier au minimum trois personnes, quand le téléphone se fit entendre.

Il n'avait envie de parler à personne, mais il songea que ça pourrait être Livia qui appelait pour prendre de ses nouvelles et il alla répondre.

Quand il tendit le bras pour prendre le combiné, le téléphone se tut.

Il retourna sur la véranda, s'assit et il était en train d'approcher la cuillère de la bouche quand le téléphone l'appela de nouveau.

Il se leva en jurant.

— Allô !

— Ne raccroche pas, s'il te plaît.

C'était Angelica.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent, certes, mais pas autant qu'il l'aurait imaginé.

— Je ne raccroche pas. Je t'écoute.

— Trois choses, mais rapides. La première, surtout, c'est que je voulais savoir comment va ton pied.

— Beaucoup mieux, merci. Demain, je pourrai retourner au bureau.

— Tu as eu de gros ennuis pour... pour le service que tu m'as rendu ?

— Le questeur m'a appelé, Ragonese lui avait transmis la lettre anonyme qu'il avait reçue. J'ai réussi à convaincre le questeur que j'avais écrit la vérité dans mon rapport. Je ne crois pas qu'il y aura des

conséquences.

— Pour moi, il y en aura peut-être.

— En quel sens ?

— Dans le sens que le directeur d'ici a jugé de son devoir d'écrire à la Direction générale.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il dit qu'il a été très troublé par l'hypothèse du journaliste télé selon laquelle je pourrais avoir menti. Il dit que ce n'est pas une bonne publicité pour la banque et que, quelle que soit la suite, ma crédibilité comme employée en est entamée.

C'est sûr, elle avait 'ne voix... elle vous enchantait comme le chant des sirènes, elle vous berçait, elle...

Il réussit à rompre le charme.

— En bref, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je vais peut-être être mutée.

— Je suis désolé.

Il était sincère.

— Moi aussi. Une dernière chose et je te laisse. Fazio m'a demandé si dans la liste des Peritore il y a quelqu'un qui m'a fait une cour insistante et qui a essuyé un refus. Oui, c'est sûr, plusieurs hommes de cette liste me l'ont faite, lourdement quelquefois, mais je ne crois pas que, parmi eux, il y ait quelqu'un capable d'un chantage.

— Ce n'était qu'une de mes hypothèses.

— Moi, j'en ai fait une autre.

— À savoir ?

— Indubitablement, la personne qui a écrit la lettre anonyme connaît, disons, mes... habitudes. Mais il ne les a pas rendues publiques, ça m'aurait démolie. Alors, pourquoi l'a-t-il fait ? Maintenant, imagine qu'il s'agisse d'une personne que je connais, je ne sais pas, un client de la banque, qui veut ainsi obtenir ma bienveillance...

— Je ne comprends pas. Pour avoir un prêt ?

Angelica se mit à rire.

Mon Dieu, quel rire !

Le cœur de Montalbano, qui jusque-là se comportait comme 'ne locomotive à vapeur, se transforma tout à coup en motrice de TGV.

— Pour que je prête ma personne, spécifia Angelica quand elle eut fini de rire.

L'idée n'était pas si hasardeuse.

Mais elle était trop générale, il fallait qu'Angelica en dise davantage, peut-être en donnant le nom de quelques individus qui plus que les autres l'avaient draguée.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? demanda Angelica.

— Je dînais.

— Moi non.

Histoire de causer, il répliqua :

— Tu es où ?

— Ici.

— Ici, où ?

— À Marinella.

Il s'étonna. Pourquoi s'atrouvait-elle à Marinella ?

— Et qu'est-ce que tu fais là ?

— J'attends que tu m'ouvres.

Il crut avoir mal compris.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'attends que tu m'ouvres.

Il vacilla, il dut s'appuyer à une chaise, comme s'il avait reçu un grand coup sur la tête.

Il posa le combiné sur la table basse, alla vers la porte, mata par l'œilleton.

Angelica était là. Le portable à l'oreille.

Lentement, Montalbano ouvrit la porte.

Et il savait, en le faisant, qu'il n'était pas seulement en train d'ouvrir la porte de chez lui, mais aussi celle de sa damnation personnelle, de son enfer privé.

— Tu veux dîner avec moi ?

— Oui. Enfin, j'y arrive.

Il la fit asseoir à côté de lui, de manière qu'elle puisse regarder la mer.

— Que c'est beau ici !

Il partagea la salade en deux.

Et ils ne dirent plus un mot jusqu'à la fin du dîner.

Mais Montalbano était titillé par la curiosité.

— Pardon, mais... comment se fait-il que tu n'aies pas pensé que peut-être j'aurais pu...

— Ne pas m'ouvrir la porte ?

— Oui.

— Parce que, chez toi, il y aurait eu une autre personne avec toi ?

— Oui.

— Mais ta fiancée n'est pas repartie l'autre jour ?

La bouche de Montalbano s'ouvrit toute seule.

Puis il la referma et parla, mais il découvrit qu'il était devenu momentanément bègue.

— Mais... mais... qu'est-ce... qu'est-ce que t'en sais, toi... de... de la...

— Moi, je sais tout de toi. Quel âge tu as, tes habitudes, ce que tu penses de certaines choses... Dès que tu es parti de chez moi, après le cambriolage, je suis restée pendue au téléphone jusqu'à ce que j'obtienne toutes les informations dont j'avais besoin.

— Alors, quand je t'ai invitée chez Enzo, tu savais que je vais toujours là ?

— Bien sûr. Et je savais aussi que tu n'aimes pas parler quand tu manges.

— Et tu as fait semblant de...

— Oui, j'ai fait semblant de.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu m'as plu tout de suite, dit Angelica.

Mieux valait changer ce discours.

— Écoute, je voudrais profiter de l'occasion.

Elle sourit d'un air malicieux.

— Non, dans ton lit, non.

— Tu arrives à rester sérieuse un moment ?

— Ça m'est difficile parce que je suis contente. Je vais essayer.

— Tout à l'heure, tu m'as dit que la lettre anonyme pourrait être une tentative pour capter ta bienveillance.

— On dit pas comme ça ?

— On dit comme ça. Et moi aussi j'y avais pensé. Mais tu pourrais me donner quelques noms ?

— De qui ?

— De personnes qui, hors du cercle des Peritore, t'auraient...

Elle haussa les épaules.

— Il n'y a que l'embarras du choix.

— Et je te demande de surmonter ton embarras et de choisir.

— Ben, c'est une drôle de responsabilité.

— Tu parles d'une responsabilité !

— Eh non ! Moi, d'un cœur léger, je te donne un nom et puis le malheureux va se retrouver embarqué dans une...

— Je ne te demande pas de donner un nom d'un cœur léger.

Elle se mit à mater la mer sans plus rien dire.

1. Pâtes gratinées au four enrichies de viande, sauce tomate, œufs durs, cacciocavallo, etc.

ONZE

— Tu aurais un peu de whisky ? demanda-t-elle soudain.

— Bien sûr.

Montalbano se leva, alla prendre la bouteille et deux verres, revint sur la véranda, lui versa deux doigts d'alcool et quatre à lui-même.

— Part égale, protesta Angelica.

Montalbano rajouta deux doigts de liquide dans son verre.

— Tu veux des glaçons ?

— Je préfère sans. Comme toi.

Elle but une première gorgée.

— Ce n'est pas facile. Il faut que j'y réfléchisse.

— D'accord.

— Faisons comme ça. Demain soir, tu viens dîner chez moi et je te donne les noms.

— D'accord.

Elle finit son verre et se leva.

— J'y vais. Et merci. Pour tout.

Le commissaire l'accompagna à la porte.

Juste avant de sortir, Angelica posa quelques secondes ses lèvres sur celles de Montalbano.

Assis dans la véranda, il ne savait pas s'il devait être content ou déçu de la soirée.

Dès l'instant où il lui avait ouvert la porte, il avait espéré et craint en même temps.

Donc, conclut-il, ça n'aurait pas pu mieux se passer.

À trois heures et demie du matin, il lui sembla que le téléphone sonnait.

Il se leva, hébété, se cogna contre une chaise, réussit à soulever le combiné dans le noir.

— Allô ?

— Fazio, je suis, *dottore*.

— Qu'est-ce qui fut ?

— Une fusillade avec les voleurs qui sont venus chez les Sciortino. Je viens vous prendre ? De toute façon, je dois passer devant chez vous.

— D'accord.

En dix minutes, il fut prêt. Il enfila sans peine la chaussure gauche. Il ne boitait plus.

Fazio arriva cinq minutes plus tard. Ils se dirigèrent vers Punta Bianca.

— Des blessés ?

— C'était Loschiavo qui était de garde, on lui a tiré dessus mais sans le toucher. Je ne sais rien d'autre.

La villa était éclairée *a giorno*. Mme Sciortino offrait du café à tout le monde.

Le couple romain, qui s'appelait De Rossi, était plutôt agité et à la place du café, Mme Sciortino leur prépara une camomille.

Montalbano et Fazio prirent Loschiavo à part et l'emmenèrent sur la plage.

— Raconte comment ça s'est passé, demanda Montalbano.

— *Dottore*, j'étais sur la petite colline dans la voiture de service. Tout à coup, j'ai vu arriver de la plage une auto, phares éteints. J'ai regardé ma montre, il était trois heures moins cinq, je suis sorti de la voiture et, sans me faire remarquer, j'ai commencé à descendre. On n'y voyait pas beaucoup et je suis tombé deux fois. Puis je me suis caché derrière un gros rocher.

— Combien étaient-ils ?

— Trois, je crois qu'ils avaient des passe-montagnes mais il faisait très noir, comme je vous ai dit. La maison, entre eux et moi, m'empêchait de voir ce qu'ils étaient en train de faire. Je me suis mis en mouvement et je suis arrivé sur l'arrière de la villa. J'ai tourné au coin et me suis penché pour regarder. Ils étaient en train de trafiquer la porte d'entrée. Alors, j'ai sorti le pistolet, j'ai fait un bond pour sortir à découvert et j'ai crié : « Arrêtez, police ! » J'ai vu un éclair et entendu une détonation. J'ai riposté au feu en tirant trois coups et me suis mis à l'abri. Mais ils ont continué à tirer sans arrêt, m'empêchant de sortir la

tête. Puis j'ai entendu leur voiture s'éloigner à toute vitesse.

— Merci, tu as été très précis.

Et puis, à Fazio :

— Mais où sont allés les Sciortino et les autres ?

— Je vais voir, répondit Fazio. Vous voulez les interroger ?

— Non, mais je n'ai pas compris pourquoi tout d'un coup et tous ensemble, ils sont rentrés dans la villa.

— Tu as fait du bon boulot, dit Montalbano à Loschiavo pendant que Fazio s'éloignait. Quand tu as tiré sur le groupe, tu penses avoir touché quelqu'un ?

— Juste après, je suis allé voir. Je n'ai vu aucune trace de sang par terre.

Fazio revint.

— Ils ont décidé de rentrer à Vigàta. Ils disent qu'ils ont peur de rester ici.

— Mais les voleurs, c'est sûr qu'ils ne reviennent pas, dit le commissaire. En tout cas, tu sais quoi ? Allons se faire quelques heures de sommeil. Toi aussi, tu peux rentrer, Loschiavo.

— Ah, *dottori, dottori* ! Vous vous êtes fait très mal au pied ? Y a un danger que vous deviez toujours avoir une canne ? demanda Catarella, inquiet.

— Mais non ! Je vais très bien ! La canne, c'est pour la restituer à Fazio.

— Sainte Mère ! *Comu sugnu cuntento* ! Comme je suis content !

— Fazio est là ?

— Il tiliphona qu'il serait en retard d'une dizaine de minutes.

Il entra dans son bureau.

Son absence n'avait duré qu'un jour, mais il eut l'impression qu'elle s'était étalée sur un mois.

Sur son bureau, outre une cinquantaine de formulaires à signer, il y avait six lettres personnelles.

Sa main se tendit automatiquement pour en prendre une.

La même enveloppe que l'autre fois, la même graphie, sauf qu'elle n'avait pas été postée, mais apportée par quelqu'un.

Il souleva le combiné.

— Catarella, viens me voir.

— À vos ordres, *dottori*.

Mais comment faisait-il pour arriver en un éclair ? Il se désintérait dans le cagibi du tiliphone et se recomposait dedans son bureau ?

— Qui l'a apportée, c'te lettre ?

— Un minot, *dottori*. Cinq minutes avant que vosseigneurie arrive.

Système classique.

— Il a dit quoi ?

— Il a dit qu'elle était envoyée par qui vous savez.

Eh oui. Il savait parfaitement qui l'avait envoyée.

M. Z.

— Merci. Tu peux y aller.

Il s'adécida à ouvrir l'enveloppe.

Cher Montalbano,

Vous vous êtes montré, comme je n'en doutais pas, très intelligent.

Mais vous avez aussi été aidé par la chance ou par quelque autre facteur que je n'ai pas encore réussi à identifier.

En tout cas, la présente est pour vous confirmer que le quatrième et dernier cambriolage aura bien lieu. D'ici la fin de cette semaine.

Et il réussira parfaitement.

Si vous n'y êtes pas arrivé par vous-même, je vous révèle que la tentative de cambriolage de cette nuit avait un but.

Celui de comprendre si vous aviez compris.

Et puisque vous avez mis sur pied une bonne défense, je serai contraint de changer de tactique.

En tout cas, je marque un point en votre faveur.

Très cordialement.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Fazio posa la lettre anonyme sur le bureau. Il avait une expression plutôt dégoûtée.

— Je pense que M. Z veut soutenir avoir organisé le cambriolage juste pour découvrir si vosseigneurie avait compris ce qu'il faisait. C'est un présomptueux, vous aviez deviné.

— Mais la deuxième phrase, j'aréussis pas à la comprendre, insista Montalbano. Qu'est-ce que ça veut dire que, d'après lui, nous avons été aidés par un facteur qu'il n'a pas réussi à identifier ?

— Bah.

— Mais il y a autre chose qui ne colle pas.

— À savoir ?

— Ça n'est pas clair, peut-être que ça me semblera plus clair en en parlant avec toi.

— Alors, parlez.

— Ça concerne la tentative de cambriolage chez les Sciortino. Lojacono, Peritore, Cosulich et Sciortino sont tous amis, ils font partis du même réseau de connaissances, ils figurent dans la fameuse liste. Et ça, tu peux pas me le nier.

— Et de fait je ne le nie pas. Je veux seulement vous arappeler que les Sciortino n'ont pas averti leurs amis qu'ils allaient passer quelques jours à Punta Bianca.

— Et c'est là que je voulais que tu en viennes ! Et si par hasard Sciortino ou sa femme ont parlé à leurs amis de mon coup de fil ? Celui dans lequel je leur demandais s'ils avaient dit qu'ils allaient à Punta Bianca ?

— Je ne vois pas le...

— Laisse-moi finir ! Dès que M. Z apprend notre coup de fil, il organise le vol !

— Mais il est quoi ? 'mbécile ? Il aurait dû comprendre justement d'après notre coup de fil que la villa serait surveillée !

— Et de fait !

— *Dottore*, vous ne vous expliquez pas...

— C'est une occasion magnifique pour lui ! Comme ça, il démontre qu'il n'appartient pas au groupe d'amis des Peritore. Il feint d'ignorer que la villa est surveillée ! Il s'agit d'une autre tentative de nous égarer, essaie de comprendre ! Passque, si moi je me laisse abuser, je vais en conséquence chercher le cerveau de la bande hors de cette maudite liste !

— *Dottore*, quand vosseigneurie se met un truc dans la tête... *Zara zabara, mutatis mutandis*, vous en êtes toujours à me soutenir que M. Z est quelqu'un de la liste ! Vous savez ce que je vais faire ? Je vais appeler Sciortino pour savoir s'il a raconté à quelqu'un votre coup de fil.

— Et là, tu ferais une erreur. Au contraire, on doit lui faire croire qu'il a réussi à nous tromper !

— Comme vosseigneurie voudra.

Puis Fazio dit :

— J'ai pensé à un truc.

— Dis-le.

— Moi, là, pour l'heure, j'ai sept hommes et deux voitures à ma disposition. Les appartements qui restent à cambrioler, en considérant les noms de la liste, sont au nombre de quatorze. Mais ils se trouvent relativement proches. Peut-être que je peux arriver à les faire tous surveiller jusqu'à la nuit de samedi.

— Avec deux voitures ?

— Deux voitures et cinq bicyclettes, comme les vigiles de nuit.

— Bon d'accord, essaie.

Montalbano marqua une pause. Maintenant, il lui fallait affronter un sujet désagréable.

— Je dois te dire autre chose.

— *Ccà sugno*, je suis là.

— Hier au soir, Mlle Cosulich m'appela.

Il n'aimait pas raconter des calembredaines à Fazio, mais il ne se sentait pas non plus de lui dire la vérité.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Elle m'a dit qu'elle avait repensé à ce qu'elle t'avait dit. Et elle a fait une hypothèse. À savoir que M. Z n'a pas révélé qu'elle se sert de la villa comme baisodrome puisqu'il veut la faire chanter à l'avenir.

Fazio réfléchit là-dessus.

— Ce n'est pas une hypothèse à écarter. Mais, en l'acceptant, vosseigneurie tombe dans une contradiction.

— Je sais ce que tu veux dire. Étant donné que Mlle Cosulich a écarté les noms masculins de la liste, M. Z nécessairement ne fait pas partie des amis de Peritore. Mais, au point où on en est, je ne peux rien négliger.

— Là-dessus, je suis d'accord avec vosseigneurie. Mlle Cosulich a des soupçons ?

— Elle m'a dit que ce soir elle me donnera quelques noms. Elle m'a invité à dîner chez elle.

Fazio eut un visage expressif comme une lampe grillée.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Y a que c'est pas prudent, *dottore*. Excusez-moi si je vous le dis.

— Et pourquoi ?

— *Dottore*, déjà ce con de journaliste a laissé comprendre à la télévision que vosseigneurie couvre peut-être la petiote. Maintenant, figurez-vous si quelqu'un vous voyait entrer chez Mlle Cosulich !

— Vrai, c'est. Je n'y avais pas pensé.

— Et vous pouvez pas non plus l'emmener encore au restaurant.

— Et alors ?

— Faites-la venir au commissariat.

— Et si elle ne veut pas ?

— Si elle ne veut pas, il vaut mieux qu'elle vienne chez vous à Marinella, tard le soir, quand il est difficile qu'on la voie.

Est-ce que par hasard Fazio souriait du regard ?

Ça l'amusait, ce cornard ?

— Je la fais venir ici, dit Montalbano sur un ton décidé.

— C'est le mieux, renchérit Fazio en se levant.

Il avait la main sur le téléphone pour appeler Angelica mais se bloqua.

C'était le standard de la banque qui lui répondrait. Et il devrait s'identifier.

Mais un coup de fil de la police ne risquait-il de compromettre la situation d'Angelica, déjà délicate, dans la banque ?

Il eut une idée.

Il appela Catarella.

— À vos ordres, *dottori*.

— Catarè, tu le sais si quelqu'un d'ici est client de la Banca Siculo-Americana ?

— Oh que oui, *dottori*. L'agent Ronsisvalle Arturo : 'ne fois je l'accompagnai du fait qu'en fait un chèque...

— Dis-lui de venir me voir.

En l'attendant, il prit un papier et écrivit :

Je vous prie de m'appeler au bureau dès que vous pouvez. Merci.
Montalbano.

Comme ça, si par hasard les collègues d'Angelica le voyaient, ils n'auraient rien à y redire. Il glissa la feuille dans une enveloppe sans en-tête.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Dis-moi, Ronsisvalle, tu connais Mlle Cosulich ?

— Certainement. Je suis client de...

— Je sais. Il faut que tu ailles à la banque et que tu lui fasses avoir cette lettre, sans que personne ne le remarque.

— Je prendrai l'excuse de demander un extrait de compte.

— Merci.

Une demi-heure plus tard arriva le coup de fil d'Angelica.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu peux parler ?

— Oui.

— J'ai pensé qu'il n'est pas prudent que je vienne dîner chez toi. On pourrait me voir.

— On s'en fiche.

— On s'en fiche pas, réfléchis. Entre autres, les Peritore habitent dans la même rue. Si quelqu'un vient à le savoir, le bruit qu'il y a un accord entre nous prendrait plus de consistance et serait très difficile à démentir.

Elle soupira. Puis après quelques secondes, dit :

— Tu as peut-être raison. Mais alors, comment on fait ?

— Tu pourrais venir au commissariat.

— Non.

Réponse 'mmédiate et décidée.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison pour laquelle tu ne viens pas chez moi.

— Quel rapport ? Moi, je peux t'avoir convoquée pour obtenir d'autres détails sur le cambriolage.

— Non. Je sens d'instinct que ce serait une erreur.

— Tu pourrais venir chez moi à Marinella.

— J'accepte l'invitation avec enthousiasme. Mais, excuse, ce n'est pas la même chose que si tu venais chez moi ?

— D'abord, ma maison est isolée et il n'y a pas de voisins immédiats. Et puis, si tu viens vers dix heures du soir, ou un peu plus tard, je t'assure que tu ne rencontreras personne.

— À ce point, j'aurais une proposition alternative à te faire.

— Laquelle ?

Elle la lui dit.

Mais c'te proposition alternative, ce n'était pas un truc à raconter à Fazio.

Il prit la liste et pour la énième fois se mit à la lire

1. E.I. Camera Leone et son épouse.

Qu'est-ce que ça voulait dire, E.I. ? Peut-être « Expert Industriel » ?

2. *Dott.* Sciortino Giovanni et son épouse.

Et ça, c'était le couple de la tentative de cambriolage.

3. *Dott.* Filppone Gerlando et son épouse.

Se renseigner.

4. *Me* Lojacono Emilio et son épouse.

L'avocat était celui qui avait subi le premier cambriolage alors qu'il s'atrouvait avec sa maîtresse Ersilia Vaccaro.

5. *Ing.* De Martino Giancarlo.

C'était celui qui avait été condamné pour soutien à bande armée.

6. Comptable Schirò Matteo.

Célibataire ? Se renseigner.

7. *Compt.* Schiavano Mariano et son épouse.

Se renseigner.

8. *Compt.* Tavella Mario et conjointe.

C'était celui qui était couvert de dettes de jeu.

9. *Dott.* Pirrera Antonino et son épouse.

Se renseigner.

10. *Me* Pintacuda Stefano et son épouse.

Il avait une résidence secondaire. Se renseigner.

11. *Dott.* Schisa Ettore.

Célibataire ? Se renseigner.

12. Géomètre Martorana et son épouse.

La femme du géomètre serait la maîtresse de l'ingénieur De Martino. Se renseigner.

13. Géom. Maniace Giorgio.

Fazio lui avait dit qu'il était veuf. Et c'était son seul mérite ? Et qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ? Il avait une maison secondaire. Et puis ? Se renseigner.

14. *Dottoressa* Cosulich Angelica.

Et celle-là, il ne la connaissait que trop bien.

15. Costa Francesco.

Ce devait être le plus 'gnorant de tous, vu qu'il n'avait pas de titre. Se renseigner.

16. Cannavò Agata.

La veuve. La *strucciolera*. Celle qui croyait tout savoir sur tout le monde.

17. *Dottoressa* Vaccaro Ersilia (et conjoint).

C'était la maîtresse de *Me* Lojacono, bon. Mais pourquoi l'indication

du mari était-elle entre parenthèses ?

18. Me Di Mare Gaspare et sa femme.

Se renseigner.

En conclusion, quoi que Fazio en pensait, cette liste avait été trop prise par-dessous la jambe. Les personnes dont il ne savait rien étaient nombreuses.

Presque certainement, Angelica saurait lui dire quelque chose sur elles.

Il replia la liste et la glissa dans sa poche.

DOUZE

Il fut l'heure d'aller manger.

Montalbano sortit de son bureau et, en passant devant Catarella, il s'aperçut qu'il était tellement occupé par son ordinateur qu'il ne remarquait pas la présence du commissaire.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Catarella faillit tomber de son siège. Il sursauta, rouge comme une dinde.

— Vu qu'étant donné qu'y a pas de trafic téléphonique, je passais le temps en jouant.

— Avec l'ordinateur ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Qu'est-ce que c'est comme jeu ?

— C'est un jeu que pour y jouer il faut être en couple.

— Mais toi, tu n'es en couple avec personne.

— Vrai, c'est, mais l'ordinateur il comprend pas que je suis seul.

Et ça aussi, c'était vrai.

— Dis-moi en quoi ça consiste.

— *Dottori*, il est tout pareillement le contraire de ce jeu qui s'appelle baiselecollègue.

— Explique.

— *Dottori*, la consistance de ce jeu consiste à faire le plus mal qu'on peut faire au couple adversaire, à savoir l'annemi, en évitant que son collègue soit mis en danger grave.

— Et comment tu es, là ?

— En ce moment, je suis en danger grave, mais mon collègue, que c'est toujours moi, est en train de venir me donner un coup de main.

— Bonne chance.

— Merci, *dottori*.

— Écoute, Enzo.

— Dites-moi.

— Ce soir, vers sept heures, cette nana qui a mangé l'autre jour avec moi, tu te l'appelles ?

— Et comment je pourrais l'oublier ?

— ... elle va apporter un petit paquet pour moi. Je passe le retirer vers huit heures.

— Très bien. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Tout.

Il ne voulait pas se l'avouer, mais il était content.

Plus tard, assis sur le rocher plat, son humeur changea.

Il était comme un crocodile qui pleure sous l'effet de la digestion.

Avec amertume, il songea qu'il avançait au ralenti, en se traînant derrière l'enquête qu'il avait en main.

Il faisait tout en suivant la logique.

Mais il lui manquait l'illumination soudaine, l'intuition foudroyante qui bondissait au-delà de la logique et qui en d'autres moments l'avait conduit tout droit à la solution.

Était-ce la vieillesse ?

Il lui semblait avoir la coucourde rouillée comme 'ne voiture gardée trop longtemps sans s'en servir.

Ou bien était-ce l'encombrante présence continue d'Angelica dans sa tête qui interdisait ce saut en avant ?

Il se sentait coupé en deux.

La moitié de Montalbano lui disait de faire en sorte de ne plus la voir.

Et l'autre moitié, au contraire, ne pinsait qu'au moment où elle serait près de lui.

— Comment je vais m'en sortir ? demanda-t-il à un crabe qui peinait pire que lui pour grimper sur la roche.

Il ne reçut pas de réponse.

— Vous l'avez appelée, Mlle Cosulich ? demanda Fazio en entrant.

— Oui, elle ne veut pas venir au commissariat.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle a dit qu'elle m'appelle ce soir à Marinella.

Sainte Mère, dans quel maquis de calembredaines il était obligé de

se débattre !

— *Dottore*, j'ai pinsé à quelque chose.

— Dis-moi.

— Étant donné que ce soir vous parlez avec Mlle Cosulich, pourquoi vous ne lui demandez pas quelques informations, mais du genre *gossip*, comme on dit maintenant, à propos de ses amis ?

— Ceux de la liste des Peritore ?

— Oh que oui.

— Tu es en train de te convertir à mon idée ?

— Je fais ce que dit vosseigneurie, ne rien négliger.

— Alors, mate.

Il sortit de sa poche la liste et la lui montra.

— J'y avais déjà pinsé. Il y a quatre noms qui m'intéressent de manière particulière.

— Qui seraient ?

— Schirò, Schisa, Maniace et Costa.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils sont ou célibataires ou veufs.

Fazio prit un air étonné.

— Une femme, expliqua le commissaire, pour quelqu'un qui se met à faire le chef d'une bande de cambrioleurs, ça représente un problème.

— Elle pourrait être complice.

— C'est vrai. Mais, si en attendant nous réussissons à en savoir un peu plus sur ces quatre, nous aurons fait un pas en avant.

— Si vosseigneurie veut bien, je peux réessayer.

— Bien sûr que je le veux !

Il était content que Fazio ne lui oppose plus de résistance sur la liste.

Vers 20 heures, il passa chez Enzo pour retirer le petit paquet.

Puis il arriva à Marinella, le posa sur la table, alla ouvrir le réfrigérateur pour voir ce que lui avait préparé Adelina.

Timbale de riz, friture d'alevins et un plat de crevettes à peine pêchées à manger assaisonnées avec huile, sel et citron.

Il dressa la table sur la véranda et se mit à manger avec lenteur, alternant chaque bouchée avec une inhalation d'air marin.

Il finit qu'il était dix heures et demie.

Il débarrassa le couvert et téléphona à Livia.

— Je t'appelle maintenant parce que je vais sortir. Je pense rentrer tard.

— La surveillance habituelle ?

Il n'aima pas le ton sur lequel Livia posait la question.

— Moi, je vais être debout toute la nuit et tu fais de l'ironie ?

— Excuse-moi, je ne faisais pas d'ironie, je n'en avais pas la moindre intention.

Alors, c'était lui qui, ayant un cadavre dans le placard, prenait tout de travers ?

Il se sentit une espèce de vers, non seulement il racontait des calembredaines à Livia, mais il lui attribuait des 'ntentions qu'elle n'avait pas.

Il ne s'aimait pas du tout, le commissaire Montalbano.

Le coup de fil terminé, il ouvrit le petit paquet.

À l'intérieur, il y avait une petite et une grande clés.

Il se les glissa dans la poche, passa une veste et sortit de chez lui.

Arrivé dans le quartier de luxe qui, dans la lumière d'un croissant de lune, ressemblait plus à un cauchemar provoqué par une indigestion qu'à une zone résidentielle, il prit la via Costantino Nigra, la parallèle derrière les immeubles de la via Cavour.

Dès qu'il fut à la hauteur du bâtiment en forme de cornet à glace, il s'arrêta et se gara.

Mais avant de descendre, il attendit cinq minutes.

Puis, une fois établi qu'il ne passait pas âme qui vive et que toutes les fenêtres étaient dans le noir, il sortit en courant de la voiture, traversa la rue et s'atrouva devant la porte de service.

Il l'ouvrit avec trois tours de la petite clé, entra, puis referma à clé derrière lui.

Il était dans une espèce de grande salle éclairée par des lampes au néon, tout encombrée de bicyclettes et de scooters.

À gauche, partait un escalier montant vers les étages supérieurs, juste en face, il y avait une porte d'ascenseur. Il l'ouvrit, entra, pressa le bouton du dernier étage. L'appareil était lent, plus monte-charge qu'ascenseur.

Et tandis qu'il montait vers son paradis terrestre, l'habituel serpent, qui se trouvait toujours dans les parages, lui chuchota à l'oreille :

— Tu n'es sûrement pas le seul à connaître c'te chemin secret ! Va

savoir combien l'ont utilisé !

Mais le serpent ne parvint pas à ses fins. Il ne faisait que lui révéler des choses qu'il pouvait imaginer tout seul, connaissant les habitudes d'Angelica.

L'ascenseur s'arrêta, il était arrivé. Il ouvrit, sortit.

Il avait le souffle court et haletant, comme s'il avait grimpé à pied les sept étages.

Avant d'appuyer sur le bouton de la sonnerie, il adécida de se calmer un peu.

Quand sa respiration redevint normale, il tendit le doigt pour appuyer sur la sonnette.

Et à cet instant précis, l'autre moitié de Montalbano lui dit :

— Tu es en train de faire une grosse connerie !

Il ne sut comment, il s'aretrouva de nouveau dans l'ascenseur, décidé à renoncer au paradis.

Et ce fut alors qu'il entendit la voix d'Angelica :

— Mais qu'est-ce que tu fais, enfermé dans l'ascenseur ?

Il rouvrit, désormais son destin était scellé.

— Mon briquet était tombé.

Elle lui sourit. Et lui, complètement ensorcelé par ce sourire, se laissa prendre par la main et entraîner à l'intérieur.

L'appartement astronef était en ordre parfait, on eût dit que les voleurs n'y étaient jamais entrés.

— Mais qu'est-ce qu'ils t'ont volé ? ne put-il se retenir de demander.

— Tu n'as pas vu la liste ?

— Non.

— Ben, une fortune de bijoux et de fourrures.

— Où est-ce que tu les gardais ?

— Les bijoux ? Dans un petit coffre-fort qui se trouve dans mon bureau, caché derrière un tableau. Tu sais, tout mon argent, je le dépense en bijoux. J'en ai hérité beaucoup de ma mère, c'est elle qui m'a transmis cette passion. Les fourrures, en revanche, étaient dans l'armoire.

— Mais tu ne pouvais pas tout garder à la banque ?

— Oui, mais ça n'aurait pas été une bonne idée. Ça aurait augmenté les ragots sur mon compte. Mais tu es venu pour me soumettre à un interrogatoire ?

— Non, je suis venu pour savoir...

— Viens, allons sur la terrasse.

— Et si on nous voit ?

— On ne peut pas nous voir. Crois-moi.

Il la suivit.

La terrasse était énorme, comme il l'avait 'maginé. Mais ce qui l'impressionna le plus, ce fut la grande quantité de plantes, fleurs, roses.

*Voilà qu'Angelica découvre un beau buisson près d'elle
De pruneliers en fleur et de roses vermeilles...*

Oh mon Dieu ! Il arecommençait avec l'Arioste !

Mais il n'y pouvait rien, l'Angelica qu'il avait à ses côtés concordait trop bien avec celle de sa mémoire de minot.

Il lui sembla se trouver dans le jardin d'Éden. Le parfum de jasmin était étourdissant.

Angelica alluma une lampe qui diffusait une pâle lumière.

— Où tu veux qu'on se mette ?

Il y avait deux possibilités.

Une espèce de chaise-longue de plage très basse, assez large pour contenir deux pirsonnes, et une balancelle à trois places.

Aussi bien la chaise-longue que la balançoire avaient près d'elles une table basse garnie d'une bouteille de whisky, de verres et de cendriers.

— Mettons-nous sur la balançoire, dit prudemment Montalbano.

Elle était confortable, toute couverte de coussins. Très près du mur extérieur, elle n'était pas visible des immeubles voisins.

— Whisky ?

— Oui.

Angelica lui remplit un verre à moitié et le lui tendit. Elle en prit un pour elle. Puis alla éteindre la lampe.

— Ça attire les moustiques.

Elle s'assit à côté de Montalbano.

— Les plantes, c'est toi qui t'en occupes ?

— Même si je voulais, je n'aurais pas le temps. Il y a un jardinier qui vient deux fois par semaine à 6 heures du matin. Ça coûte un peu, mais j'aime trop mes fleurs, mes roses.

Le silence tomba.

Peu à peu, la vue de Montalbano s'habitua à l'obscurité.

Il voyait le profil d'Angelica, qui semblait dessiné par un grand maître, et ses longs cheveux qui bougeaient légèrement en se balançant par moments, mus par une brise légère.

Qu'elle était belle !

Tout son être la désirait, mais une partie de la coucouarde faisait encore de la résistance.

À présent les deux corps, sous l'effet du balancement, étaient venus au contact.

Mais aucun des deux ne faisait mine de s'écarter.

Tout au contraire. Sans le montrer, ils s'encastraient davantage l'un dans l'autre.

Montalbano jouissait de sa chaleur à elle contre son flanc.

Puis elle fit un mouvement vers lui et il sentit la douceur d'un nichon qui s'appuyait sur son bras.

Il aurait voulu rester comme ça toute la nuit.

Quel ciel il y avait !

Les étoiles semblaient descendues très bas et un point lumineux, peut-être un ballon sonde, naviguait au ralenti vers l'orient.

Sainte Mère, cette odeur de jasmin !

Ça faisait tourner la tête !

Et le mouvement de la balançoire qui le berçait, l'ensorcelait, lui détendait muscles et nerfs...

Cerise sur le gâteau, Angelica se mit à chantonner à mi-voix un air qui ressemblait à une berceuse...

Il ferma les yeux.

Tout à coup, il sentit les lèvres d'Angelica se poser sur les siennes, avec force, avec passion.

Il lui manqua la volonté de réagir.

Il regarda sa montre. Quatre heures et demie. Il descendit du lit.

— Tu t'en vas déjà ?

— D'ici peu, ce sera l'aube.

Pour se rhabiller, il alla dans la salle de bains, il avait honte qu'elle le voie.

Quand il fut prêt, Angelica, en robe de chambre, lui agrippa le cou, lui donna un baiser.

— On se revoit demain ?

— Téléphonons-nous.

Elle l'accompagna jusqu'à l'ascenseur, l'embrassa encore.

Il arriva à Marinella qu'il était 5 heures. Il s'assit sur la véranda.

Il était allé chez Angelica pour apprendre les noms de ses soupirants les plus acharnés, mais il n'en avait rien su.

Non, il devait être honnête avec lui-même.

Il y était allé dans le secret espoir qu'il arrive ce qui était arrivé.

Mais tout bien pesé, 'ne chose importante était arrivée.

L'Angelica qui avait fait l'amour avec lui était une femme comme les autres, même si elle était certainement plus belle que les autres.

À quoi s'attendait-il ?

Un truc du niveau poème épique ?

*Son et lumière** ?

Musique de violons en fond sonore comme au cinéma ?

Et en fait, ça avait été un truc presque banal, rin d'extraordinaire, 'ne demi-déception.

Tout bien pesé, il s'était agi d'une espèce de troc de corps.

Elle l'adésirait lui, lui l'adésirait elle.

Ils avaient résolu le problème et bonne nuit.

Restons amis, plus que jamais.

Puis après qu'Orlando fut à soi retourné

Dans toute sa sagesse et sa vertu virile

D'amour il se trouva dans l'instant libéré

De sorte que celle-là qui lui parut si gentille

Et si belle autrefois, qu'il avait tant aimée

Il ne l'estimait plus, sinon comme une chose vile.

En se déshabillant pour aller se coucher, il s'aperçut qu'il n'avait pas rendu les clés à Angelica.

Il les posa sur la table.

Mais il savait qu'il ne les utiliserait plus jamais.

Il espérait dormir trois heures, mais il n'y eut pas moyen de trouver le sommeil.

Passqu'à peine avait-il baissé les paupières, qu'il avait commencé à ressentir une espèce de malaise dont l'origine était certainement ce qui s'était passé avec Angelica.

Il avait beau se répéter que désormais cette femme était sortie de son cœur, le fait indubitable était qu'elle y avait été dans son cœur, et comment !

Et les faits pèsent, ils ne s'effacent pas facilement, ce sont pas des mots que le vent emporte...

Comment cela avait-il pu lui arriver ? Il n'avait pas même l'alibi de l'éloignement de Livia. La veille encore, Livia était avec lui, mais à peine avait-elle tourné le dos que, sans perdre de temps, il s'était pris le béguin pour une autre femme.

Pendant de nombreuses années de sa vie, il n'y avait eu que Livia. Puis un certain âge était arrivé, il n'avait plus su rester indifférent devant les occasions. Envie de jeunesse ? Peur des misères de la vieillesse ? Il s'était déjà tout dit, inutile de recommencer cette litanie, mais il sentait que ce n'étaient pas des raisons suffisantes.

Peut-être que s'il en avait parlé avec quelqu'un... mais avec qui ?

Puis à travers les brumes du demi-sommeil dans lequel il avait sombré vers sept heures et demie, il entendit le téléphone sonner avec insistance.

Il sortit du lit, marcha les yeux fermés jusqu'à l'appareil, prit le combiné.

— Allô ? dit-il d'une voix d'outre-tombe.

— C'est Angelica. Je t'ai réveillé ?

Il ne ressentit aucune émotion en entendant sa voix.

— Non.

— Allez, tu as une voix rauque comme...

— J'étais en train de me gargariser.

— Écoute, est-ce que par hasard tu as dit à Fazio qu'on devait se voir ?

— Non, je lui ai dit que tu devais me téléphoner.

— Je suis généreuse. Je t'évite de faire mauvaise figure. Tu as du papier et un stylo sous la main ?

— Oui.

— Alors, écris. Michele Pennino, 38, via De Gasperi. Quadragénaire. Célibataire. C'est un client de la banque, très riche, je ne sais pas ce qu'il fait. Il a littéralement perdu la tête pour moi. Quand il a compris que, quand je disais non, c'était vraiment non, il a clos son compte en banque et il est allé dire au directeur qu'il l'avait fait parce que je l'avais

toujours mal traité. Tu as écrit ?

— Oui, continue.

— L'autre s'appelle Eugenio Parisi, 21, via del Gambero. Il est marié, deux enfants, quinquagénaire. Je l'ai connu à une fête. Je ne te dis pas, bouquets de roses tous les matins, friandises, même un collier que je lui ai rendu. Il s'est vengé en envoyant une lettre anonyme à mon fiancé, dont il avait découvert, je ne sais pas comment, l'adresse. La lettre disait pratiquement que j'étais une pute...

— Mais comment tu peux être sûre que c'est lui qui a...

— À certains détails qu'il serait trop long de t'expliquer.

Une pensée traversa l'esprit du commissaire.

— Tu l'as encore, cette lettre ?

— Non, qu'est-ce que tu crois ? Et c'est tout. Écoute, ce soir, tu viens...

Montalbano ferma les yeux et plongea.

— Ah, je voulais te dire que tu peux passer dans l'après-midi pour retirer la boîte avec les clés.

Il finit la phrase et s'en repentait aussitôt.

Mais il rassembla ses forces, se mordant la langue.

Elle resta quelques instants en silence et puis dit :

— J'ai compris, salut.

— Salut.

Il posa le combiné et poussa un hurlement qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de Tarzan dans la jungle.

Il s'était libéré.

TREIZE

Il n'avait pas fini de revenir dans sa chambre que le téléphone sonnait de nouveau.

— Allô ?

— Bonjour.

C'était Livia.

— J'ai appelé à l'instant mais le téléphone était occupé. Tu parlais avec qui ?

Une idée courageuse lui passa par la tête.

Pourquoi ne pas tout lui raconter ?

C'est sûr, au début, Livia allait lui en vouloir mais ensuite, une fois la colère passée, peut-être qu'elle pourrait l'aider...

C'était la seule au monde qui le comprenait, y compris quand lui-même n'arrivait pas à se comprendre.

Il se sentait trempé de sueur.

— Ben, qu'est-ce qui te prend ? Tu parlais avec qui ?

Il inspira profondément.

— Avec une femme.

Voilà, il y était arrivé.

— Et qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Tu peux attendre une seconde ?

— Bien sûr.

Il courut à la cuisine, se but un verre d'eau, s'apprécipita à la salle de bains, se lava le visage, revint à l'appareil.

— Qu'est-ce qu'elle voulait de toi, cette femme ?

Allez, Montalbano ! Courage, lâche le morceau !

— Étant donné que nous avons passé la nuit ensemble...

— Dans quel sens ?

— Comment ça, dans quel sens ? On a couché ensemble...

Il y eut une pause.

— Alors, quand tu m’as dit que tu allais faire une surveillance, tu m’as raconté un mensonge ?

— Oui.

Autre terrible pause.

Montalbano attendait de pied ferme le déchaînement du déluge universel.

Au lieu de quoi, il entendit le rire amusé de Livia. Elle avait été tellement bouleversée par son aveu qu’elle en avait perdu la raison ?

— Livia, ne fais pas ça, je t’en prie ! Ne ris pas !

— Je ne marche pas, mon cher !

Ahuri, anéanti. Elle ne le croyait pas !

— Je ne comprends pas pourquoi tu veux me rendre jalouse, mais je ne marche pas. Imagine un peu que toi, tu viendrais me raconter que tu as été avec une femme ! Tu préférerais te faire écorcher vif que de l’admettre ! Tu voulais me faire une blague ? Ça n’a pas pris !

— Livia, écoute-moi, je...

— Tu sais quoi ? Tu me fatigues !

Et elle raccrocha.

Montalbano resta abasourdi, téléphone à la main.

Il alla se coucher nouvellement, vidé de toute énergie.

Il resta les yeux fermés sans pinser à rin.

Une demi-heure plus tard, il entendit la porte de la maison s’ouvrir.

— Adeli, c’est toi ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Fais-moi une grande cafetière de café fort.

Il arriva au bureau qu’il était presque 10 heures.

— Envoie-moi Fazio, dit-il à Catarella.

— Subito prestement, *dottori*.

Fazio entra, tenant une pile de papiers qu’il posa sur le bureau.

— Tout à signer. Rien de neuf cette nuit.

— Tant mieux.

Fazio s’assit.

— *Dottore*, vosseigneurie, hier, vous m’avez donné quatre noms sur lesquels il fallait avoir plus d’informations.

— Eh ben ?

— Je peux prendre le papier que j’ai dans ma poche ?

— Oui, mais à condition que tu ne me donnes aucune information d'état civil.

Fazio souffrait de ce que Montalbano appelait le complexe de l'état civil. Sur chaque pirsonne au sujet de laquelle il demandait des renseignements, il se faisait donner un tas de détails inutiles tels que père, mère, lieu et date de naissance, anciennes adresses, noms et âges des éventuels fils, parents proches, parents lointains... 'ne vraie fixation.

Fazio jeta un coup d'œil au papier, le remit en poche et attaqua.

— Le géomètre Giorgio Maniace a 45 ans et il est, comme il me semble que j'ai déjà dit, veuf. Il est président des hommes catholiques du coin.

— Ça, ça ne veut rien dire. À part les immigrés, 100 % des délinquants nationaux qu'on envoie en taule sont catholiques et aiment le pape.

— D'accord, mais celui-là me paraît un cas particulier. Maniace venait d'une famille riche. Et jusqu'à 35 ans, avec sa femme, qu'on dit que c'était une belle nana, ils se refusaient rien. Puis il a eu l'accident.

— Quel accident ?

— Il avait une voiture de sport rapide. Il était avec sa femme. Ils allaient à Palerme. Près de Misilmeri 'ne minote de 5 ans lui coupa la route en courant. Il l'a tuée sur le coup. Hébété, il comprenait plus rin, il adevint une statue. La voiture continua à foncer, sortit de la route et dégringola dans un précipice. Il se cassa trois côtes et le bras gauche, mais sa femme mourut quatre jours plus tard au 'pital. Depuis lors, sa vie changea.

— Il a été condamné ?

— Oui, oui, mais c'était rin. Il y a eu des témoins qui ont dit que même s'il avait roulé à vingt à l'heure, la petiote aurait fini quand même sous ses roues.

— Et dans quel sens sa vie changea ?

— Il vendit presque tout ce qu'il possédait et se mit à faire le bien. Il se garda juste une petite maison à la campagne et celle d'ici. C'est un homme vraiment dévot.

— En conclusion, tu as perdu ton temps.

— Oh que non, *dottore*, ce n'est pas du temps perdu si, comme ça, on a pu éliminer un nom sur les quatre.

Il fixa la pointe de ses chaussures et demanda :

— Elle vous a tiliphoné, hier soir, Mlle Cosulich ?

— Oui, elle m'a donné deux noms.

C'était à lui maintenant de sortir de sa poche une feuille et il la tendit à Fazio.

— Pennino, pour se venger du refus de Mlle Cosulich, a fermé son compte à la Banca Siculo-Americana et l'a accusée devant le directeur de l'avoir maltraité.

— Moi, je l'aconnais, ce Pennino, dit Fazio.

— Et comment il est ?

— Je pense qu'il est capable de tout.

— Parisi, lui, est du genre qui envoie des lettres anonymes.

Fazio tendit l'oreille.

— Si Mlle Cosulich pouvait nous en donner une...

— Tu veux la confronter à celles que nous a envoyées M. Z ?

— Ben oui.

— Désolé de te décevoir. Mlle Cosulich en avait une mais elle l'a jetée. Écoute, je ne veux pas te surcharger de travail. Pennino et Parisi, je m'en occupe, moi.

Il écrivit sur un papier les noms et adresses de ces deux hommes et fit venir Catarella.

— Envoie un fax à la questure. Je veux savoir s'il y a eu des enquêtes, s'ils en ont ouvert ou s'ils ont l'intention d'en ouvrir sur ces deux individus.

— Immédiatissimement, *dottori*.

Il passa une heure à signer des papiers, puis se massa le bras et alla manger.

— Enzo, c'te paquet, redonne-le à la demoiselle qui passe ce soir.

L'autre ne se hasarda pas à faire de commentaires.

Tandis qu'il faisait ce geste définitif, Montalbano sentit qu'il lui venait un 'pétit de loup-garou.

Même Enzo en fut un peu impressionné.

— Eh ben, à votre santé, *dottori*.

La promenade le long du môle, il la fit cette fois sans traîner les pieds, d'un pas vif, presque à la course. Et arrivé sous le phare, il considéra que ça ne suffisait pas.

C'est pourquoi il fit demi-tour et recommença.

Enfin, le souffle court, il s'assit sur le rocher plat, s'alluma une

cigarette.

— J'ai réussi, communiqua-t-il au crabe qui restait immobile au milieu du *lippo*, la zone visqueuse des rochers en bord de mer, et qui le fixait d'un air interrogatif.

— Ah, *dottori* ! À l'instant de l'instant, appela un *dottori* comme vous de la questure de Montelusa !

— Comment tu dis qu'il s'appelait ?

— Attendez, que je l'ai écrit sur un papier.

Il le prit, le fixa.

— Il s'appelle Pisquanelli.

— Pasquarelli, Cataré.

C'était le chef de l'Antidroque.

— Et qu'est-ce que j'ai dit d'autre ?

Mieux valait laisser tomber.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il a dit comme ça que si vosseigneurie va à le trouver lui, à savoir le même susdit, le plus vite possiblement possible, ce serait mieux.

— Mieux pour Pasquarelli ?

— Oh que non, pour vous, vosseigneurie.

Il n'avait rin d'urgent à faire. Mieux valait passer le temps avec cette balade à Montelusa qu'à signer des papiers.

— J'y vais tout de suite.

Il reprit sa voiture et partit.

Pasquarelli, c'était quelqu'un qui savait faire son métier et donc plaisait à Montalbano.

— Pourquoi tu t'intéresses à Michele Pennino ? lui demanda-t-il dès qu'il le vit apparaître.

— Et toi, pourquoi tu t'intéresses à mon intérêt pour Pennino ?

Pasquarelli rit.

— Bon, d'accord, Salvo. Je commence, moi. Mais je te préviens tout de suite que j'en ai parlé avec le questeur, lequel a reconnu ma priorité.

— Ta priorité sur quoi ?

— Sur Pennino.

— Alors, il est inutile que je reste ici à perdre du temps.

— Allez, Salvo, on s'estime réciproquement et donc pas la peine de se faire la guerre. Pourquoi il t'intéresse ?

— Il y a la possibilité qu'il se soit mis à la tête d'une bande de cambrioleurs qui, à Vigàta...

— J'en ai entendu parler. Ce n'est pas possible que ce soit lui.

— Pourquoi ?

— Passque, depuis plus d'un mois et demi, on le tient sous surveillance très étroite.

— Drogue ?

— Nous avons la quasi-certitude que depuis la mort de Savino Imperatore, qui était le principal importateur de la province, celui-ci a été remplacé par Pennino. Je peux te l'assurer, Salvo. Garanti sur facture. Pennino n'est pas l'homme que tu cherches.

— Merci, dit le commissaire.

Et il sortit.

— Ah, *dottori, dottori* !

C'était la lamentation déchirante typique de Catarella quand M. le Questeur appelait.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Lui, ce qui veut dire le susdit M. le Questeur, dit qu'il adésire vous voir très subitement d'urgemment sans perdre la moindre minute !

Mais il venait juste de rentrer de Montelusa !

En jurant, il reprit la voiture.

Il dut attendre trois quarts d'heure dans l'antichambre avant que le questeur le reçoive.

— Asseyez-vous.

Montalbano s'étonna.

Il le faisait asseoir ? Et qu'est-ce qui se passait ? La fin du monde ?

Puis on entendit frapper à la porte.

— Entrez, dit le questeur.

La porte s'ouvrit et apparut le questeur adjoint, Ermano Macannuco.

Près de deux mètres de taille, superbe et cassant, avec un port de tête de curé tenant le Saint Sacrement en procession.

Il était de service à la questure de Montelusa depuis à peine quatre mois, mais ça avait largement suffi à Montalbano pour comprendre que c'était un fieffé crétin.

Le questeur le fit asseoir.

Macannuco ne dit pas bonjour à Montalbano et le commissaire fit semblant de ne pas l'avoir vu.

— À vous la parole, dit Bonetti-Alderighi.

Macannuco parla, mais en fixant toujours le questeur et sans regarder Montalbano.

— J'ai fait remarquer que l'éventuelle enquête du commissaire de Vigàta doit s'arrêter parce qu'elle interfère.

— Avec quoi ? demanda Montalbano au questeur.

Lequel n'arépondit pas mais mata Macannuco. Qui dit :

— Avec une enquête antérieure.

Alors Montalbano adécida de s'amuser. Il prit une expression extrêmement ahurie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, une enquête inférieure ?

— Il n'a pas dit « inférieure », mais « antérieure », précisa le questeur.

— Pardonnez-moi, mais d'après le Rigattini Fanfani et aussi selon le Devoto Oli, « antérieure » se dit d'une chose déjà survenue dans le passé. Donc si l'enquête sur Parisi a déjà été faite dans le passé par le *dottor* Macannuco, je ne vois pas comment une nouvelle enquête menée par moi puisse...

— Montalbano, par pitié, ne nous lançons pas dans la philologie ! supplia le questeur.

— J'ai utilisé antérieure dans l'acception de première, spécifia, dédaigneux, Macannuco.

— Mais moi, antérieurement, je n'ai mené aucune enquête sur Parisi ! protesta le commissaire.

— C'est nous qui la menons ! s'exclama Macannuco.

— Pour quel motif ?

— Pietro Parisi est sûrement un pédophile à la tête d'un réseau qui couvre toute l'Italie.

— Mais son nom antérieur était Eugenio ? demanda Montalbano avec une tête d'angelot.

— Quelle crétinerie il raconte ? demanda à son tour Macannuco, irrité, au questeur. Mon suspect s'appelle Pietro.

— Et le mien Eugenio.

— Ce n'est pas possible, rétorqua Macannuco.

— Je vous le jure solennellement ! dit Montalbano en se levant et en tendant le bras droit comme au serment de Pontida¹.

— Il ne vaudrait pas mieux faire un petit contrôle ? suggéra paternellement le questeur à Macannuco.

Celui-ci glissa la main dans sa poche, en tira une feuille, la déplia, la lut, blêmit, se leva, fit une courbette au questeur.

— Excusez-moi, je me suis trompé.

Et il sortit à pas de dindon.

— Nous vous avons fait perdre du temps, s'excusa le questeur.

— Je vous en prie ! dit Montalbano, magnanime. Vous voir est toujours un plaisir !

Tandis qu'il s'en retournait à Vigàta, il décida d'aller parler tout de suite à Parisi.

Il s'inventa une excuse. Il lui raconterait que Mlle Cosulich avait porté plainte contre lui, qu'on avait expertisé la lettre anonyme et que son écriture s'était avérée compatible.

En somme, il jetterait une ligne au hasard en espérant ramener quelque chose.

Il s'arappelait que via del Gambero était dans les parages du port. Il avait mis dans le mille.

Le 21 était un immeuble énorme avec un concierge.

— Eugenio Parisi ?

— Pas là.

— Qu'est-ce que ça veut dire « pas là » ?

— Ça veut dire précisément ce que j'ai dit.

Mais qu'est-ce qui leur prenait, aux concierges de Vigàta ?

— Mais il habite ici ?

— Pour habiter ici, il y habite.

Montalbano perdit patience.

— Le commissaire Montalbano, je suis !

— Et moi, le concierge Sciabica.

— Dites-moi seulement à quel étage il habite.

— Au dernier, le huitième.

Montalbano se mit en mouvement.

— Cassé, il est, l'ascenseur, lui cria le concierge.

Montalbano fit immédiatement demi-tour.

— Pourquoi est-ce que vous m'avez dit qu'il n'est pas là ?

— Passqu'y s'atrouve à Palerme, au 'pital. Sa femme y est allée aussi.

— Et depuis quand ?

— Depuis deux mois.

— Merci.

— Je vous en prie.

Un autre coup d'épée dans l'eau.

Il était en train de garer la voiture sur le parking du commissariat quand il vit sortir Catarella comme une fusée qui pointait sur lui.

Il avait un bras en l'air qu'il agitait en signe de grande nouvelle.

— Ah *dottori, dottori, dottori* !

Ça, ça signifiait une affaire plus importante encore qu'un coup de fil du questeur.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un cambriolage, il y a eu !

— Où ?

— Dans la rue qui s'appelle Mazzini, au numéro 14.

Le même quartier que celui des Peritore et de Mlle Cosulich !

— Qui téléphona ?

— Un type qui dit qu'y s'appelle Pirretta.

Pirrerà Antonino ! Le n° 9 de la liste !

— Quand est-ce qu'il téléphona ?

— Vers cinq heures et demie.

— Fazio, il est où ?

— Il est déjà sur les lieux.

Fazio se trouvait devant l'entrée du 41 de la via Mazzini, en train de parler avec quelqu'un. Il y avait aussi le fourgon de la Scientifique.

L'architecte avait édifié là une petite villa pour deux familles, sauf que le style était celui des chalets des Alpes bavaroises.

Toits pentus pour éviter l'accumulation d'une neige qui jamais, de mémoire d'homme, n'était tombée à Vigàta.

— Comment ont-ils procédé ? demanda Montalbano à Fazio.

— Monsieur est le concierge de l'immeuble d'à côté.

Le concierge tendit la main.

— Ugo Foscolo, dit-il.

— Dites donc, vous ne seriez pas né à Zante² ? demanda Montalbano.

— Racontez au commissaire ce qui s'est passé, l'incita Fazio.

1. Cérémonie d'adhésion, en 1167, des communes lombardes au Saint Empire romain germanique. D'une réalité historique plus que douteuse, elle est la référence fondatrice de l'actuelle Ligue du Nord.

2. Ugo Foscolo, poète et écrivain italien, est effectivement né à Zante, île Ionienne, en 1778.

QUATORZE

— Vers quatre heures cet après-midi, un fourgon s'est arrêté devant mon immeuble et celui qui conduisait m'a appelé. Il m'a dit qu'ils devaient mieux orienter la parabole de M. et Mme Pirrera qui est sur le toit du 41.

— Dites-moi exactement ce qu'ils voulaient de vous.

— Comme ils savaient que j'ai les clés du 41...

— Pourquoi est-ce que vous les avez ?

— La maison est à un étage, non ? Au rez-de-chaussée, ce sont M. et Mme Tallarita qui habitent, ils sortent à 7 heures du matin et rentrent à cinq heures de l'après-midi. Les Pirrera, qui habitent au premier, sortent à 8 heures, reviennent pour déjeuner, puis la femme revient vers cinq heures et demie, le mari, lui, vers les huit heures du soir. Donc ils me laissent les clés à moi pour les cas de nécessité.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient, ces hommes ?

— Que je leur ouvre la porte de l'immeuble et celle de l'escalier qui va sur le toit.

— Et vous l'avez fait ?

— Oh que oui.

— Vous avez attendu qu'ils finissent le travail ?

— Oh que non, je suis retourné dans ma loge.

— Et puis ?

— Au bout de trois quarts d'heure, je suis repassé, ils m'ont remercié et m'ont dit qu'ils avaient fini. Moi, je suis rentré.

— Combien étaient-ils ?

— Trois.

— Vous avez vu leurs visages ?

— À deux oui, le troisième non.

— Pourquoi ?

— Il avait une casquette et une écharpe remontée jusqu'au nez. Il

avait un refroidissement, il toussait.

— Merci, vous pouvez y aller.

— Maintenant, raconte-moi la suite, dit Montalbano à Fazio.

— *Dottore*, les trois sont montés sur le toit, ils ont défoncé la soupente, ils ont pénétré dans l'appartement des Pirrera et ils sont allés tout droit au coffre-fort. Ils l'ont ouvert et bonjour chez vous. C'est pour ça que j'ai appelé la Scientifique.

— Tu as bien fait. Qu'est-ce qu'il fait, M. Pirrera ?

— Il a une bijouterie. Il s'en occupe avec sa femme. Désespéré, il est.

— Et dans l'appartement, ils n'ont rien volé d'autre ?

— Il semble que non.

— Est-ce qu'Arquà est venu aussi avec ses hommes ?

Arquà était le chef de la Scientifique et Montalbano ne le supportait pas. Arquà en avait autant à son service.

— Écoute, je m'en vais à Marinella, tu me téléphones après.

— D'accord.

— Ah, je voulais te dire que j'ai eu toutes les 'nformations sur Pennino et Parisi. Pennino est sous surveillance de l'Antidroque. Parisi est depuis deux mois au 'pital à Palerme.

— Donc, Mlle Cosulich s'est trompée ?

— On dirait. Ah, écoute, tu peux retirer la surveillance nocturne des maisons. Désormais, on a perdu la partie.

Il tourna le dos, fit trois pas, revint en arrière.

— Demain matin, fais venir le concierge au commissariat. Il a vu le visage de deux des hommes. Montre-lui le fichier. Je n'espère pas qu'il reconnaîtra quelqu'un, mais il faut le faire.

À Marinella, il se déshabilla et se mit sous la douche pour obtenir un effet calmant. Les allers et retours à Montelusa, le cambriolage et le sentiment d'avoir perdu la partie lui avaient mis les nerfs.

Il y était arrivé, M. Z !

Il avait complètement changé de système et il avait réussi son coup !

Il avait tenu parole, il fallait le reconnaître.

Et il l'avait fait passer pour un con.

Il n'eut même pas envie d'aller voir ce que lui avait préparé Adelina pour le dîner.

Il resta sur la véranda en proie à un mélange de colère et

d'impuissance.

Désormais c'était clair. Il fallait regarder la vérité en face. L'heure de partir à la retraite avait sonné.

Le coup de fil de Fazio arriva une demi-heure plus tard.

— *Dottore*, le *dottor* Pirrera va passer au commissariat pour la plainte. Mais je voulais vous dire que la Scientifique a peut-être fait une découverte qui pourrait être 'mportante.

— À savoir ?

— Ils ont atrouvé 'ne clé sur le toit, 'ne clé d'automobile. D'après eux, un des voleurs l'a perdue, ils excluent qu'elle ait pu se trouver là avant.

— Il y a des empreintes ?

— Oh que non. Et pas non plus sur le coffre-fort. Et puis, je voulais vous rapporter un bruit que j'ai entendu.

— Je t'écoute.

— En fait, c'est pas un bruit, c'est un vrai tintamarre : Pirrera est un usurier.

— Bon à savoir. Qui a la clé ?

— Moi.

— J'arrive.

— Et qu'est-ce que vous venez faire ?

— Je te le dirai tout à l'heure.

Cette clé était pour lui comme une planche dans la tempête.

— M. Pirrera est parti ?

— À l'instant.

— Vous avez fait vite.

— Il est venu avec la liste prête. Un bijoutier sait ce qu'il a dans le coffre.

— Bien. Tu as les numéros de téléphone de tous les gens de la liste ?

— Oh que oui.

— Combien d'hommes tu as au commissariat en ce moment ?

— Cinq.

— Garde-les. Maintenant, tiliphone à tous les autres de la liste. Fais-toi aider par Catarella et d'autres.

— Qu'est-ce que je dois dire ?

— Que dans une heure, je les veux ici, au commissariat, avec toutes

leurs voitures.

— *Dottore*, mais dans une heure, il sera onze heures du soir !

— Et alors ?

— Peut-être que certains sont allés se coucher...

— S'ils sont couchés, qu'ils se lèvent.

— Et s'il y en a qui refusent ?

— Tu leur dis que tu as ordre de les amener ici, menottes aux poignets.

— *Dottore*, faites attention à ce que vous faites.

— Pourquoi ?

— Ce sont des gens riches, ils ont des bonnes relations, ils peuvent protester en haut lieu, vous faire des ennuis...

— Je m'en contrefous.

Soudain, il était redevenu le commissaire Montalbano d'autrefois.

— On procède de cette manière. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, ces messieurs laissent leur voiture ouverte, clés sur le contact et ils entrent dans la salle d'attente. Je ne veux pas qu'ils voient ce que nous faisons au parking. C'est clair ?

— Très clair.

— Et maintenant, zou, ne perds pas de temps.

Il resta plus ou moins une heure à la fenêtre, à fumer cigarette sur cigarette.

Puis Fazio entra.

— Ils sont tous là, à l'exception des Camera qu'il n'y a pas eu moyen de joindre. Vous savez quoi ? On a eu un coup de chance.

— C'est-à-dire ?

— Dix d'entre eux étaient aréunis pour une partie de bridge. Ils sont tous de mauvaise humeur et exigent des explications.

— On leur en donnera. La clé de la Scientifique, tu l'as ?

— Dans ma poche.

— Combien il y a de voitures ?

— Vingt-quatre. Il y en a qui en ont plusieurs.

— Commence la vérification.

Il arriva à la seizième cigarette la gorge sèche, avec le bout de la langue qui lui brûlait.

Puis Fazio fit irruption, triomphant.

— C'est la clé de la voiture de l'ingénieur Tavella, il n'y a pas de doute !

— J'en aurais parié mes roubignolles, lâcha Montalbano.

Fazio le dévisagea, ahuri.

— Vous le soupçonniez déjà ?

— Oui, mais pas dans le sens que tu crois.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Renvoie tout le monde avec nos excuses. À l'exception de Mlle Cosulich, de Tavella et de Maniace.

— Et pourquoi pas seulement Tavella ?

— Mieux vaut lever un rideau de fumée. Quand les autres seront partis, reviens avec Mlle Cosulich. Attention, mets quelqu'un de garde dans la salle d'attente. Ni Tavella ni Maniace ne doivent sortir. Pour aucune raison.

Cinq minutes plus tard, Angelica était là, accompagnée de Fazio.

— Asseyez-vous.

Les deux s'assirent sur les sièges devant le bureau.

La première chose que Montalbano remarqua fut que les merveilleux yeux célestes d'Angelica semblaient avoir perdu leur couleur.

— Excusez-moi de vous avoir retenue, mademoiselle. Mais c'était seulement pour vous dire que nous avons enquêté à fond sur les deux noms que vous nous avez aimablement communiqués. Aucun des deux, malheureusement, ne peut être l'auteur de la lettre anonyme.

Angelica haussa les épaules, 'ndifférente.

— Ce n'était qu'une hypothèse de ma part.

Montalbano se leva, elle fit de même. Le commissaire lui tendit la main.

Celle d'Angelica était froide.

— Au revoir. Fazio, s'il te plaît, raccompagne mademoiselle et puis fais entrer M. Maniace.

— Au revoir, dit Angelica sans le regarder.

Avec Maniace, il devait 'nventer quelque chose.

— Bonsoir, lança celui-ci en entrant.

— Bonsoir, répondit Montalbano en se levant et en lui tendant la main. Asseyez-vous. Nous n'en avons que pour quelques secondes.

— À votre disposition.

— Un certain Davide Marcantonio soutient avoir été, voilà dix ans,

votre associé dans une agence de pompes funèbres. Or, comme Marcantonio est inculpé...

— Un instant, l'interrompt Maniace. Je ne connais aucun Marcantonio et je n'ai jamais eu d'agence de pompes funèbres.

— Vraiment ? Vous êtes né à Pietraperzia ?

— Non, à Vigàta.

— Alors, il doit s'agir d'un cas d'homonymie. Excusez-moi. Au revoir. Fazio, raccompagne monsieur.

Fazio revint à la course.

— Je vais chercher Tavella ?

— Non, laisse-le cuire dans son jus. Il a vu qu'avec Cosulich et Maniace on a réglé ça à toute vitesse. Et maintenant, il est en train de se demander pourquoi on ne l'appelle pas. Plus il sera nerveux, mieux ce sera.

— *Dottore*, vous m'expliquez comment vous avez fait pour penser tout de suite à lui ?

— Tu m'as dit que Tavella, à cause de son vice du jeu, est couvert de dettes. Et tu m'as dit aussi que Pirrera fait l'usurier. Deux plus deux, égale... ?

— Quatre, répondit Fazio.

— Et ça, c'est ce qu'ils veulent nous faire croire. Et en fait, dans ce cas particulier, deux et deux ne font pas quatre, mais un autre chiffre.

Fazio bondit sur sa chaise.

— Alors, vosseigneurie pense que...

— ... que Tavella est un bouc émissaire idéal. Mais je peux me tromper. Il y a des bars ouverts à cette heure-ci ?

— Dans le voisinage, non. Mais si vous voulez un café, Catarella a une cafetière. Il en fait du bon.

Après le café, Montalbano dit à Fazio d'aller chercher Tavella.

C'était un quadragénaire maigre, bien vêtu, bouclé, avec des lunettes et quelques légers tics.

— Asseyez-vous, monsieur Tavella. Je suis désolé de vous avoir fait attendre, mais je devais d'abord faire quelques vérifications.

Tavella s'assit en ajustant le pli de son pantalon. Puis il se toucha deux fois l'oreille gauche.

— Je ne comprends pas pourquoi...

— Vous allez comprendre. Et ayez la courtoisie de ne pas faire

d'observations mais de répondre à mes questions. Comme cela, nous finirons plus vite. Où sont les clés de votre voiture ?

— Le monsieur ici présent nous a dit que nous devons...

— Ah, c'est vrai. Fazio va les prendre.

Avant de sortir, Fazio le fixa. Montalbano lui rendit son regard. Ils s'accomplirent au vol.

— Où travaillez-vous, monsieur Tavella ?

— À la commune, au service du domaine. Je suis comptable.

— Cet après-midi, vous n'êtes pas allé travailler ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'avais demandé un congé pour donner un coup de main à ma femme. Ce soir, nos amis venaient pour la partie de bridge habituelle.

— J'ai compris.

Fazio revint avec les clés. Elles étaient deux, attachées à un anneau de métal.

Il les posa sur le bureau.

— Regardez-les bien, monsieur. Ce sont celles de votre voiture ?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

Tavella se leva à demi sur son siège pour les regarder de plus près.

Il se toucha deux fois l'oreille gauche.

— Oui, ce sont les miennes.

— L'une est pour le contact, l'autre pour le coffre, c'est ça ?

— C'est ça.

— Alors, expliquez-moi comment il se fait que sur les clés de contact, il n'y ait pas vos empreintes ?

Tavella eut l'air ahuri. Il ouvrit la bouche et la referma. Sentit le besoin urgent d'ajuster le pli de son pantalon. Et de se toucher quatre fois l'oreille gauche.

— Ce n'est pas possible ! Comment aurais-je fait pour venir sans utiliser la clé ?

— Parce que, celle que vous avez utilisée, c'est une autre. Fazio, mets-la sur le bureau.

Fazio enfila des gants, sortit une enveloppe de plastique, en tira la clé, la posa sur le bureau à côté des deux autres.

— Celle que vous voyez sur le porte-clés, Fazio l'a remplacée avant de venir ici.

— Je n'y comprends plus rien, dit Tavella en se touchant huit fois l'oreille gauche. Et cette autre clé à moi, comment se fait-il que vous l'ayez ?

— Parce qu'elle a été trouvée sur le toit de l'immeuble de M. Pirrera, où a eu lieu aujourd'hui un cambriolage. Vous devez certainement le savoir.

Tavella adevint d'un coup blême comme un mort. Puis il bondit sur ses pieds, tremblant des pieds à la tête.

— Ce n'est pas moi ! Je le jure ! Le double des clés est chez moi.

— Asseyez-vous, je vous prie. Et essayez de vous calmer. Où est-ce que vous les gardez, ces doubles ?

— Accrochés près de la porte de la maison.

Montalbano lui tendit le téléphone direct.

— Votre femme sait conduire ?

— Non.

— Appelez-la et demandez-lui si le double des clés est encore là.

Les mains de Tavella tremblaient tellement qu'il se trompa à deux reprises en faisant le numéro. Fazio intervint, tandis que l'oreille gauche du comptable était martyrisée.

— Donnez-moi le numéro.

Tavella le lui dit, Fazio le composa et lui passa le combiné.

— Allô, Ernestina ? Non, non, il ne m'est rien arrivé, je suis encore au commissariat. Un contretemps, une brouille. Oui, je vais bien, sois tranquille. Il faudrait que tu me rendes un service. Va voir si le double des clés de la voiture est à sa place.

Tavella avait le front trempé de sueur. L'oreille gauche était devenue rouge comme un piment.

— Non, elles ne sont pas là ? Tu as bien regardé ? Bon, à tout à l'heure.

Il posa le combiné et écarta les bras, d'un air désolé.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Donc, vous ne savez pas depuis quand elles ont disparu.

— Mais je n'y faisais pas attention ! Elles étaient là, avec les autres, celles de la cave, celles du grenier...

— Répondez-moi sincèrement, monsieur.

— Et jusqu'à maintenant, j'ai fait quoi ?

— Vous devez de l'argent à Pirrera ?

Tavella n'eut pas un instant d'hésitation.

— Oui. Ce n'est pas un secret. Tout le monde le sait.

— Vos amis aussi ?

— Bien sûr !

— Combien lui devez-vous ?

— Au début, c'était 100 000 euros, maintenant, c'est devenu 150 000.

— Pirrera est un usurier ?

— Jugez vous-même. Ça fait trente ans qu'il ne fait rien d'autre que sucer le sang de la moitié des gens du coin !

Une très grande, inexplicable, ou peut-être trop explicable fatigue fondit soudain sur le commissaire.

— Monsieur Tavella, malheureusement, je suis contraint de vous garder.

Le malheureux se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer.

— Croyez-moi, je ne peux pas faire autrement. Vous n'avez pas d'alibi, la clé de votre voiture a été retrouvée sur le lieu d'un cambriolage, vous avez de bonnes raisons de détester Pirrera...

La colère de devoir obéir à des règles abstraites et la peine pour ce malheureux qu'il sentait certainement 'nnocent le rendaient malade.

— Vous allez pouvoir avertir tout de suite votre femme. Et demain matin, appelez donc votre avocat. Fazio, occupe-toi de tout.

Il sortit en courant, comme si rester dans son bureau lui faisait manquer d'air.

En passant devant Catarella, il le vit occupé à l'ordinateur.

— Le jeu habituel ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Comment ça va ?

— Mal. Mais mon collègue, qui est moi, est en train d'arriver.

Quelque chose, en lui, s'aréveilla.

Mais pourquoi devait-il suivre à la lettre le manuel de comportement du parfait commissaire ?

Quand avait-il jamais fait ça ?

Il revint en courant à son bureau.

Fazio avait la main sur le combiné pour appeler la femme du comptable.

Tavella continuait à pleurer.

— Fazio, un mot.

Fazio le rejoignit dans le couloir.

— Moi, ce type, je le renvoie chez lui.

— D'accord, mais...

— Écris un rapport où tu dis que notre cellule n'est pas utilisable à cause d'une inondation antérieure.

— Mais il ne pleut pas depuis un mois !

— Justement, c'est pour ça qu'elle est antérieure.

Puis il rentra.

— Monsieur Tavella, je vous laisse en liberté, allez retrouver votre femme. Mais demain matin à 9 heures, revenez avec votre avocat.

Et avant que Tavella, abasourdi, acommence à le remercier, il sortit.

QUINZE

Il avait complètement perdu le 'pétit.

Il s'installa comme d'habitude sur la véranda.

Désormais, il était plus que clair que M. Z était quelqu'un de la liste.

De chacune des victimes il connaissait non seulement vie, mort et miracles, mais aussi les habitudes, ce qu'elles faisaient chaque jour.

Allez savoir depuis combien de temps M. Z s'était emparé de la clé de Tavella, un soir où il était allé chez lui pour jouer au bridge !

Mais pourquoi M. Z, qui était, si vraiment il figurait sur la liste, une personne insoupçonnable, s'était-il mis à la tête des voleurs ?

Dans une lettre anonyme, il avait écrit que dans le butin il ne lui revenait rien, il laissait tout à ses complices.

Mais pourquoi le faisait-il ? Pour s'amuser ? Allons !

Il cherchait certainement quelque chose d'important pour lui-même.

Et il l'avait atrouvé, si les vols étaient finis.

M. Z ne cherchait pas au hasard, mais quelque chose de précis.

Et donc, il savait où cette chose se trouvait.

Le seul vol qui 'ntéressait M. Z était le dernier chez les Pirrera.

La preuve en était qu'il avait laissé l'indice contre Tavella.

Qui était 'ne espèce de rideau qui tombait à la fin de la représentation.

Tous les vols précédents avaient servi à payer l'œuvre de la bande. Et peut-être pour égarer l'enquête.

Peut-être M. Z, comme Tavella, devait-il de l'argent à Pirrera ?

Ou bien Pirrera gardait-il dans le coffre-fort quelque chose qui 'ntéressait M. Z ?

Et toujours à propos de M. Z, il y avait quelques considérations à faire.

Toutes les pirsonnes de la liste s'aconnaissaient, se fréquentaient.

Pourquoi était-ce à ce moment seulement que M. Z avait adécidé de

se mettre à cambrioler ses amis ?

Quel avait été l'événement déclencheur ?

Quelle avait été la nouveauté qui l'avait conduit à devenir un délinquant ?

Et encore : comment avait-il fait pour se mettre en contact avec une bande de voleurs ? Ce n'est pas comme si on les trouvait sur le marché, qu'on puisse aller au pôle emploi pour dire :

— Bonjour, j'aurais besoin de trois voleurs experts.

En tout cas, il se promet que le lendemain il appellerait Pirrera pour le mettre sous pression.

Il s'était à peine couché qu'Angelica lui revint en tête.

Il y avait quelque chose dans son attitude, quand il lui avait communiqué que Pennino et Parisi étaient hors de cause, qui l'avait frappé.

Elle était restée complètement indifférente.

Et lui, en revanche, il s'était attendu à une autre réaction.

Angelica lui était apparue *astutata*, éteinte.

Peut-être la direction générale de la banque avait-elle décidé sa mutation ?

Enfin, il s'endormit.

Mais il ne dormit guère plus d'une demi-heure parce qu'il s'aréveilla d'un coup.

Il lui était venu une pensée aiguë, gênante, qui l'avait 'mpêché de continuer à dormir.

Non, ça n'avait pas été une pensée, mais une image.

Laquelle ?

Il se pressura la cervelle pour se l'arappeler.

Catarella dans son cagibi en train de jouer à l'ordinateur.

Qu'est-ce que ça venait faire là ?

Ensuite, il s'arappela parfaitement les mots de l'explication qu'il lui avait fournie :

La consistance de ce jeu consiste à faire le plus mal qu'on peut faire au couple adversaire, à savoir l'ennemi, en évitant que son collègue soit mis en grave danger.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

Obscurément, il sentait que ces mots étaient très importants.

Mais par rapport à quoi ?

Il se creusa la cervelle jusqu'à l'aube.

Puis, avec les premières lueurs du jour, un peu de lumière entra aussi dans sa coucourde.

Et lui, d'un coup, ferma les yeux, comme pour arefuser cette lumière.

Une lumière qui lui faisait très mal.

Une lumière qui lui avait donné, comme 'ne lame de couteau, un douloureux élancement au cœur.

Non. Ce n'était pas possible !

Et pourtant...

Non, c'était absurde de pinser une chose pareille...

Et pourtant...

Il se leva, il ne pouvait plus rester couché.

MonDieumonDieumonDieu...

Est-ce qu'il priait ?

Il mit son maillot de bain.

Ouvrit la porte-fenêtre de la véranda.

L'air était frais, il faisait hérissier les poils.

Il sortit sur la plage, se jeta dans l'eau.

S'il lui venait une crampe et qu'il se noyait, tant mieux.

MonDieumonDieumonDieu...

Trempé comme il l'était, il alla dans la cuisine, se fit l'habituelle cafetière, la but tout entière.

Le son du tiliphone fut comme une rafale de mitraille.

Il jeta un coup d'œil à la montre. À peine six heures et demie.

— *Dottore* ? Fazio, je suis.

— Dis-moi.

— On a trouvé un type tué.

— Où ça ?

— Dans une draille au hameau Bellagamba.

— Et où c'est ?

— Si vous voulez, je passe vous prendre en voiture.

— C'est bon.

Il adécida de taire à Fazio la pinsée insoutenable qui lui était venue. Avant, il avait besoin d'opérer de solides vérifications.

— Qui a téléphoné ?

— Un *viddrano*, un paysan qui a dit un nom que Catarella n'a pas compris.

— Il a donné des détails ?

— Aucun. Il a dit que le mort s'atrouvait dans un fossé juste à côté d'un gros rocher marqué d'une croix noire.

— Catarella lui a demandé d'attendre ?

— Oui.

Ils trouvèrent facilement le gros rocher à croix noire.

Tout autour, une vraie désolation, pas une maison même à prix d'or, mais seulement des touffes de sagine, des herbes folles à perte de vue, quelques arbres chétifs. Les seuls êtres vivants étaient des sauterelles longues comme le doigt et des mouches qui volaient en essaims si serrés qu'on aurait dit des voiles noirs dans l'air. On n'entendait pas un seul aboiement de chien.

Et surtout, l'homme qui avait découvert le *catafero*, le cadavre, n'était pas là.

— Le type est parti. Il a fait son devoir, mais il ne veut pas d'emmerdes, dit Fazio.

Le mort était dans le fossé parallèle à la draille.

Il était couché sur le dos, yeux écarquillés et bouche tordue dans une espèce de ricanement.

Torse nu, il montrait une énorme quantité de poils sur la poitrine mais avait toujours pantalon et chaussure. Aucun tatouage visible.

Montalbano et Fazio s'accroupirent pour mieux le scruter.

Il s'agissait d'un quadragénaire avec une barbe de quelques jours.

Les blessures évidentes, sur lesquelles s'agitaient un million et quelque de mouches, étaient au nombre de deux.

L'épaule gauche apparaissait bleuâtre et tuméfiée.

Fazio enfila ses gants, s'allongea sur le ventre et souleva légèrement le cadavre.

— La balle doit être encore dans l'épaule. Mais la blessure n'est pas infectée, dit-il.

L'autre blessure lui avait dévasté le cou.

— Et celle-là, en revanche, a un orifice de sortie, constata le commissaire. Ils doivent lui avoir tiré dans la nuque.

Fazio répéta l'opération.

— Vrai, c'est.

Puis il passa une main sous le bassin du mort.

— Pas de portefeuille dans la poche arrière. Peut-être qu'il le gardait dans sa veste. D'après moi, il est mort depuis quelques jours.

— D'après moi aussi.

Montalbano poussa un long soupir. Maintenant acommençait le grand tracassin du proc', de la Scientifique, du médecin légal... Mais il voulait partir le plus tôt possible de ce lieu désolé.

— Appelle le cercle équestre, va. Je te tiens compagnie jusqu'à ce qu'ils arrivent, après je m'en vais. Ce matin, Tavella doit venir.

— Ah oui. Et il y a aussi Ugo Foscolo, le concierge, qui vient, pour voir s'il areconnaît...

Montalbano eut une illumination soudaine.

Mais il n'y avait rien qui la justifiait.

— Tu l'as, son numéro de téléphone ?

— De qui ?

— De Foscolo.

— Oh que oui.

— Appelle-le tout de suite, fais-le venir ici et montre-lui le corps.

Fazio le fixa d'un air perplexe.

— *Dottore*, mais comment vous faites pour pinser que...

— Je ne sais pas, c'est un truc qui me passe par la tête, mais on n'a rien à perdre à essayer.

Fazio donna les coups de fil nécessaires.

Mais une heure passa avant qu'arrive le Dr Pasquano.

Qui jeta un regard circulaire.

— Sympa, le coin, vraiment rigolo. On nous fera jamais retrouver un *catafero*, je sais pas, moi, dans une boîte de nuit, sur un manège... Évidemment, je suis arrivé le premier.

— Malheureusement, oui, dit Montalbano.

— Putain de putasse de merde, j'ai passé la nuit au cercle et je suis mort de sommeil, s'exclama Pasquano, irrité.

— Vous avez perdu ?

— Mêlez-vous de vos oignons, répliqua le médecin, comme toujours courtois et d'un langage distingué.

Signe qu'il avait perdu. Et sans doute beaucoup.

— Et monsieur le proc' Tommaseo, quand daignera-t-il arriver ?

— Je l'ai appelé en premier, intervint Fazio, et il m'a dit que d'ici

une petite heure maximum il serait là.

— S'il ne va pas se planter dans un poteau, dit Pasquano, toujours plus nerveux.

Tout le monde savait que le proc' Tommaseo conduisait comme en proie à des hallucinogènes.

— En attendant, donnez un coup d'œil au mort, suggéra Montalbano.

— Allez le donner vous-même, moi je vais me reprendre quelques heures de sommeil, dit le médecin.

Et il se glissa dans le corbillard en jetant dehors les deux porteurs.

— Prenez ma voiture, proposa Fazio à Montalbano. Moi, je rentrerai avec l'un d'entre eux.

— À plus tard, dit le commissaire.

— Ah, *dottori* ! Je dois vous acommuniquer qu'en salle d'attentement, il y aurait qu'il y a un homme en attentement de vosseigneurie pirsonnellement.

— Tavella.

— Oh que non, Trivella.

— Bon, d'accord, fais-le venir dans mon bureau.

Tavella était beaucoup moins nerveux que la veille. De fait, il ne se toucha qu'une fois l'oreille. Il avait surmonté le choc de l'accusation soudaine et fausse.

— Je voulais avant tout vous remercier pour votre compréhension... Montalbano coupa court.

— Vous avez appelé votre avocat ? Vous lui avez parlé ?

— Oui. Mais il ne pourra venir que dans une demi-heure.

— Alors, retournez en salle d'attente et quand il arrive, faites-moi avertir.

Sur la ligne directe, il appela le proc' Catanzaro qui s'occupait des casses et braquages.

Ils avaient de la sympathie l'un pour l'autre et se tutoyaient.

— Montalbano, je suis. Tu peux rester un quart d'heure à l'appareil ?

— Disons dix minutes.

Il lui raconta tout ce qui concernait les cambriolages et Tavella.

— Fais-moi un rapport écrit et en attendant envoie-moi ici tout de suite Tavella et son avocat, dit à la fin Catanzaro.

Avec une sainte patience, il s'attaqua à l'écriture à la main du rapport que Catarella recopierait ensuite sur l'ordinateur.

Après une demi-heure, ce dernier l'avertit que l'avocat était là.

— Fais-les venir.

Il s'en débarrassa en cinq minutes et les envoya à Catanzaro.

Il lui fallut une autre demi-heure pour finir le rapport qu'il remit à Catarella.

Puis il appela Fazio.

— Où en êtes-vous ?

— *Dottore*, le proc' Tommaseo a tamponné une vache.

Ça, c'était une nouveauté. Tommaseo avait tout tamponné, arbres, poubelles, poteaux, bornes routières, camions, troupeaux de moutons, chars d'assaut, mais une vache, jamais jusque-là.

— Foscolo est venu ?

— Oui, mais il ne l'a pas reconnu.

Tant pis, l'illumination n'avait pas fonctionné.

— En somme, t'en as pour toute la matinée ?

— C'est ce qu'on dirait.

— Et Pasquano, qu'est-ce qu'il fait ?

— Par chance, il dort.

Vers une heure, comme il se levait pour aller manger, Tavella l'appela.

— Le *dottor* Catanzaro m'a mis en détention à domicile. Mais je vous jure, commissaire, que je...

— Vous n'avez pas besoin de jurer, je vous crois. Vous verrez que tout se résoudra pour le mieux.

Il sortit du commissariat, alla chez Enzo mais mangea léger.

Après l'habituelle promenade, il rentra au commissariat.

Fazio l'attendait.

— Qu'est-ce qu'il a dit, Pasquano ?

— C'était 'mpossible de l'approcher, alors, imaginez, lui demander quelque chose. Il était dans une fureur à faire peur.

— Ce soir, je lui téléphone. Mais je sais déjà ce qu'il va me dire.

— À savoir ?

— Que la première blessure, celle à l'épaule, a été infligée il y a environ quarante-huit heures avant le tir dans la nuque qui l'a tué.

— Et qui lui a tiré dessus ?

— Le premier coup ? Tu ne devines pas ?

— Oh que non.

— Notre Loschiavo.

— Merde !

— Du calme ! Il l'a seulement blessé et il a agi en état de légitime défense. Je l'écrirai, moi, le rapport au questeur.

— Et comment ça s'est passé, selon vous ?

— Durant la fusillade au cabanon des Sciortino, Loschiavo en a blessé un. La balle lui est restée dans l'épaule, mais les complices ne savaient pas la soigner et ils ne pouvaient pas l'emmener au 'pital. Après, la blessure s'est infectée et ses collègues, de peur de complications, ont adécidé de le tuer. Quand Pasquano extraira la balle, nous saurons si ce que je pense est juste ou pas.

— Ça l'est peut-être, dit Fazio.

— Donc, cet homme est mort avant le casse chez Pirrera, continua le commissaire.

— C'est évident.

— Mais les voleurs étaient toujours trois. C'est Foscolo qui nous l'a dit.

— C'est vrai.

— Et on ne peut en tirer qu'une seule conclusion. Que M. Z a pris part en pirsonne au cambriolage, en remplacement du mort. Ce devait être celui qui avait la casquette et l'écharpe et faisait semblant d'avoir un refroidissement.

— C'est probable. Mais c'est sûr qu'en faisant ça, il s'est exposé à un énorme risque.

— Ça en valait la peine.

— Comment ça ?

— Je suis arrivé à la conclusion que le seul cambriolage qui 'ntéressait M. Z, c'était justement le dernier. Les précédents ont servi à payer les types de la bande et peut-être à brouiller les pistes. Il y avait sûrement quelque chose dans le coffre-fort de Pirrera, en plus des bijoux. Maintenant, ce quelque chose est aux mains de M. Z et nous n'entendrons plus parler de cette bande. Mais je suis convaincu que, d'ici peu, il y aura des conséquences. Je m'attends à une espèce de feu d'artifice.

— Vraiment ? Mais nous, on reste sans rien en main.

— Peut-être qu'il y a encore 'ne route à suivre.

— Je vous écoute.

— Tout en continuant à chercher des informations sur les trois noms de la liste que je t'ai donnée l'autre jour, tu devrais retourner voir, avec une excuse quelconque, la veuve Cannavò, la *strucciolera*.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tu vois, Fazio, c'est une idée plus inconsistante qu'un fil de toile d'araignée. Mais on ne peut pas la négliger. Tu dois essayer de savoir s'il y a une nouveauté quelconque qui est arrivée dans le groupe des amis des Peritore, il y a trois ou quatre mois.

— Quel genre de nouveauté ?

— Je ne sais pas. Mais fais-toi tout raconter, presse-la comme un citron.

— J'y vais tout de suite.

Une petite vingtaine de minutes plus tard, Fazio l'appela.

— La veuve est allée trouver son fils à Palerme.

— Tu sais quand elle rentre ?

— Le concierge dit demain en fin de matinée.

Un peu avant les huit heures, il souleva le combiné et appela le Dr Pasquano.

— Qu'est-ce que vous me racontez, docteur ?

— À vous de choisir. Le Petit Chaperon Rouge ? La Fable du Fils substitué ? 'ne blague ? Vous la connaissez celle du médecin et de l'infirmière ?

— Docteur, s'il vous plaît, il est tard et *iu sugnu stancu*, moi je suis fatigué.

— Pourquoi ? Moi non ?

— Docteur, je voulais savoir...

— Je le sais ce que vous vouliez savoir ! Et moi, je vous le dis pas, c'est bon ? Attendez le rapport.

— Mais pourquoi vous êtes si nerveux ?

— Parce que j'en ai plein le cul.

— Je peux vous poser 'ne seule question ?

— Une seule ?

— Une. Parole d'honneur.

— Ah ah ! Ne me faites pas rire ! La parole d'honneur, ce sont les hommes qui la donnent. Mais vous n'êtes pas un homme, vous êtes une

demi-épave ! Pourquoi est-ce que vous ne démissionnez pas ? Vous n'avez pas compris que vous êtes décrépît, là ?

— Ça y est, vous vous êtes soulagé ?

— Oui. Et maintenant, posez-moi cette putain de question et puis allez dans un hospice de vieux.

— À part que vous êtes plus vieux que moi et que vous ne pourrez même pas aller dans un hospice passque vous n'aurez jamais l'argent pour payer la pension, vu que vous aurez tout perdu au jeu, la question est la suivante : vous avez retiré la balle de l'épaule ?

— Ah, là, je vous coince ! Vous vous sentez merdeux, hein ?

— Pourquoi ?

— Passque vous, dans la police, vous tirez sur les gens et vous vous en rendez même pas compte !

C'était ce qu'il voulait savoir.

— Je vous remercie de votre exquise courtoisie, docteur. Et je vous souhaite beaucoup de chance ce soir au cercle.

— Allez donc vous faire foutre !

SEIZE

Il n'avait pas envie de retourner à Marinella.

Parce que ça signifierait rester seul.

Et rester seul signifierait se remettre à pinser à cette idée qui lui était venue durant la nuit.

Et qui le faisait sentir très mal.

Alors, cher Montalbano, t'es un lâche ? Tu n'as pas le courage d'affronter la situation ?

Je n'ai jamais prétendu être un héros, s'répondit-il.

Et puis pirsonne aime faire hara-kiri.

Il adécida d'aller dîner chez Enzo.

— Qu'est-ce qui fut ? Adelina s'est mise en grève ?

— Non, j'ai oublié au four ce qu'elle m'avait préparé, ça brûla.

Calembredaines, toujours. En toutes occasions. Il en disait, des calembredaines, et on lui en disait.

— Ah, *dottore*, je voulais vous dire que la demoiselle n'est pas encore passée prendre le paquet.

Et comment était-ce possible ? Elle l'avait oublié ? Ou elle avait eu des choses plus sérieuses à pinser ?

— Donne-le-moi.

— Je vous l'amène tout de suite.

Cette requête, il ne savait pas d'où elle lui était sortie, sûrement pas de la coucourde.

Enzo le lui apporta et il l'empocha.

Qu'est-ce qu'il allait en faire ? Il ne le savait pas.

— Qu'est-ce que vous prendrez ? demanda Enzo.

Il mangea beaucoup et lentement pour faire passer le temps.

Ensuite, il alla au cinéma.

— Attention, commissaire, la dernière projection a commencé

depuis dix minutes.

— Peu importe.

Peut-être les dix minutes perdues au début étaient-elles fondamentales, vu que de ce film, qui parlait d'espionnage, il ne comprit rien de rien.

Il sortit qu'il était minuit et demi.

Il monta en voiture et ses mains sur le volant dirigèrent le véhicule vers la via Constantino Nigra.

Il s'arrêta, comme l'autre fois, devant l'entrée de service de l'immeuble en forme de cornet à glace.

Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Il ne le savait pas, il suivait son instinct, la raison n'y était pour rien.

Dans la rue, pas âme qui vive. Il descendit, traversa, ouvrit la porte, la referma.

À l'intérieur, c'était tout pareil que ce qu'il avait déjà vu. Il monta dans l'ascenseur, pressa le bouton de l'avant-dernier étage.

Il monta à pied l'escalier jusqu'au dernier, en essayant de faire le moins de bruit possible.

Il appuya son oreille contre la porte.

D'abord, il ne perçut rien, seulement le battement accéléré de son cœur.

Puis il entendit, au loin, Angelica qui parlait à haute voix.

Après quelques instants, il se rendit compte qu'il n'y avait personne avec elle, elle était seulement en train de téléphoner.

Et comme la voix d'Angelica était certaines fois plus proche et d'autres fois plus lointaine, il comprit qu'elle parlait dans son portable en marchant d'une pièce à l'autre.

Puis il l'entendit très proche.

Angelica était énervée, presque hystérique.

— Non ! Non ! Moi, je t'ai toujours tout dit ! Je ne t'ai jamais rien caché ! Quel intérêt j'aurais eu de te taire une chose aussi importante ? Tu me crois ou pas ? Alors, tu sais ce que je vais faire ! Je coupe et bonne nuit !

Ensuite, elle avait dû le faire, parce que Montalbano entendit qu'elle s'était mise à pleurer, désespérée.

Pendant un instant, il fut tenté d'ouvrir la porte et de se précipiter pour la réconforter.

Mais il eut la force de faire demi-tour et de se diriger vers l'escalier.

Il arriva à Marinella qu'il était 1 heure passée.

Il se déshabilla, passa le maillot, sortit sur la plage, se mit à courir au bord de l'eau.

Une heure et demie plus tard, il tomba sur le ventre et resta là, sur le sable.

Ensuite, il trouva l'énergie pour revenir en arrière du même pas de course.

Il alla se coucher, épuisé, à 4 heures du matin.

Il était mort de fatigue et dans l'impossibilité absolue de réfléchir.

Il avait obtenu ce qu'il cherchait.

— *Dottori*, vous voulez un café ?

— Quelle heure il est ?

— Presque 9 heures.

— Amène-m'en un double.

Non ! Non ! Moi, je t'ai toujours tout dit ! Je ne t'ai jamais rien caché ! Quel intérêt j'aurais eu de te taire une chose aussi importante ?

Ça pouvait signifier tout et rien.

Après s'être bu le café, il alla prendre sa douche.

Puis il entendit la voix d'Adelina derrière la porte de la salle de bains.

— *Dottori*, téléphone.

— Qui est-ce ?

— Catarella.

— Dis-lui que je le rappelle dans cinq minutes.

Il se dépêcha, il avait le pressentiment qu'avec le meurtre du voleur quelque chose avait changé, et que l'affaire aurait des conséquences, même s'il ne comprenait pas lesquelles.

— Catarè, Montalbano je suis.

— Ah, *dottori* ! M. Pirrera se suicida.

— Qui a téléphoné ?

— Sa femme.

— Fazio est au courant ?

— Oh que oui, étant donné que le suicide fut dans la bijouterie via De Carlis, lui s'atrouvant sur les lieux.

Ce devait être la via De Carolis.

— J'arrive.

Fazio l'attendait devant le rideau de fer baissé à moitié.

Non loin, quatre curieux parlaient à voix basse.

La nouvelle du suicide ne s'était pas encore répandue, les journalistes et les opérateurs des télé locales ne savaient rien.

— Il s'est tiré une balle ?

En général, les bijoutiers ont toujours une arme à portée de main.

Et ça finit qu'ils font des dégâts en se mettant à tirer contre les braqueurs.

— Oh que non, il s'est pendu dans l'arrière-boutique.

— Qui l'a découvert ?

— Sa femme, la pauvre. Elle a eu la force de me raconter que Pirrera ce matin est venu ici une heure plus tôt que d'habitude. Il a dit qu'il devait mettre de l'ordre dans les registres. Sa femme en revanche est arrivée comme toujours vers neuf heures moins le quart et elle l'a découvert.

— Elle est dedans ?

— Mme Pirrera ? Oh que non, *dottore*. Elle se sentait très mal. Je l'ai fait transporter en ambulance au 'pital de Montelusa.

— Il n'a pas laissé d'écrit ?

— Oh que oui, un billet d'une ligne : « Je paye pour ce que j'ai fait. » Et la signature. Vous voulez y donner un coup d'œil ?

— Non. Tu as appelé le cirque équestre ?

— Oh que oui, *dottore*.

Qu'est-ce qu'il faisait encore là ?

— Moi, je vais au bureau.

Tout bien pesé, il pouvait se dire satisfait, même si la confirmation de ce qu'il avait pîné lui venant à travers un suicide n'était pas un objet de grande satisfaction.

M. Z avait sûrement atrouvé dans le coffre-fort de Pirrera ce qu'il cherchait.

À savoir la preuve de ce que Pirrera avait fait.

Mais qu'avait fait Pirrera ?

Ou bien : pourquoi M. Z cherchait-il ce qu'il cherchait ?

Le savoir résoudrait tout.

— Sûr que c'est un suicide ? demanda Montalbano à Fazio quand ce

dernier revint au commissariat.

— Tout à fait sûr. En tout cas, la Scientifique a emmené le billet pour l'examen calligraphique. Je dois vous dire une chose. Vous vous rappelez que j'avais mis l'agent Caruana derrière l'ingénieur De Martino ?

— Oui.

— J'ai dit à Caruana de ne plus s'en occuper. Maintenant, il me semble adémontré que l'ingénieur n'a rien à voir avec les cambriolages.

— Tu as bien fait. À quel point tu en es avec les autres noms ?

— *Dottore*, là, entre cambriolages et meurtres, on peut pas dire que j'ai eu beaucoup de temps. Mais nous pouvons éliminer un autre nom.

— Lequel ?

— Costa Francesco.

Eignorant, celui qui n'avait pas de titre d'études.

— Pourquoi ?

— C'est presque un nain et donc...

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'un nain ne pourrait pas...

— Laissez-moi finir. Ugo Foscolo m'a parfaitement décrit les trois voleurs et aucun d'eux n'est un nain.

— Vrai, c'est.

— Et il ne peut non plus être M. Z passque vous avez justement démontré qu'il prit part au cambriolage.

— Tu as raison. Alors, il reste deux noms, pour l'instant. Schirì et Schisa. Va donc besogner.

Il lui fallut un peu plus d'une heure pour écrire le rapport sur la fusillade au cabanon des Sciortino, de manière que le comportement de Loschiavo apparaisse irréprochable.

Quand il l'eut fini, il le porta à Catarella.

Puis il s'en retourna à son bureau où il n'était pas encore assis que le téléphone sonnait.

— Ah *dottori* ! Il y aurait qu'il y a sur la ligne un monsieur qu'on comprend même pas comment qu'il parle !

— Et pourquoi tu veux me le passer ?

— Passque le seul mot que j'acompris sûrement, c'est votre nom à vous qui serait vosseigneurie.

— Il t'a dit comment il s'appelait ?

— Oh que non.

Il n'était pas si occupé que ça, autant le prendre.

— Bon, d'accord.

Il entendit une voix étouffée, bizarre.

— Le commissaire Montalbano ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

Il perçut distinctement que l'homme inspirait profondément avant de parler.

— Écoute-moi bien : Cosulich, considère-la comme flinguée.

— Allô ? Qui...

À l'autre bout du fil, la communication était interrompue.

Montalbano se sentit glacé.

Puis la sensation de froid se transforma en chaleur qui le fit suer abondamment.

La voix de celui qui avait parlé au tiliphone était clairement brouillée exprès.

Le message ne laissait malheureusement pas de place au doute.

Mais pourquoi avaient-ils l'intention de la tuer ?

*Non ! Non ! Moi, je t'ai toujours tout dit ! Je ne t'ai jamais rien caché !
Quel intérêt j'aurais eu de te taire une chose aussi importante ?*

Non, ce n'était pas des paroles adressées à un amant jaloux.

Mais quel sens ça avait de prendre la peine de l'avertir à l'avance lui, un commissaire de police, de leur projet de meurtre ?

Ils ne se rendaient pas compte qu'il mettrait immédiatement Angelica sous protection ?

Une hypothèse qui à première vue semblait démentielle, commença à faire son chemin dans sa coucourde.

Et si celui qui avait tiliphoné voulait justement obtenir l'effet inverse ?

Mettons qu'Angelica est menacée pour quelque chose qu'elle a fait.

Ou qu'elle n'a pas fait.

Elle, si le motif pour lequel elle est menacée n'est pas avouable, ne peut certes pas venir se plaindre au commissariat.

Alors intervient un de ses amis qui passe le coup de fil.

Comme ça, la police doit forcément protéger Angelica.

Si c'était comme il l'imaginait, il n'y avait qu'une seule chose à faire.

— Catarella, appelle-moi Fazio.

Il dut attendre cinq minutes avant qu'il réponde.

— Il y a du neuf. Tu peux venir ici tout de suite ?

- Je pourrais, mais on est en train de me dire ‘ne chose ‘mportante.
- Quand est-ce que tu penses finir ?
- D’ici une heure.
- Je t’attends.

Puis :

- Catarella !
- À vos ordres, *dottori* !
- Appelle la Banca Siculo-Americana et demande Mlle Cosulich.

Mais ne dis pas que c’est la police.

Catarella garda le silence.

À l’évidence, l’interdiction formulée par le commissaire le plongeait dans la confusion.

- Et qu’est-ce j’y dis alors qui serait là à parler ?

— Le secrétariat de l’évêque de Montelusa. Dès que tu l’entends, tu lui dis : attendez, je vous mets en communication avec son excellence et tu me la passes.

- Sainte Mère, c’est formidable !
- Qu’est-ce qui est formidable ?
- C’té chose !
- Quelle chose ?
- Depuis quand est-ce que vosseigneurie on l’a faite excillance ?
- Catarè, c’est l’évêque qui est excillance !
- Ah ! fit Catarella, déçu.

Montalbano eut le temps de se répéter la table de six avant que le tiliphone sonne.

- Allô ? fit Angelica.

Et Montalbano raccrocha.

C’était ce qu’il voulait savoir. Tant que la jeune femme s’atrouvait dans la banque, elle était en sécurité.

- Catarella !
- À vos ordres, *dottori*.
- Téléphone au ‘pital de Montelusa et demande si Mme Pirrera est en mesure d’arecevoir des visites.

— Je dois toujours dire que c’est son excillance l’évêque qui appelle ?

— Non, tu dois dire au contraire que c’est le commissariat de Vigàta.

Entrer en bonne santé dans un hôpital le mettait toujours mal à l'aise.

— Vous cherchez qui ? demanda une femme grincheuse qui se tenait derrière un comptoir à l'entrée.

— Mme Pirrera.

Elle consulta l'écran devant ses yeux.

— Vous ne pouvez pas y aller sans la permission du docteur.

— Faites-moi parler avec le docteur.

— Vous êtes un parent ?

— Je suis son frère de sang.

— Attendez un moment.

La grincheuse se pendit au téléphone.

— Il vient.

Au bout d'une dizaine de minutes arriva un échalas quadragénaire à lunettes et en blouse.

— Je suis le Dr Zirretta. Vous, vous seriez... ?

— Je ne serais pas, je suis le commissaire Montalbano, de cela je suis absolument sûr.

L'autre lui jeta un regard interloqué.

— Il faut que je parle à Mme Pirrera.

— Elle est sous sédatifs.

— Mais elle comprend ?

— Oui, mais je ne vous accorde que cinq minutes. Allez-y. Elle est au deuxième étage, chambre 25.

Va savoir pourquoi, au 'pital il se perdait toujours. Et cette fois comme les autres.

En conclusion, quand cinq minutes plus tard, il réussit à y arriver, devant la porte il atrouva le Dr Zirretta.

— Les cinq minutes commencent maintenant, lui dit le commissaire.

La chambre avait deux lits, dont l'un était vide.

Mme Pirrera, très pâle, était une quinquagénaire grasse et plutôt vilaine.

Elle gardait les yeux fermés, peut-être dormait-elle. Montalbano s'assit sur une chaise à côté du lit.

— Madame Pirrera.

La femme ouvrit lentement les yeux, comme si chaque paupière pesait un quintal.

— Le commissaire Montalbano, je suis. Vous êtes en mesure de

répondre à deux ou trois questions ?

— Oui.

— Vous avez une idée de pourquoi votre mari...

La dame écarta les bras.

— Je n'arrive pas à...

— Écoutez, M. Pirrera a été très affecté par le cambriolage ?

— Il en a perdu la boule.

— Mais dans le coffre-fort, il y avait beaucoup de bijoux ?

— Peut-être.

— Attendez, vous n'avez jamais vu le contenu du coffre-fort ?

— Il n'a jamais voulu.

— Une dernière question et je vous laisse vous reposer. Votre mari, après le vol, a-t-il reçu une lettre, un coup de fil qui...

— Le soir même. Un coup de fil. Qui a duré longtemps.

— Vous avez entendu de quoi il s'agissait ?

— Non, il m'a envoyée à la cuisine. Mais après...

— Il était inquiet, effrayé, bouleversé ?

— Effrayé.

— Merci, madame.

Ainsi tout cadrait.

M. Z s'était servi de ce qu'il avait atrouvé dans le coffre-fort pour faire changer Pirrera.

Ou peut-être l'inciter au suicide.

Au commissariat l'attendait Fazio.

— Excusez-moi, *dottore*, mais quand vous m'avez appelé, j'étais en train de parler avec la veuve Cannavò.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Cette fois, elle s'est fixée sur les maladies de ses amis. Et celui qui avait eu la bronchite et celui qui s'était chopé les rhumatismes... Elle m'a rempli la tête de ses bavardages inutiles. Mais elle m'a révélé que Schisa passe facilement de la dépression à l'exaltation et, que d'après elle, il a été pendant un an hospitalisé dans une clinique pour malades mentaux.

— Et ça, ça serait 'mportant ?

— Ben, *dottore*, c'est sûr que la manière d'agir de M. Z n'est pas très normale.

— En effet... et quant à l'éventuelle nouveauté ?

— Rin, *dottore*. Elle m'a juré que dans le groupe il n'y a rien eu de nouveau. Ou bien, si ça a été le cas, elle ne l'a pas remarqué.

Énième trou dans l'eau.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ? demanda Fazio.

— Un truc très curieux. Quelqu'un m'a téléphoné pour me dire de considérer Mlle Cosulich comme morte.

Le long du corps de Fazio passa comme une secousse électrique.

— Vous galéjiez ?

— Évidemment pas !

Fazio réfléchit quelques instants.

— Mais ça me semble bizarre que quelqu'un qui veut tuer 'ne personne vienne le dire à la police.

— Bravo ! C'est précisément ce que j'ai pensé, moi.

— Et vous avez réussi à comprendre ce qu'il voulait obtenir avec ce coup de fil ?

— Le contraire de ce qu'il disait.

DIX-SEPT

— C'est-à-dire ? demanda Fazio, ahuri.

— Il voulait une protection totale pour la petiote.

— Et qui pourrait la menacer de mort ?

— Bah... va savoir... La seule chose à faire est de l'entendre. Appelle-la et fais-la venir cet après-midi quand elle sortira de la banque.

— C'est vous ou c'est moi qui lui parle ?

— On lui parlera tous les deux. Dis-moi 'ne chose.

— Je vous écoute.

— Connaissant ton vice de collectionneur de données d'état civil, toi tu as certainement tout sur les personnes de la liste Peritore. Père, mère, lieu de naissance, parentèle...

Fazio rougit.

— Oh que oui.

— Tu les as, ces informations ?

— Oh que oui.

— Amène-les-moi et ensuite va téléphoner.

Fazio revint cinq minutes plus tard avec deux feuilles en main.

— J'ai téléphoné, elle vient à sept heures. Et ça, ce sont les renseignements.

— Je les regarderai après. Maintenant, je vais manger.

Après le déjeuner, assis à fumer sur la roche plate, sa pensée revint à Angelica.

Et il lui vint à l'esprit l'amère conclusion à laquelle il était arrivé durant cette nuit terrible où il avait réfléchi au jeu de Catarella sur l'ordinateur.

Conclusion qu'il avait écartée de toutes ses forces, mais qu'il était maintenant 'mpossible de mettre de côté.

Le moment de vérité était arrivé. Il ne pouvait plus le repousser.

Il vit sur le môle un homme qui se dirigeait vers l'endroit où il était assis.

Peut-être venait-il faire une révision du phare.

Puis un bruit de moteur diesel arriva de l'embouchure du port.

Il se tourna pour regarder.

C'était un chalutier qui rentrait à une heure inhabituelle. Il avait dû avoir des problèmes de moteur, car le bruit était irrégulier.

Aucune mouette ne le suivait.

Autrefois, il y en aurait eu 'ne dizaine après lui.

Mais désormais les mouettes ne restaient plus au-dessus des mers, elles étaient dans le bourg, sur le toit des maisons, tombées dans cette déchéance de chercher leur pitance dans les poubelles, avec les rats.

Souvent, la nuit, lui aussi entendait leur plainte enragée, désespérée.

— *Dottore.*

Il se retourna brusquement.

C'était Fazio.

C'était lui qu'il avait vu venir sans le reconnaître.

Il bondit sur ses pieds.

Ses yeux plongèrent dans ceux de Fazio.

Il avait comme une rumeur de vague dans le cerveau.

En un éclair, il comprit pourquoi Fazio était devant lui, blême malgré le soleil et la marche.

— Elle est morte ?

— Oh que non, mais elle est dans un état grave.

Plutôt que s'asseoir, Montalbano s'effondra sur la roche.

Fazio se mit à côté de lui et lui passa un bras autour de l'épaule.

Montalbano sentait à l'intérieur de son crâne comme un vent furieux qui empêchait ses pensées de se former, de se relier les unes aux autres, c'étaient comme des feuilles d'arbre que la bourrasque éparpille dans tous les coins, ou plutôt, ce n'étaient même pas des pensées, mais des morceaux, des fragments, des images qui duraient une seconde et puis étaient renversés, disparaissaient.

Il se porta une main à la tête, comme s'il pouvait ainsi arrêter ce mouvement chaotique et incontrôlable.

OhmonDieuohmonDieuohmonDieu...

C'était tout ce qu'il arrivait à dire, 'ne espèce de refrain qui n'était pas une prière mais 'ne sorte de conjuration, mais sans le son, sans

bouger les lèvres.

Il éprouvait une souffrance d'animal blessé dans un guet-apens, il aurait voulu devenir un crabe et courir se cacher dedans le puits d'une roche.

Puis, peu à peu, cette bourrasque, comme elle avait commencé, commença à se calmer.

Narines dilatées, il se mit à aspirer à fond l'air marin.

Fazio, inquiet, ne détachait pas son regard de lui.

Au bout d'un certain temps, sa coucoude se remit à fonctionner, mais le reste du corps toujours pas.

Il éprouvait une espèce d'oppression sourde du côté du cœur, il comprenait que s'il essayait de se relever, ses jambes ne supporteraient pas son poids.

Il ouvrit la bouche pour parler, n'y arriva pas, sa gorge était desséchée, comme brûlée...

Alors, il écarta le bras de Fazio sur son épaule, se pencha complètement sur le côté au risque de tomber à la mer, réussit à toucher l'eau, y plongea la main et puis se mouilla les lèvres et les lécha.

Maintenant, il pouvait parler.

— Ça s'est passé quand ?

— Après une heure et demie quand ils sont sortis de la banque pour aller manger. Comme le restaurant est près, ils y vont à pied.

— Tu l'as vue ?

— Oh que oui, dès qu'ils ont appelé le commissariat, j'ai compris de qui il s'agissait, je me suis précipité.

— Et... tu l'as vue ?

— Oh que oui.

— Comment elle était ?

— *Dottore*, elle a été touchée en pleine poitrine. Heureusement, il y avait un médecin qui lui a tamponné la plaie.

Il eut du mal à poser la question.

— Oui, mais comment elle était ? Elle souffrait beaucoup ? Elle se plaignait ?

— Oh que non. Elle avait perdu connaissance.

Il poussa un soupir de soulagement. C'était mieux ainsi. Maintenant, il se sentait en état d'avancer.

— Il y a des témoins ?

— Oh que oui.

— Ils sont au commissariat ?

— J'en ai fait venir un seul, celui qui m'a semblé être le plus précis.

— Pourquoi tu ne m'as pas averti tout de suite, avant de courir sur les lieux ? Tu pouvais venir me chercher ou me faire téléphoner chez Enzo.

— Et qu'est-ce que vous veniez y faire ? Et puis...

— Et puis ?

— Ça ne m'a pas semblé une bonne idée. D'abord je voulais être sûr que Mlle Cosulich était encore vivante.

Il eut la certitude que Fazio avait deviné son histoire avec Angelica.

Et il en eut aussitôt la confirmation.

Fazio s'éclaircit la voix.

— Si vous souhaitez que je téléphone au *dottor* Augello...

— Et pourquoi ?

— Pour le faire rentrer.

— Et pourquoi ?

— Au cas où vous ne vous sentiriez pas de mener c'te enquête...

Fazio était clairement mal à l'aise.

— Je me sens, ne t'inquiète pas. Je dois forcément me sentir. C'est à cause de mon impéritie si on l'a...

— *Dottore*, personne ne pouvait pinser que...

— Moi, j'aurais dû le pinser, Fazio. J'aurais dû le pinser, tu comprends ? Et après le coup de fil anonyme, je n'aurais pas dû la laisser sans protection, pas un instant.

Fazio garda quelques secondes le silence.

Puis il dit :

— Vous voulez que je vous accompagne au 'pital de Montelusa ?

— Non.

Il ne pourrait pas la regarder étendue, privée de connaissance sur un lit de 'pital. Mais peut-être que ce non, il l'avait dit de manière trop décidée, trop résolue, car Fazio le fixait d'un air perplexe.

— Plutôt, renseigne-toi sur son état et s'ils l'ont opérée.

Fazio se leva, s'éloigna de quelques pas.

Il parla dans son mobile durant ce qui, au commissaire, sembla une éternité, puis il revint.

— L'opération a réussi. Elle est en réanimation. Mais durant vingt-quatre heures, le pronostic restera réservé, ils ne peuvent dire si elle est

hors de danger ou pas.

Maintenant, il était sûr que ses jambes le porteraient.

— Rentrons au bureau, dit-il.

Mais pour marcher, il dut s'appuyer au bras de Fazio.

— Amène-moi le témoin.

— C'est un comptable, collègue de Mlle Cosulich, il s'appelle Gianni Falletta, je vais l'appeler.

Falletta était un trentenaire plutôt élégant, le cheveu blond, l'air intelligent.

Montalbano le fit asseoir. Fazio, qui prenait le procès-verbal, lui demanda les renseignements d'identité. Puis le commissaire 'ntervint.

— Dites-nous comment ça s'est passé.

— Nous étions tous sortis en groupe pour nous rendre au resto. Comme il n'est pas loin, nous y allons toujours à pied. Angelica marchait seule un peu devant nous.

— C'était ce qu'elle faisait d'habitude ? Elle ne restait pas avec vous ?

— Si, mais elle avait été appelée sur son portable et alors, instinctivement, elle avait pressé le pas.

— Poursuivez.

— Nous avons quitté la rue principale, tourné au coin et nous sommes dirigés vers le restaurant qui est au bout de la rue. Tout à coup, nous avons entendu le grondement d'une moto de grosse cylindrée dans notre dos. Nous nous sommes tous mis sur la droite et j'ai vu Angelica faire de même.

— Pardon, il me semble que vous suiviez du regard Mlle Cosulich avec une particulière attention.

Falletta rougit.

— Pas particulièrement... mais vous savez ce que c'est... Angelica est une si belle fille...

À qui le disait-il !

— Continuez.

— La moto, elle ne fonçait pas... au contraire, elle avançait plutôt doucement... elle a dépassé notre groupe, a dépassé Angelica et à ce moment, l'homme qui se trouvait à l'arrière...

— Ils étaient deux sur la moto ?

— Oui, deux. À ce moment, celui qui était à l'arrière s'est retourné

et a tiré.

— Un seul coup ?

— Deux.

Montalbano jeta un coup d'œil interrogatif à Fazio qui fit signe que oui avec la tête.

— Et juste après, la moto a accéléré et a disparu, conclut l'ingénieur.

— Vous avez réussi à voir le visage de l'homme qui a tiré ?

— Mais non ! Ils portaient tous les deux un casque intégral. Mais Angelica a eu, d'une certaine manière, de la chance.

— Expliquez-moi ça.

— J'ai vu distinctement, à l'instant où l'homme tendait le bras avec le pistolet, que la moto cahotait violemment, peut-être qu'elle passait sur un trou. La première balle s'est perdue, la seconde en revanche a cueilli Angelica en pleine poitrine. Mais je suis sûr que l'autre avait visé le cœur.

— Vous avez réussi à voir la plaque ?

— Non.

— Aucun de vous ne l'a vue ?

— Aucun. Je n'imaginais pas que... Et puis, après qu'ils ont tiré, vous pouvez imaginer ce qui s'est passé... Il y a eu une débandade générale... Et puis, moi, je ne pensais pas à la plaque...

— Pourquoi ?

— Ma première pensée a été... En somme, j'ai couru vers Angelica qui était tombée au milieu de la rue.

— Elle a réussi à dire quelque chose ?

— Non. Je me suis baissé, elle était très pâle, les yeux fermés, j'ai eu l'impression qu'elle avait du mal à respirer... et cette horrible tache rouge qui s'élargissait sur son chemisier... J'allais la soulever mais un monsieur à un balcon m'a dit de ne pas le faire, qu'il descendait tout de suite. C'est un médecin qui a son cabinet là. Quand il est arrivé, non seulement il avait appelé l'ambulance mais il s'est occupé de tamponner la plaie.

— Merci, monsieur Falletta.

— Je peux dire une chose ?

— Certainement.

— Ces derniers jours, la pauvre Angelica n'était pas, comment dire, de son humeur habituelle.

— Et comment était-elle ?

— Je ne sais pas... très nerveuse... quelquefois carrément impolie... C'était comme si elle avait ses pensées tournées vers quelque chose de... de déplaisant, voilà. Vous savez, commissaire, depuis six mois, depuis que Mlle Cosulich était arrivée chez nous, l'atmosphère à la banque avait changé... elle était devenue plus gaie... plus vivable... Angelica a un sourire qui...

Il s'arrêta. Jusque-là, il avait aréussi à se contrôler, mais soudain ses lèvres commencèrent à trembler au souvenir du sourire d'Angelica.

Et Montalbano comprit que le comptable Falletta, lui aussi, en était amoureux fou.

Il compatit.

Quand Fazio revint après avoir raccompagné Falletta, Montalbano lui demanda où était le portable.

— Celui de la fille ? Quand l'ambulance est arrivée, elle est passée dessus et l'a fracassé. En plus, les restes ont fini dans une bouche d'égout.

— Pourquoi tu n'as pas pensé tout de suite à le prendre ?

— Passque ce n'est qu'après l'arrivée de l'ambulance qu'on m'a dit que Mlle Cosulich était en train de tiliphoner. Trop tard, le mal avait déjà été fait.

Montalbano souleva le combiné.

— Catarella ? Appelle-moi le directeur de la Banca Siculo-Americana et passe-le-moi.

— Il s'appelle Filippone, l'informa Fazio. C'est un type plutôt antipathique. Un des employés s'est précipité pour l'informer et il est arrivé en courant. Et alors...

— Il ne déjeune pas avec les autres ?

— Oh que non. Il se mange quelques fruits au bureau. En somme, il est arrivé et la seule chose qu'il n'a pas cessé de répéter, dans l'attente de l'ambulance, c'est que l'image de la banque allait être abîmée par cette histoire.

Le tiliphone sonna. Montalbano mit le haut-parleur.

— Dottor Filippone ? Le commissaire Montalbano, je suis.

— Bonjour, je vous écoute.

— J'aurais besoin de quelques renseignements.

— Bancaires ?

— Excusez-moi, mais si je téléphone à une banque, vous voulez que

je demande des renseignements sur quoi ? Sur le déroulement de la nouvelle vague de grippe en Malaisie ?

— Non, mais vous voyez, nous sommes tenus au secret bancaire. Et notre manière d'agir, d'un autre côté, c'est la transparence, dans le plein respect, le respect absolu des prérogatives que...

— Je veux immédiatement la liste de vos clients. Ça, ce n'est pas un secret.

— Pourquoi la voulez-vous ? demanda Filippone, inquiet.

— Parce que. Nous aussi, nous sommes tenus au secret de l'instruction.

— De l'instruction ? répéta Filippone, effrayé à mort. Écoutez, commissaire, parler de ces questions au téléphone n'est pas...

— Alors venez ici. Et dépêchez-vous.

Fazio lui sourit.

— Vous le lui faites payer, hein ?

Filippone s'apprésenta, haletant et suant.

C'était un quinquagénaire grassouillet, rose, peut-être lointainement apparenté à la race porcine, presque pas de poils.

— Ne considérez pas que je souhaite en quelque manière faire obstacle..., dit-il en s'asseyant d'un air digne.

— Je ne considère pas, répliqua Montalbano. Fazio, tu penses pouvoir considérer ?

— Je considère que non.

— Vous voyez ? Juste quelques demandes dans le cadre de l'instruction. Parmi vos clients, il y a quelqu'un qui appartient à la famille Cuffaro ?

— Je ne comprends pas dans quel sens vous utilisez le terme « famille ».

— Depuis combien de temps dirigez-vous la filiale de votre banque à Vigàta ?

— Depuis deux ans.

— Vous êtes sicilien ?

— Oui.

— Et alors ne venez pas me dire que vous ne savez pas le sens du mot « famille » chez nous.

— Ben... en tout cas, je n'ai aucun client chez les Cuffaro.

L'autre famille mafieuse de Vigàta était celle des Sinagra.

— Et chez les Sinagra ?

Filippone essuya la sueur à son front.

— Il y aurait Ernesto Ficarra qui est un neveu de...

— Je sais qui c'est.

Montalbano fit semblant de prendre des notes.

— De combien êtes-vous exposé avec lui ?

Filippone blêmit. Maintenant la sueur lui coulait en rigoles sur son visage porcine.

— Comment l'avez-vous su ?

— Nous savons tout, dit le commissaire qui avait mis dans le mille en tirant au hasard. Répondez à ma question.

— De... de beaucoup.

— Vous le savez qu'Ernesto Ficarra est actuellement poursuivi pour association mafieuse, trafic de stupéfiant et exploitation de la prostitution ?

— Ben, quelques rumeurs étaient...

— Quelques rumeurs ! Et ça serait ça, votre transparence ?

Filippone était trempé de sueur.

— Une dernière question et ensuite vous me ferez la courtoisie de vous en aller. Un certain Michele Pennino est-il de vos clients ?

Filippone se ranima un peu.

— Il ne l'est plus.

— Pourquoi ?

— Bah... il a voulu sans raison clore ses...

— Sans raison ? Vous savez que vous risquez gros à ne pas me dire la vérité ?

Filippone s'affaissa comme un ballon troué.

— J'avais donné pour instruction à Mlle Cosulich de... de ne pas trop se formaliser sur les déclarations d'origine des sommes que Pennino déposait...

— Mais Mlle Cosulich, un jour, s'est rebellée, elle n'a pas accepté un dépôt et Pennino a changé de banque. C'est ça ?

— Oui.

— Allez-vous-en.

— Vosseigneurie pense que c'est Pennino qui...

— Jamais de la vie. Je voulais seulement savoir si Mlle Cosulich m'a donné les noms de Pennino et de Parisi pour me mettre sur une fausse

piste. Je l'ai pris de loin avec le directeur pour lui faire peur et l'égarer.

— En fait, Mlle Cosulich vous avait dit la vérité.

— En partie, admit Montalbano.

Fazio ouvrit la bouche mais la referma tout de suite.

— En attendant, reprit le commissaire, il est inutile que tu continues à t'informer pour savoir si dans le groupe des amis des Peritore il y a eu, voilà quelques mois, une nouveauté.

— Pourquoi ?

— Parce que le comptable Falletta nous l'a dite.

— Falletta ?! Comment ça ?

— La nouveauté a été que Mlle Cosulich est arrivée à Vigàta voilà six mois. Peut-être qu'elle me l'avait dit, mais je l'avais oublié. Maintenant, il faudrait savoir qui l'a introduite tout de suite dans le groupe. C'est très important.

Fazio resta longtemps silencieux.

Puis il parla, fixant la pointe de ses chaussures.

— *Dottore*, quand est-ce que vous vous déciderez à me dire tout ce que vous savez et pensez sur Mlle Cosulich ?

Cette question, Montalbano l'attendait depuis un moment.

— Je vais te le dire bientôt. Mais toi, amène des informations sur le dernier nom, Schirò. Moi, je m'en retourne à Marinella. Je me sens fatigué. On se voit demain matin.

DIX-HUIT

Il se trouvait sur la véranda, il n'avait pas mangé, son estomac était serré comme un poing.

*Pensée qui (disait-il) glace mon coeur et le brûle,
Et cause la douleur qui toujours le consume
Qu'y puis-je si 1 ...*

Non, suffit avec l'Arioste. Et surtout c'en était assez de l'Angelica de sa jeunesse. Il n'y avait qu'une chose à faire, il était inutile de continuer à se le demander. Il fallait foncer tout droit, même si ça lui coûtait beaucoup, trop.

Il tira de sa poche les deux feuillets de renseignements d'état civil que Fazio lui avait donnés, et qu'il avait pris avant de sortir du bureau, et se mit à les étudier.

Mais il ne savait pas lui-même ce qu'il cherchait.

Puis il s'interrompit d'un coup.

Parce que soudain, dedans sa coucourde, avaient résonné quelques mots d'Angelica.

... ma mère était de Vigàta... mon père n'est plus là non plus... un terrible accident, ici... j'avais 5 ans...

Il eut comme une bouffée de chaleur, si forte qu'il dut se lever et aller prendre une douche.

Il revint sur la véranda et lut les renseignements sur Angelica.

Cosulich Angelica, née à Trieste le 6 septembre 1979, de feu Dario et feu Clementina Baio, résidant...

Une espèce de délire le prit. Il se leva, appela le commissariat.

— À vos ordres, *dottori*.

— Catarè, tu te sens de faire une nuit blanche ?

— Pour vous, mille nuits blanches, *dottori* !

— Merci. Les archives du *Giornale dell'Isola* sont numérisées, non ?

— Oh que oui. On les a déjà consultées une fois.

— Alors, tu dois aller me prendre l'année 1984. Vois si elles rapportent la nouvelle d'un accident de la route dans lequel ont péri deux personnes, mari et femme, qui s'appelaient, écris bien, Dario Cosulich et Clementina Baio. Répète les noms.

— Cosulicchio Vario et Clementina Pario.

— Je te les redis. Écris-les bien. Et dès que tu as trouvé l'information, tu m'appelles à Marinella.

Heureusement que la nuit était d'une beauté reposante et tranquille.

Il suffisait à Montalbano de regarder la mer ou le ciel pour sentir sa nervosité descendre de quelques degrés.

Il était arrivé au sixième verre de whisky et avait à peine attaqué le deuxième paquet de cigarettes quand le téléphone sonna.

— Je l'atrouvai, *dottori*, je l'atrouvai ! Je l'atrouvai et l'imprimai !

La voix de Catarella était triomphante.

Catarella commença à lire.

Vigàta, 3 octobre 1984. De notre correspondant. Ce matin, la femme de ménage a retrouvé dans leur habitation au 104, via Rosolino Pilo, les corps sans vie de Dario Cosulich, 45 ans, et de sa femme Clementina Baio, 40 ans. Il s'agit d'un meurtre suivi d'un suicide.

M. Cosulich, après avoir tué sa femme d'un coup de pistolet, a tourné l'arme contre lui-même. Dario Cosulich, triestin, avait déménagé il y a sept ans dans notre bourg pour ouvrir un commerce en gros de tissus. Après un début prospère, les affaires ont commencé à aller mal. Une semaine avant l'événement tragique, M. Cosulich avait dû se déclarer en faillite. Le motif de la jalousie est exclu. Il semble que M. Cosulich ne pouvait plus faire face aux exigences exorbitantes des usuriers auxquels il avait dû s'adresser.

Il ne manquait plus qu'une seule tesselle pour compléter la mosaïque qu'il avait désormais bien clairement sous les yeux. Il revint dans la véranda et recommença à lire les feuilles de renseignements.

Mais il s'aperçut tout de suite que ses yeux faisaient *pupi pupi* : ils se fermaient tout seuls.

Et arrivé au onzième nom, celui de Schisa Ettore, qui était dans la deuxième feuille, il ressentit une espèce de secousse électrique.

Alors, il recommença à lire les noms de la première feuille.

Et tout à coup, il comprit qu'il avait trouvé le dernier fragment qui lui manquait.

Cosulich Angelica, née à Trieste le 6 septembre 1979, de feu Dario et feu Clementina Baio, résidant...

Schisa Ettore, né à Vigàta de feu Emanuele et de Francesca Baio, résidant à Vigàta...

Un point de contact minimum, bien sûr, qui pouvait, à la vérification, s'avérer pure coïncidence.

Mais peut-être que Fazio, avec Schisa, avait mis dans le mille.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Une heure passée. Trop tard pour tout.

Soudain, de la mer, une voix lui cria :

— Commissaire Montalbano ! Va te coucher !

Ce devait être un plaisantin à bord d'un bateau qu'on ne voyait pas dans l'obscurité.

Il se leva.

— Merci ! J'accepte le conseil ! cria-t-il à son tour.

Et il alla au lit.

Le tiliphone l'aréveilla à 8 heures du matin. C'était Fazio.

— *Dottore*, juste pour vous dire que j'ai téléphoné à un ami au 'pital. Mlle Cosulich a passé une très bonne nuit et les médecins sont impressionnés par la rapidité avec laquelle elle se remet.

— Merci. Où es-tu ?

— Au bureau.

— Les feuilles avec les renseignements d'état civil que tu m'as données, c'est un original ou une copie ?

— 'ne copie. L'original, je l'ai ici.

— Tu as eu le temps de les regarder ?

— Oh que non.

— Alors prends-les et confronte les renseignements de Mlle Cosulich et ceux de Schisa.

— Merde ! s'exclama Fazio au bout d'un moment.

— Maintenant, pendant que je me lave et que je m'habille, toi, tu mets en mouvement ton génie de l'état civil. C'est clair ?

— Oh que oui. Je vais tout de suite à la mairie.

— Ah, en sortant, fais-toi donner par Catarella l'article qu'il m'a lu

cette nuit et jettes-y un coup d'œil.

Deux pleines cafetières lui redonnèrent toute sa lucidité. La journée serait dure. Au commissariat, il trouva Fazio.

— J'ai été à l'état civil. Clementina et Francesca Baio étaient sœurs. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On suit la routine. Allons voir le *dottor* Ettore Schisa.

— *Dottore*, si je puis me permettre, il ne vaudrait pas mieux 'nformer d'abord le proc' ?

— Ça vaudrait mieux, mais je n'ai pas envie de perdre du temps. Je veux en finir avec cette histoire le plus vite possible. Tu as un magnétophone de poche ?

— Oh que oui, je vais le prendre.

Devant le 48 de la via Risorgimento, Fazio s'arrêta.

C'était un immeuble de quatre étages en assez mauvais état.

— Schisa habite au deuxième, dit Fazio.

Ils entrèrent dans le bâtiment. Pas de concierge ni d'ascenseur.

Tandis qu'ils montaient, Fazio prit son revorber, le glissa dans sa ceinture et boutonna sa veste. Montalbano le fixa.

— *Dottore*, rappelez-vous que c'est un demi-fou.

Fazio appuya sur la sonnette. La porte s'ouvrit peu après.

— Le *dottor* Ettore Schisa ? demanda Montalbano.

— Oui.

Le commissaire fut perplexe.

Schisa devait avoir 35 ans, mais l'homme qu'il avait devant lui en paraissait 50, et mal portés, en plus.

En pantoufles, négligé, mal rasé, décoiffé, ça faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas changé de chemise, le col était gris de crasse.

Ses yeux brillaient comme ceux d'un malade ou d'un drogué. Et sous ses yeux, des poches bleuâtres qu'on aurait dites peintes lui donnaient une allure clownesque.

— Le commissaire Montalbano, je suis, et voici l'inspecteur Fazio.

— Je vous en prie, dit Schisa en s'effaçant.

Ils entrèrent. Aussitôt, Montalbano sentit que l'air de cette maison était maladif, lourd, irrespirable. L'ordre était totalement absent de ces très grandes pièces. En passant pour gagner le salon, Montalbano aperçut une assiette avec des restes de pâtes sur une chaise du couloir,

une paire de chaussettes sur une table basse, un pantalon, des livres, des chemises, des verres, des bouteilles, des tasses à café sales répandues à terre.

Pour s'asseoir dans son fauteuil, Montalbano dut enlever d'abord un caleçon usé et dégueu qui traînait dessus. À son tour, Fazio retira un cendrier débordant de mégots.

— *Dottor Schisa*, nous sommes ici...

— Je le sais pourquoi vous êtes venus, l'interrompt Schisa.

Le commissaire et Fazio échangèrent un rapide coup d'œil.

Peut-être les choses seraient-elles plus simples que ce qu'ils avaient pîné.

— Et alors, dites-le-nous, l'incita Montalbano.

— Je peux mettre en route l'enregistreur ? demanda Montalbano.

— Oui. Vous êtes ici pour les cambriolages.

Et il s'alluma une cigarette. Montalbano nota que ses mains tremblaient.

— Vous avez deviné, dit le commissaire.

Schisa se leva.

— Je ne veux pas vous faire perdre de temps. Ayez la courtoisie de me suivre.

Ce qu'ils firent.

Il s'arrêta devant la porte de la dernière pièce au fond d'un long couloir. Il l'ouvrit, alluma, entra.

— Ici, il y a tout le butin. Rien ne manque.

Montalbano et Fazio écarquillèrent les yeux. Ils ne s'attendaient pas à ça.

— Alors, ce n'était pas vrai, ce que vous m'aviez écrit ? demanda le commissaire.

— Non. Les trois hommes ont été abondamment payés par moi en liquide après chaque cambriolage. Ils faisaient une évaluation, une estimation, et moi je payais. Je me suis ruiné, maintenant, je n'ai plus un euro.

— Comment avez-vous trouvé l'argent ?

— Avec mon salaire de médecin au dispensaire je n'aurais jamais réussi à rassembler l'argent dont j'avais besoin. Il y a des années, j'ai gagné une grosse somme aux paris sur le foot et je l'ai mise de côté.

— Vous permettez que je regarde ? demanda Fazio.

— Je vous en prie.

Fazio entra dans la pièce en se baissant pour examiner les affaires jetées à terre à la *sanfasò*. Les tableaux étaient posés contre le mur.

— Il me semble qu'il manque les bijoux et les fourrures signalés par Mlle Cosulich, dit-il à la fin de l'inspection.

— Ils manquent parce qu'ils n'ont jamais été volés. Ils n'ont jamais existé, rétorqua Schisa.

— Ce cambriolage, donc, devait servir d'une certaine manière à couvrir Mlle Cosulich, n'est-ce pas ? demanda Montalbano.

— Exact. On retourne à côté ?

Ils s'aretrouvèrent au salon.

— Maintenant, les questions, c'est moi qui les pose, dit le commissaire. Vous, *dottor* Schisa, vous avez organisé une série de cambriolages pour égarer les pistes sur l'unique vol authentique qui vraiment vous intéressait, celui chez les Pirrera. Qu'est-ce qu'il y avait dans le coffre-fort ?

— Pirrera est un ignoble usurier privé de tout scrupule. Il a ruiné des dizaines de familles. Y compris celles d'Angelica et la mienne.

— Pourquoi la vôtre ?

— Parce que mon père et Dario Cosulich avaient épousé les sœurs Baio. Et mon père était associé à Dario dans le magasin de tissus. L'oncle Dario a tué sa femme et s'est tiré une balle, mon père est mort de crève-cœur deux ans plus tard. Depuis lors, je n'ai plus pensé qu'à me venger.

— Répondez à la question : qu'est-ce qu'il y avait dans le coffre-fort ?

— Deux petits films en super-huit. Et des photos. Quand ses victimes n'avaient plus d'argent, il exigeait des paiements en nature. Les films le montrent en action avec deux fillettes, une de 7 et une autre de 8 ans. Vous voulez les voir ?

— Non, dit Montalbano avec une grimace. Mais comment avez-vous appris leur existence ?

— Pirrera s'amusait à les montrer aux malheureuses obligées de coucher avec lui. J'ai réussi à retrouver une de ces femmes, je l'ai payée, et elle m'a fait une déclaration écrite.

— Quand avez-vous pris la décision de vous venger ?

— Depuis l'âge de raison. J'y pensais sans arrêt, mais je ne savais pas comment faire.

— C'est l'arrivée de votre cousine Angelica qui a...

— Oui. Tout a mûri quand Angelica a été mutée ici. Nous en avons parlé des nuits entières. Elle, au début, elle résistait, elle était contre mais ensuite, peu à peu, j'ai réussi à la convaincre.

— Comment avez-vous fait pour recruter les voleurs ?

— Je savais qu'Angelica... en somme, de temps en temps, elle rencontrait des...

— Je sais tout, coupa Montalbano.

— Voilà, je lui ai suggéré de chercher si, parmi ces hommes, il y en avait un disposé à... et un jour, elle est tombée sur le bon. Angelo Tumminello. Celui qui a été blessé par un de vos agents et que les deux autres ont tué.

— Vous pouvez me donner les noms des complices de Tumminello ?

— Certainement. Ils s'appellent Salvatore Geloso et Vito Indelicato. Ils sont de Sicudiana.

Fazio nota les deux noms.

— Maintenant, dites-moi pourquoi ils ont tiré sur Mlle Cosulich.

— C'est une histoire plus complexe. Vous voyez, Angelica, quand vous êtes allé la voir après le cambriolage, m'a dit, en présence des trois autres, que vous étiez devenus amis. Au point que vous aviez accepté de ne pas parler du vol dans la chambre d'Angelica à la villa du cousin.

— Un moment, l'interrompt le commissaire. Vous vous réunissiez ici pour organiser les cambriolages ?

— Oui. Alors, Tumminello lui a suggéré de s'attacher à vous, de manière que nous connaissions à l'avance vos mouvements.

Fazio étudiait le carrelage, il n'osait pas lever la tête.

— Quand vous lui avez dit que vous alliez vous mettre à surveiller vous-même la villa des Sciortino, je lui ai suggéré d'aller vous rejoindre. Et elle a accepté. Sauf qu'elle nous a appelés peu après pour dire qu'elle avait reçu un coup de fil de vous, commissaire. Vous lui communiquiez que la surveillance avait été annulée. C'est vrai ?

Fazio releva brusquement la tête et le fixa.

Montalbano fut cueilli par surprise, mais il se reprit immédiatement, tandis qu'une paire de cloches de fête commençait à sonner en lui.

— C'est vrai.

Le bobard était gros comme une maison, mais au point où il en était...

— Mais quand les trois hommes sont tombés dans le piège et que Tumminello a été blessé, les deux autres ont eu la certitude qu'Angelica

les avait trahis, poursuivit Schisa.

— Les phrases que vous avez écrites dans la lettre anonyme sur la possibilité d'un facteur imprévu se référaient à l'éventuelle trahison d'Angelica ?

— Oui.

— Donc, comme vos complices, vous n'aviez plus confiance en elle ?

— Oh mon Dieu, au début j'étais hésitant. Puis je me suis convaincu qu'Angelica ne nous avait pas trahis. Je lui ai téléphoné et je l'ai sentie sincère. Je l'ai dit aux autres, mais...

— À propos de lettres anonymes. Dans la première, celle avec laquelle vous vouliez me créer des ennuis, vous n'avez pas révélé l'usage qu'Angelica faisait de sa chambre. Pourquoi ?

— Je n'avais aucun intérêt à la couvrir de honte ou à lui attirer des ennuis. Je devais plutôt la protéger.

Comme dans le jeu de Catarella. Il avait bien deviné.

— Continuez.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai essayé de les convaincre qu'ils se trompaient mais ça a été inutile.

— C'est vous qui avez téléphoné, en déguisant votre voix, pour me mettre en garde contre le danger de mort que courait Mlle Cosulich ?

— Oui, ça m'a paru une bonne idée, mais ces crétins ont trouvé le moyen de lui tirer dessus quand même.

— Vous avez participé personnellement au cambriolage chez Pirrera ?

— Tuminello avait déjà été tué. Je n'ai pas pu faire autrement. Sinon, tout mon travail aurait été anéanti par sa mort.

— Quand vous êtes entré en possession des films et des photos, vous avez téléphoné à Pirrera ?

— Le soir même du cambriolage. Je lui ai dit que j'enverrais le lendemain, anonymement, tout le matériel à vous, commissaire.

— Vous saviez quelle serait la conséquence de votre coup de fil ?

— Évidemment. Je comptais bien qu'il se tue ! Je l'espérais ardemment. Je priais Dieu ! Et il l'a fait, le porc !

Et il acommença à rire.

Ce fut une scène terrible, car il n'en finissait pas.

Il se roulait à terre en riant. Il cognait sa tête contre le mur et riait.

À un certain moment, il lui vint de la bave à la bouche. Alors, Fazio s'adécida. Il s'approcha et lui balança un bon ramponneau au menton.

Schisa tomba au sol, évanoui, et Fazio prit son portable pour demander des renforts. Il fallait perquisitionner tout l'appartement, dresser l'inventaire, en somme une grosse besogne.

— Appelle aussi un médecin, suggéra Montalbano.

En fait, Schisa, quand il revint à lui, recommença à rire en se bavant dessus.

Il n'arrivait pas à tenir debout et quand ils l'asseyaient, il s'écroulait à terre comme s'il était en gélatine.

Alors le commissaire comprit qu'il était possible que Schisa ne retourne jamais à la normalité.

Quelque chose s'était brisé en lui. Pendant des années, il avait été rongé par le désir de vengeance et maintenant qu'il était parvenu à ses fins, tout son corps – cerveau, nerfs, muscles –, s'était défait.

Le médecin appela une ambulance et l'emmena.

Ce fut seulement quand Fazio eut retrouvé les films et les photos que Montalbano quitta l'appartement. Il avait découvert une photo d'Angelica avec Schisa et se l'était empochée.

Il prit la voiture et alla parler à Tommaseo.

Il lui raconta tout, en mettant en relief le fait que le butin avait été retrouvé dans sa totalité, que Schisa était un fou, que de toute manière, il n'avait tué personne, qu'il avait de bonnes raisons de se venger et qu'Angelica avait été complètement sous la coupe du cousin.

Tommaseo émit 'mmédiatement un mandat d'amener contre Geloso et Indelicato. Puis, d'un air 'ntéressé, le proc' ademanda :

— Comment est la fille ?

Sans dire mot, Montalbano tira la photo de sa poche.

Tommaseo perdait la tête devant toute *beddra picciota*, belle nana. Et, le pauvre, on ne lui connaissait aucune liaison.

— Jésus ! dit de fait le proc', en bavant pire que Schisa.

Quand il rentra à Vigàta, il était deux heures passées. Il n'avait pas de 'pétit, mais la promenade au môle, il la fit quand même.

Maintenant qu'il avait fait presque tout ce qu'il devait faire, parce que manquait la partie la plus difficile, une seule pînsée lui tournait en tête toujours la même.

Il s'assit sur la roche plate.

Sur une roche il s'assoit, et regarde la mer

Non moins qu'une vraie roche, une roche il paraît.

Immobile, avec une unique pinsée.

Angelica ne m'a pas trahi.

Et il n'arrivait pas à comprendre si cette pinsée lui procurait du plaisir ou de la douleur.

Il n'aurait jamais voulu arriver au commissariat. Et mille fois, il maudit son métier de flic.

Mais ce qui devait être fait serait fait.

— J'ai discuté avec le docteur, annonça Fazio en parlant en 'talien.

Mlle Cosulich est en mesure de recevoir la notification.

Il fixa son chef et ajouta d'une voix neutre :

— Si vous voulez rester là, j'y vais seul.

Ce serait la dernière lâcheté.

— Non, *vegno con tia*, je viens avec toi.

Il n'ouvrit plus la bouche de tout le trajet.

Fazio s'était renseigné sur le numéro de la chambre, ce fut lui qui guida le commissaire, lequel marchait comme un automate.

Fazio ouvrit la porte de la chambre et entra.

Montalbano resta dans le couloir.

— Mlle Cosulich, dit Fazio.

Montalbano compta jusqu'à trois, rassembla ses forces et entra lui aussi.

La tête du lit était légèrement relevée.

Angelica avait le masque à oxygène et regardait Fazio.

Mais à l'instant où elle vit entrer Montalbano, elle sourit.

La chambre s'illumina.

Le commissaire ferma les yeux et tint les paupières serrées.

— Angelica Cosulich, vous êtes en état d'arrestation, entendit-il dire Fazio.

Alors, il tourna le dos et s'enfuit de l'hôpital.

1. La strophe continue ainsi : « Qu'y puis-je si je suis arrivé tard et que d'autres, arrivés avant, ont déjà cueilli le fruit (Angelica). »

NOTE

À Rome, il y a quelque temps, une bande de voleurs a dévalisé de nombreux appartements en utilisant la technique décrite dans ce roman.

Tout le reste, noms de personnes, d'instituts, faits, situations, milieux et ce qu'on voudra, est de mon invention et n'a aucun rapport avec la réalité.

En admettant que la réalité doit être considérée comme exclue d'un roman.

Le sourire d'Angelica est le premier livre que j'ai publié chez Sellerio, mon éditeur italien, après la disparition de mon amie Elvira Sellerio.

Après la lecture de mon manuscrit, Elvira m'a téléphoné pour signaler une énorme erreur qui avait échappé aux révisions diverses et attentives, aussi bien les miennes que celles d'autres personnes.

Je le rappelle ici pour vous le raconter à vous et m'évoquer à moi le soin, l'attention et l'affection avec lesquels Elvira lisait ses auteurs.

A. C.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr
et sur
www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
Il sorriso di Angelica

© 2010, Sellerio Editore, Palermo

© 2015, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Couverture : Marko Tardito. Photo : © mtoome / Istockphotos et Fotolia.

ISBN : 978-2-823-80315-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.